

Sophia Bell with Professor Wang Ming

**POUSSIÈRE
ROUGE**

**LUMIÈRE
DORÉE**

RED DUST,
GOLDEN LIGHT

MYSTÈRES ET VÉRITÉS D'UNE
CHINE CACHÉE

POUSSIÈRE ROUGE, LUMIÈRE DORÉE

*Mystères et Vérités d'une Chine
cachée*

Auteurs : **Sophia Bell** avec le professeur **Wang Ming**

Copyright © 2025 THE LIVES MEDIA. All rights reserved. No reproduction allowed.

NOTE DE LA RÉDACTION

Ce livre s'inspire d'histoires, d'événements et de contextes réels. Toutefois, afin de respecter la vie privée et d'éviter de porter préjudice à certaines personnes, les noms des personnages ainsi que plusieurs détails d'identification ont été modifiés, simplifiés ou restructurés sous une forme littéraire.

Certains passages du livre sont relatés du point de vue personnel des personnes impliquées, reflétant leurs propres expériences et perceptions du moment. Ces perspectives ne coïncident pas nécessairement avec la position de THE LIVES MEDIA.

Sur le plan stylistique, bien que des ajustements éditoriaux aient été effectués, nous nous sommes efforcés de préserver au maximum le caractère brut et la voix authentique des personnages, afin de respecter les figures d'origine et de conserver l'esprit et la vivacité de leur récit.

La rédaction



NOTE DE L'AUTEURE

Le voyage relaté dans ces pages appartient entièrement au professeur Wang Ming. Mon rôle, en tant que rédactrice, a été de travailler en étroite collaboration avec lui, d'écouter ses expériences et de contribuer à transformer son histoire extraordinaire en ce livre. Bien que cet ouvrage soit né de notre collaboration, le récit, les souvenirs et les profondes vérités qui y sont présentés lui appartiennent en propre.

- **Sophia Bell**

PRÉFACE

J'ai longtemps été un homme qui ne croyait qu'en la science. En tant que professeur de médecine et homme d'affaires observant le monde à travers le prisme de la logique, des preuves et de ce qui est tangible, je pensais avoir une assez bonne compréhension de la vie – du succès comme des limites de l'être humain. Ce voyage en Chine, cet été-là, n'était au départ motivé que par la curiosité pour la médecine traditionnelle et les changements de ma terre d'origine après de longues années d'absence. Je n'étais aucunement préparé à ce qui allait suivre.

Une porte vers un autre monde s'est entrouverte, non pas dans les laboratoires ou les amphithéâtres universitaires, mais dans de paisibles salons de thé, sur des sommets montagneux nimbés de brume, dans de petites villes où le temps semblait s'être arrêté, et à travers le regard de gens simples dotés d'une sagesse extraordinaire. J'ai rencontré des ermites, des guérisseurs aux méthodes étranges, des personnes capables de

percevoir des choses bien au-delà de la portée de la science. Ma vision du monde, si solidement bâtie au fil de ma vie, a été ébranlée jusqu'à ses fondations.

Mais ce périple à la découverte des merveilles de la culture orientale ancestrale nous a également menés – ma femme, Qing Ling, et moi – vers une autre réalité, une réalité sombre et brutale, dissimulée derrière la façade moderne et clinquante de la Chine. Nous sommes tombés par hasard sur une authentique voie de cultivation spirituelle, une discipline fondée sur le principe d'Authenticité, Compassion, Tolérance¹, qui apportait lumière et espoir à des millions de personnes. Et c'est précisément pour cette raison que nous avons dû faire face à la vérité nue d'une persécution absurde, d'une répression de la foi si cruelle que peu de gens dans le monde extérieur en connaissent l'existence.

Ce livre est la chronique de ces sept mois mouvementés – la transition d'un scientifique sceptique à un chercheur de vérité, d'un touriste curieux à un témoin involontaire du bien le plus sublime comme du mal le plus abject. Ce n'est pas seulement mon histoire, mais aussi une histoire de persévérance, de la force de la foi face à l'adversité, et de la lumière de l'espoir qui ne s'éteint jamais, même dans la nuit la plus profonde.

Je n'écris pas ces lignes pour convaincre, mais pour partager une expérience qui a radicalement changé ma

vie. Peut-être trouverez-vous, au fil de ce périple, quelque chose pour vous-même : une inspiration, une lueur, une réponse aux questions que vous avez toujours portées en vous.

Je vous invite à me rejoindre dans ce voyage où l'Orient révèle sa véritable lumière.

Wang Ming

CHAPITRE 1: UN MOMENT HORS SCÉNARIO

Une invitation étrange et un espace singulier

Je me tenais immobile devant la porte en bois sombre portant le numéro 603.

La salle était nichée dans un recoin discret, au fond du couloir du rez-de-chaussée – un lieu que la lumière

blafarde des néons du centre de conférences semblait avoir oublié. Ma main sentait encore la froideur de la plaque en laiton, patinée par le temps. Sous l'éclairage vacillant, ce nombre paraissait vibrer légèrement, une sensation vague, comme s'il m'attendait, moi précisément.

Une dizaine de minutes plus tôt, j'étais encore assis dans le grand hall du troisième étage, où des diapositives PowerPoint projetaient des graphiques complexes, clignotant au rythme effréné d'une industrie médicale mondiale engagée dans une course incessante. Puis, une impulsion soudaine m'avait rappelé l'existence de ce minuscule bout de papier, celui que j'avais eu l'intention de jeter dès le premier jour du séminaire, et qui reposait tranquillement dans la poche de mon veston.

Il n'avait rien d'attrayant. Un morceau de papier blanc cassé, sur lequel était imprimée une simple ligne en anglais :

*« Ancient Healing Arts and Uncharted Possibilities »*¹

Et un nom : Zhang Feng – de Chine.

Salle : 603.

À ce moment-là, je me souviens d'avoir esquissé un sourire en coin. D'une part, parce que le titre sonnait un peu cliché, comme la publicité pour un stage de méditation le temps d'un week-end dans quelque campagne reculée. D'autre part, et c'était sans doute la

raison principale, parce que j'étais un homme de chiffres, d'études vérifiées, de données rigoureusement analysées. Qing Ling, ma femme, avec la finesse d'une linguiste, comparait souvent ma pensée au mécanisme précis et rigoureux de la montre suisse que je portais. Je restais généralement silencieux, prenant cela comme un compliment tacite sur ma constance.

Pourtant, sans que je sache pourquoi, ce bout de papier était resté dans ma poche pendant deux jours, au milieu d'un emploi du temps surchargé et de rencontres importantes. Comme s'il possédait un poids invisible, attendant son heure. Ce n'est que cet après-midi, alors qu'une plage libre d'une quarantaine de minutes s'ouvrait soudain dans mon agenda et que mon esprit était embrumé par des graphiques statistiques qui semblaient se répéter à l'infini, que ma main a, comme d'elle-même, glissé dans ma poche – pour en retirer lentement le papier.

« Ça ne coûte rien d'y jeter un œil », marmonnai-je, plus une pensée fugace qu'une décision réfléchie.

Et me voilà maintenant ici, devant la salle 603. À mesure que j'approchais, le brouhaha, les sons confus provenant des salles de conférence principales semblaient être filtrés par une paroi invisible, puis s'évanouissaient. J'entendais distinctement mes propres pas s'enfoncer dans l'épaisse moquette, chaque pas comme une goutte

d'eau tombant lentement dans un espace d'une quiétude étrange, un silence presque tangible.

Je poussai doucement la porte. Elle produisit un grincement très léger, comme le long soupir d'un bois ancien.

À l'intérieur... un monde entièrement différent.

Pas de projecteur éblouissant. Pas de pupitre solennel. Pas de lumière blanche et froide ni de son de microphone amplifié par le système audio moderne du congrès. Au lieu de cela, la pièce était éclairée par une lumière douce et chaude, d'un jaune apaisant, émanant de quelques lampions en papier de riz suspendus près du plafond. Un parfum d'herbes, pur et délicat, flottait jusqu'à mes narines – rappelant le bois de santal, mais plus clair et plus raffiné, apaisant mon esprit de manière inattendue.

Il n'y avait qu'une douzaine de personnes dans la salle, assises sur de simples chaises en bois. Elles étaient assises sagement, silencieusement, toutes tournées vers l'avant, comme si elles écoutaient ensemble une musique invisible, une mélodie perceptible uniquement dans les profondeurs de la conscience. Personne ne regardait son téléphone. Personne ne griffonnait de notes. Personne ne parlait. Ce silence n'était pas une simple absence de son, mais une entité vivante, palpable, qui enveloppait et

imprégnait chaque recoin de la pièce. Il me fit retenir ma respiration.

Je restai figé quelques secondes sur le seuil. Mon costume d'affaires impeccable, ma cravate en soie à rayures, mon badge nominatif en métal brillant épinglé sur ma poitrine – tout ce qui symbolisait habituellement mon statut et ma confiance – me donnait soudain le sentiment d'être... déplacé, comme une fausse note dans une symphonie silencieuse. Mais, étrangement, aucun regard ne se posa sur moi comme sur un intrus. Leurs yeux m'effleurèrent, très rapidement, mais sans jugement ni curiosité inquisitrice – c'était le regard de ceux qui... avaient déjà vu cela, ou quelque chose de semblable, auparavant. Une acceptation tacite.

Je pris une profonde inspiration, m'efforçant d'entrer sans bruit, et choisis une chaise vide au dernier rang. Le dossier était légèrement incliné, le tissu usé, mais je ne m'étais jamais assis sur une chaise avec autant de retenue et de précaution de toute ma vie.

À l'avant, assis sur une chaise en bois rustique, légèrement plus basse que les autres, se trouvait un homme. Zhang Feng, devinai-je, d'après le nom sur le papier. La lumière dorée du lampion le plus proche projetait une strie oblique sur sa pommette et l'une de ses tempes. Son visage, à première vue, n'avait peut-être rien de particulièrement saquant, mais il recelait quelque

chose qui m'empêchait de détacher mon regard. Son regard n'était pas perçant, ni inquisiteur. Il était simplement là, présent, aussi calme et profond qu'un lac d'automne sans une ride, empreint de tolérance et de sérénité.

Je ne pouvais absolument pas dire que je comprenais ce qui se passait réellement ici.

Je ne me souvenais même plus de ce que j'avais espéré trouver en décidant d'entrer dans cette salle. Un discours savant sur la médecine traditionnelle ? Une démonstration spectaculaire d'un *qigong*² secret ? Ou pire, une séance de persuasion habile pour quelque thérapie non homologuée ?

L'atmosphère ne suggérait rien de tel. Tout était... étrangement authentique. Si authentique que moi, un homme qui avais toujours eu confiance en ma capacité de contrôle et d'analyse, je commençais à me sentir un peu... désorienté.

Je restai assis là, les mains posées sur mes genoux, essayant de ralentir ma respiration, de la rendre si légère qu'elle ne troublerait pas le silence presque sacré qui enveloppait l'espace. Chaque minute qui passait pesait une tonne. Une sensation nouvelle, une curiosité sans précédent, s'infiltrait dans les moindres recoins de mon esprit – comme si je me trouvais par hasard au bord de

quelque chose d'infiniment grand, un monde dont j'ignorais l'existence, une vérité... qui n'avait pas encore été nommée.

J'ajustai doucement ma posture, tentant de me fondre dans le silence qui s'épaississait. Mon regard se tourna instinctivement vers l'homme nommé Zhang Feng, et j'attendis.

Attendant quoi, je l'ignorais moi-même.

Des êtres sereins et mystérieux

Je choisis une place discrète au dernier rang, m'efforçant de me faire tout petit, tel un spectateur égaré par hasard dans une pantomime¹ dont le rideau était déjà levé.

Pas un bruit. Pas un mot. Ils étaient simplement assis là – bien droits, avec une aisance étrange – comme si cette posture était devenue pour eux une seconde nature. Le dos droit mais les épaules complètement détendues, les mains posées calmement sur les cuisses. Un aplomb qui semblait venir de l'intérieur, sans le moindre effort, sans aucune ostentation.

Je me mis à les observer plus attentivement, un par un.

La plus proche de moi était une vieille dame – ayant probablement passé la soixantaine – vêtue d'une simple tunique de couleur sombre ; ses cheveux argentés étaient soigneusement noués en un chignon. Elle n'avait pas les yeux fermés, mais son regard semblait traverser une sorte de brume immatérielle, fixé sur un point indéfini, bien au-delà du mur du fond. Dans un autre coin, un homme encore jeune – le regard clair mais tranquille, dépourvu de toute curiosité inquisitrice – portait l'air grave de quelqu'un qui a traversé bien des vicissitudes, bien que son âge n'ait sans doute pas encore atteint la trentaine. Et devant eux, un vieil homme était assis nonchalamment, le dos légèrement appuyé contre sa chaise, le visage si serein que je crus un instant qu'il s'était assoupi.

Personne n'échangeait de regard. Pas un sourire de courtoisie, pas un hochement de tête entendu, pas même le moindre haussement de sourcils. Et pourtant, la présence de chacun d'eux était... pleine, dense.

Je ne ressentais ni indifférence froide, ni cette attitude de ceux qui « font acte de présence ». Ils étaient véritablement là, pleinement présents à chaque instant, à chaque respiration. Une sensation étrange s'insinua en moi. Il semblait que quelque chose d'invisible, sans son, sans forme, impossible à mesurer avec les instruments que je connaissais, se diffusait doucement dans l'air. Était-ce une forme d'énergie que notre science n'a pas

encore définie, ou simplement une hallucination de ma part dans cet espace si particulier ?

J'ignorais d'où ils venaient, ce qu'ils faisaient dans la vie, ou à quoi ressemblait leur quotidien. J'ignorais également s'ils se connaissaient. Mais ici, dans cette pièce, ils étaient comme des rochers anciens et silencieux au milieu d'un grand fleuve : ils n'attiraient pas l'attention, mais recelaient une stabilité et des secrets sans paroles.

Une fois de plus, le sentiment d'être déplacé m'envahit. Mon costume de marque, mon prestigieux titre de professeur de médecine, mes travaux de recherche cités des centaines de fois dans les revues internationales – tout ce qui avait fait ma fierté ne semblait plus avoir le moindre poids dans cette pièce.

Un silence... enveloppant. Mais ce n'était pas le vide. C'était comme si je me tenais devant l'ouverture d'un puits ancien, insondable, et un frémissement vague montait en moi, comme si un mystère attendait d'être découvert dans ses profondeurs.

Devant, Zhang Feng était toujours assis, immobile, sans avoir prononcé un mot. Mais soudain, il bougea légèrement.

Juste une très légère inclinaison de la tête – comme un souffle de vent effleurant la surface d'un lac paisible – et

la salle entière sembla frémir en réponse. Je vis tous les regards se tourner à l'unisson vers lui, lentement, naturellement, sans hâte ni contrainte. Un... consensus muet.

Mon propre regard se tourna instinctivement vers lui. Non pas par curiosité, mais comme attiré par une force invisible à laquelle je ne pouvais résister.

La rencontre avec Zhang Feng

Après cette légère inclinaison de la tête, Zhang Feng resta silencieux le temps de quelques respirations. La salle devint encore plus calme. Puis, sans une parole d'introduction, sans un geste superflu, il prit la parole.

Sa voix était grave, chaude, et chaque mot se détachait clairement, sans hâte ni lenteur – à l'opposé du ton grandiloquent des orateurs professionnels que j'avais connus, qui s'efforçaient d'impressionner ou de manipuler les émotions de la foule. Il s'exprimait en chinois, un chinois aux accents anciens et rustiques, comme transmis d'une époque où les gens conversaient avec sincérité, et non à travers des microphones ou des présentations PowerPoint tape-à-l'œil.

Il parla du *qi*¹. Des flux d'énergie invisibles dans le corps. Du lien entre les battements du cœur et les fluctuations subtiles de l'univers. Du pouls – de ces signaux silencieux que le corps envoie. C'étaient là des concepts que j'avais survolés dans des livres en étudiant la médecine traditionnelle orientale, mais que je n'avais jamais vraiment pris au sérieux. Pour un professeur de médecine formé à l'occidentale, le « *qi* » était aussi vague que le « courage indomptable » ou le « cœur ardent » – de belles métaphores, riches en images, mais comment les quantifier ? Comment les amener dans un laboratoire ?

Mais la manière dont Zhang Feng en parlait était tout autre. Il ne présentait pas une théorie. Il racontait des histoires. Des histoires de médecins d'antan qui guérissaient des maladies incurables parfois simplement en rectifiant l'état d'esprit du patient, avant même d'avoir recours aux remèdes. Des cas cliniques complexes où le pouls révélait des choses plus profondes que les résultats des analyses de sang les plus modernes. Je l'écoutai, d'abord par politesse, puis je fus captivé sans m'en rendre compte – non pas que je le crusse, mais parce qu'il m'était impossible de ne pas écouter. Il y avait quelque chose dans le timbre de sa voix, dans sa façon sereine de raconter, qui me retenait véritablement.

Puis, brusquement, il s'arrêta.

L'espace, déjà calme, sembla s'épaissir, se figer. Un silence presque absolu, sans une toux, sans une respiration forte, s'abattit sur l'assemblée.

Il promena lentement son regard sur toutes les personnes présentes dans la salle. Et puis – ce regard s'arrêta sur moi, l'unique étranger.

Aucune curiosité inquisitrice. Aucun clin d'œil entendu du genre « je sais qui vous êtes ». Juste un regard direct, serein, mais insondable. Une sensation étrange parcourut mon échine. Sous ce regard, j'eus l'impression que tout ce qui me définissait – mon costume coûteux, mes diplômes – n'avait plus grande signification. Même certains recoins de mon esprit que je croyais avoir verrouillés à double tour semblaient être effleurés.

Il sourit légèrement, un sourire à peine perceptible au coin des lèvres. Puis il parla – sa voix toujours égale, sans élever le ton, sans la moindre inflexion d'avertissement ou de jugement. Juste une phrase, prononcée dans le silence, comme s'il touchait délicatement une blessure cachée que j'avais moi-même choisi d'ignorer.

« Votre pouls », dit-il, les yeux toujours fixés sur moi, « est un peu lourd, et il y a un blocage. Comme un ruisseau dont le cours est entravé par un rocher, empêchant l'eau de s'écouler naturellement. Le *qi* et le sang sont de ce fait stagnants. Mais ce qui est plus

notable, c'est qu'il semble y avoir un nœud dans votre esprit. Une vieille affaire non résolue, une pression sans nom, qui empêche le flux d'énergie de votre corps de retrouver son équilibre naturel. »

Mon corps tout entier se raidit. Mes oreilles se mirent à bourdonner.

Je ne lui avais pas adressé un seul mot. Pas même un hochement de tête en guise de salut. Et de toute évidence, il ne s'était pas approché, n'avait pas utilisé ses longs doigts fins pour toucher mon poignet – il n'avait pas « pris mon pouls » d'aucune manière que j'aie apprise ou connue au cours de toutes mes années d'études médicales.

Alors... qu'avait-il fait ? Comment pouvait-il savoir ?

Le scepticisme inné, l'instinct d'un scientifique, resurgit avec force dans mon esprit. Était-ce une astuce psychologique sophistiquée ? Une séance de « lecture à froid » savamment préparée ? Ou avait-il pris la peine de faire des recherches sur moi avant cette session ?

Mais non. Comment cela serait-il possible ? Ce qu'il venait de dire... comment un étranger aurait-il pu le savoir ? C'étaient des choses que je gardais pour moi, ou qu'au mieux Qing Ling, ma femme, pouvait vaguement pressentir. Il y avait même des secrets si profonds

qu'elle-même, la personne la plus proche de moi, ne m'avait jamais entendu les confier.

J'étais assis là, les mains sur les cuisses, m'efforçant de les empêcher de trembler, mais ma poitrine était un enchevêtrement de fils.

La part scientifique et rationnelle de mon être hurlait pour obtenir une explication logique. Mais une autre partie – cette part intuitive que j'avais l'habitude d'écarter, que j'utilisais si rarement – restait silencieuse, observant.

Je me sentis soudain comme un enfant découvrant pour la première fois une immense carte du monde, et réalisant subitement que derrière ce papier familier se cachait une seconde carte, avec des contours étranges, des territoires sans nom, plus complexes, plus profonds – une carte sans frontières ni légendes.

Face à cette carte sans contours, je sentis soudain à quel point mes instruments de mesure habituels étaient devenus limités. Existait-il des vérités qui se situaient au-delà de la capacité de quantification de la science ?

Une conversation silencieuse et une profonde impression

Après cette phrase étrange qui m'était directement adressée, Zhang Feng sembla ne plus me prêter attention. Il reprit le fil de son discours naturellement, comme s'il n'y avait jamais eu d'interruption, sa voix toujours douce et régulière, tel le crépitement d'une bruine sur un avant-toit.

J'étais toujours assis à ma place, mais mon esprit, lui, ne trouvait plus le repos.

Chaque mot, chaque idée qu'il énonça par la suite – sur le lien entre le *qi* et l'esprit, sur l'harmonie entre le microcosme humain et l'immensité du ciel et de la terre – n'était plus pour moi qu'un son flottant à mes oreilles. Car toute mon attention tournait autour d'une seule question, une question sans réponse claire : comment avait-il su ces choses sur moi ?

Je m'efforçai de garder un visage aussi impassible que possible, de ne rien laisser paraître de mon trouble intérieur. Mais j'étais certain que mes traits devaient être un peu raides, manquant de naturel. Parfois, en levant les yeux, je croisais son regard qui me balayait très rapidement. Dans ce regard, il n'y avait aucune volonté d'explication, aucune trace de gêne. Juste une... présence.

Silencieuse. Profonde. Comme s'il percevait parfaitement la petite tempête qui se levait en moi – et se contentait de l'accepter sereinement, sans jugement.

La sensation lorsque nos regards se croisaient était difficile à nommer. Ce n'était pas un dialogue ordinaire, encore moins une tentative de persuasion délibérée. C'était plutôt une perception silencieuse, une connexion sans paroles, très vague, mais bien réelle.

Je n'ai jamais été du genre à croire facilement au surnaturel. Mais à cet instant, je savais que quelque chose me touchait – non pas par la logique, mais par ce silence même et ce regard pénétrant. Cela ne provoqua pas un choc violent, mais laissa lentement une empreinte profonde dans ma conscience.

Et peut-être qu'une partie de moi n'avait plus envie de lutter contre cette étrange sensation.

Quand la session se termina, la salle conserva un calme étonnant. Pas d'applaudissements. Personne ne se précipita pour serrer la main de l'orateur. Les gens se levèrent les uns après les autres, s'inclinèrent légèrement en direction de Zhang Feng, puis partirent en silence, avec une solennité et une familiarité qui laissaient penser qu'il ne s'agissait pas d'un séminaire spécial, mais d'une rencontre intime, d'une activité régulière entre des gens

qui semblaient se connaître depuis très longtemps... à un niveau de conscience que je n'avais pas encore atteint.

Je me surpris à m'attarder, sans trop savoir pourquoi. Alors qu'il ne restait plus que quelques personnes, je m'avançai instinctivement.

Zhang Feng me regarda, ses yeux toujours aussi calmes et doux qu'au début.

« Je sais que vous devez avoir beaucoup de questions », dit-il à voix basse, sans la moindre surprise, comme s'il s'y attendait.

Je me contentai d'hocher la tête, n'ayant initialement pas l'intention de parler. Mais les interrogations accumulées finirent par jaillir, un peu hésitantes : « Ce que vous avez dit à propos de... mon poulx... et puis... comment avez-vous su ces choses... »

Il sourit légèrement, sans interrompre ma question ni se presser de répondre. Après quelques secondes de silence, il parla d'une voix lente, légère comme une brise :

« Ce n'est qu'une compréhension rudimentaire du lien intime entre le corps et l'esprit d'une personne. Votre science moderne a accompli des progrès extraordinaires dans l'étude de la structure visible du corps, mais elle est

peut-être encore un peu déconcertée face aux aspects invisibles, aux flux d'énergie subtils. »

Je me tus, écoutant.

Puis il poursuivit, sa voix toujours lente, mais son regard, fixé sur moi, contenait quelque chose de plus profond :

« Il y a des choses qui ne peuvent être expliquées en détail en une seule courte séance. Si vous avez réellement le cœur à approfondir votre compréhension – non pas par la théorie des livres, mais par votre propre expérience – alors la Chine est peut-être l'endroit où vous devriez vous rendre. »

Mon cœur rata un battement.

Il marqua une pause, puis prononça sa dernière phrase, d'une voix sereine mais pleine de poids, comme s'il fermait une porte familière tout en en entrouvrant une nouvelle :

« Si vous osez entreprendre ce voyage, il se peut que vous ne soyez plus jamais le même homme. »

Il m'adressa un nouveau hochement de tête, puis, avec un calme déconcertant, se mêla aux quelques personnes restantes et quitta la salle. Son ombre disparut derrière la porte, si vite que je crus avoir assisté à une vision.

Je restai seul dans la pièce qui commençait à se refroidir. Dehors, le vent de Tokyo s'infiltrait déjà par l'interstice de la porte.

Mais au fond de moi... quelque chose venait d'être véritablement ébranlé. Très légèrement. Mais suffisamment pour que je ne puisse plus l'ignorer.

L'invitation à un voyage

Les silhouettes des derniers participants avaient disparu derrière la porte. Je restais là, au milieu de la salle déserte, tentant de remettre de l'ordre dans mes pensées confuses. L'invitation en Chine de Monsieur Zhang Feng, bien que vague, résonnait dans mon esprit. Une impulsion inexplicable me poussa à sortir vivement dans le couloir, dans l'espoir de le revoir.

Par chance, il n'était pas loin. Il se tenait seul au bout du couloir, près de la sortie, l'air pensif, comme s'il attendait quelque chose – ou peut-être, comme s'il m'attendait, moi.

Il me regarda approcher, son regard conservant ce même calme et cette même profondeur, comme si le fait que je le cherche était une chose parfaitement naturelle.

« Monsieur Wang Ming¹, vouliez-vous échanger sur autre chose ? » Sa voix était douce, égale, comme le bruissement du vent dans les feuilles d'un jardin tranquille.

Je me contentai d'un léger hochement de tête. « En vérité, il y a beaucoup de choses que j'aimerais mieux comprendre. Mais... je ne sais pas par où commencer, ni quoi demander. »

Zhang Feng sourit, un sourire rare mais sincère. « Il n'est pas nécessaire d'essayer de "commencer" de manière formelle. Parfois, il suffit de laisser les choses "continuer" naturellement. »

Je restai silencieux, sentant ma propre petitesse face à ces mots d'apparence simple mais qui cachaient une strate de sens que je ne pouvais encore saisir pleinement. C'était comme se tenir à l'orée d'une forêt ancienne et obscure, où toutes les cartes familières deviennent inutiles.

« Ce que j'ai pu partager durant notre entretien », poursuivit-il de sa voix égale, « n'est en réalité que quelques gouttes à la surface d'un vaste océan. Si vous

voulez vraiment comprendre, vraiment ressentir, vous devez entrer vous-même dans ce courant. »

Je fronçai légèrement les sourcils, essayant de visualiser ce qu'il voulait dire.

« Il ne s'agit pas pour vous de venir étudier un sujet », continua-t-il, semblant lire dans mes pensées. « Ni d'apprendre une nouvelle théorie pour l'ajouter à votre bagage de connaissances. Il s'agit simplement de vivre – de vivre pleinement, assez longtemps – dans un lieu où ce que vous cherchez est encore présent dans chaque souffle de la vie quotidienne. »

Sur ces mots, il sortit lentement de la poche de son veston un petit morceau de papier, qui semblait avoir été arraché d'un vieux carnet jauni. Il me le tendit. Dessus, d'une écriture manuscrite assez lisible, figuraient une adresse dans la province de Guizhou, en Chine, ainsi qu'un numéro de téléphone.

« Si vous parvenez à trouver le temps, l'été prochain serait peut-être une bonne période », dit-il. « Inutile de me prévenir. Venez simplement, si votre cœur vous le demande et si vous sentez que le moment est venu. »

Je pris le papier, la paume de ma main sentant inconsciemment sa fragilité et la chaleur qu'il conservait encore de sa main. Des dizaines de questions se

pressaient sur mes lèvres, mais quelque chose m'empêchait de les formuler.

« Vous pourriez envisager d'amener votre épouse avec vous », ajouta-t-il, son regard toujours fixé sur moi, un regard qui semblait voir à travers moi. « J'ai le sentiment qu'elle a une connexion très naturelle avec la culture traditionnelle. Il y a des choses là-bas qu'elle pourrait très bien percevoir plus vite que vous, sans avoir besoin d'explications logiques. »

Je relevai brusquement la tête, m'efforçant de ne pas montrer l'étonnement qui montait dans ma poitrine. Il connaissait Qing Ling. Comment était-ce possible ? En quelques minutes à peine, comment pouvait-il savoir des choses si personnelles ?

Zhang Feng ne parut pas remarquer mon expression. Il se redressa légèrement. Sa stature n'était pas imposante, mais lorsqu'il ajusta le pan de sa veste, j'eus l'impression que sa silhouette recelait une force tranquille peu commune.

« Ce ne sera pas un simple voyage d'agrément, Monsieur Wang Ming », dit-il en guise de conclusion, la voix grave et claire. « Ni une expérience scientifique pour vérifier quoi que ce soit. Considérez cela comme une affinité prédestinée, une opportunité. Pour le reste... tout dépendra entièrement de votre choix. »

Il m'adressa un léger salut de la tête, puis se fondit dans la foule pressée de Tokyo, disparaissant aussi vite qu'une pensée fugace dans mon esprit.

Je restai là, seul, dans un couloir qui recommençait à s'animer.

Le petit papier avec l'adresse manuscrite reposait dans ma paume, étrangement chaud. L'encre à la fin de la ligne était légèrement bavée.

Je n'avais pris aucune décision. Mais une agitation, un appel indistinct venu de très loin, semblait déjà s'infiltrer dans les recoins les plus secrets de mon âme.

* * *

CHAPITRE 2: PREMIERS PAS EN TERRE INCONNUE

La décision de partir

Ce soir-là, je quittai la salle 603 avec une sensation étrange, comme si je m'éveillais d'un bref rêve en plein jour. Le hall principal du centre de conférences était toujours brillamment éclairé, le son des microphones résonnait encore depuis les salles de présentation voisines – mais tous ces bruits familiers semblaient lointains, estompés, presque irréels. Dans la poche de

mon veston se trouvait le petit papier que m'avait donné Monsieur Zhang Feng. Pas de logo d'entreprise, pas de titre de fonction, rien d'autre qu'une adresse manuscrite dans la province de Guizhou, un numéro de téléphone, et l'écho indéfinissable d'une rencontre hors du commun.

De retour à l'hôtel, j'entrai dans ma chambre luxueuse comme à mon habitude, mais le sentiment n'était plus le même. Cette chambre – avec ses lumières chaudes et dorées, ses meubles en bois bien agencés, son plateau de fruits frais posé sur la table – me parut ce soir étrangement vide. Le silence, d'ordinaire si confortable, ne faisait qu'amplifier les pensées vagues et inexplicables qui bouillonnaient en moi.

Je sortis le papier de ma poche et le posai sur la table. Le retournai plusieurs fois. Quelques lignes simples. Pourtant, mon regard était captivé par ce nom de lieu inconnu, une sensation indescriptible, comme si c'était une porte entrouverte vers un endroit dont j'ignorais tout.

Je sentis le besoin de partager cela avec quelqu'un, ne serait-ce que pour retrouver un semblant d'équilibre dans mes pensées confuses. Je pris le téléphone et appelai Qing Ling.

« Bonsoir, mon chéri. Comment s'est passée ta journée au séminaire ? » Sa voix, de l'autre côté du fil, était toujours aussi familière, douce et chaleureuse.

« Tout s'est bien passé... mais il est arrivé quelque chose d'assez étrange... et je crois que tu devrais l'entendre. »

Je me mis à tout lui raconter – lentement, m'efforçant de garder une voix calme, sans rien ajouter ni exagérer. Je lui parlai de cette salle de réunion inhabituelle au rez-de-chaussée, de ces gens silencieux à l'attitude sereine, de cet homme nommé Zhang Feng. J'essayai de lui décrire son regard, cette « prise de pouls à distance » sans le moindre contact, et ses paroles sur mon état – des choses que, j'en étais convaincu, personne d'autre que moi, et peut-être elle, ne pouvait connaître.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Je pouvais l'imaginer, le visage pensif.

« ... Tu es sûr que tu n'as pas imaginé tout ça, Ming ? » Sa voix s'éleva enfin, non pas empreinte d'un scepticisme tranchant, mais plutôt comme celle d'une linguiste cherchant la définition exacte d'un concept nouveau. « C'est peut-être la fatigue, après ces journées de séminaire intenses ? »

« Non, j'étais parfaitement lucide, Ling », répondis-je avec assurance. « Et tu connais ma nature – je ne suis pas du genre à croire facilement à des choses sans fondement scientifique. Mais... ceci, c'était si réel. Et honnêtement, je ne sais pas où le classer dans tout ce que j'ai appris ou connu jusqu'à présent. »

Je continuai en lui racontant cette sensation étrange de communication silencieuse avec Monsieur Zhang Feng – une connexion qui ne passait pas par l'analyse rationnelle, mais qui semblait venir d'un niveau de conscience plus profond.

« Et il m'a invité à venir en Chine, probablement cet été », dis-je, en essayant de garder un ton aussi normal que possible. « Un endroit assez reculé, dans le Guizhou. Il n'a pas précisé ce que j'y ferais, ni qui je rencontrerais, il a juste dit que... si je voulais vraiment mieux comprendre ce que j'avais vécu, je devais m'y rendre. »

Qing Ling se tut de nouveau. Cette fois, le silence dura un peu plus longtemps.

Je savais qu'elle aimait la culture chinoise, qu'elle connaissait de nombreuses références anciennes et avait même enseigné les courants de la philosophie orientale. Mais pour elle, des concepts comme le *qigong*, la cultivation spirituelle¹, ou le développement de potentiels latents, avaient toujours appartenu principalement au domaine de la littérature, de l'histoire des idées – jamais à une réalité tangible ou à une croyance pratique.

« Tu penses... qu'il serait une sorte de pratiquant spirituel ? » demanda Qing Ling d'une voix hésitante. « Sans aucune information claire, sans antécédents

vérifiables ? Et si... si tout cela n'était qu'une mise en scène très habile ? Une sorte de manipulation psychologique particulière ? »

« J'ai déjà envisagé toutes ces possibilités », admis-je honnêtement. « Mais ce qui m'empêche de tout balayer d'un revers de main, ce sont les choses qu'il a dites sur mon état. Personne ne peut deviner cela avec une telle précision. Et son regard... ne ressemblait vraiment à celui de personne que j'aie jamais rencontré. »

Je n'essayais pas de la convaincre. J'essayais moi-même de comprendre.

Qing Ling était une personne très prudente. Plus d'une fois, sa prudence m'avait évité de prendre des décisions commerciales inutilement risquées. Mais je savais aussi qu'elle était assez profonde pour ne pas rejeter d'emblée quelque chose simplement parce que cela sortait des explications conventionnelles.

« D'après ce que tu me racontes », dit-elle après un long moment de réflexion, « je trouve ça un peu... étrange, moi aussi. Je ne crois pas facilement aux histoires mystérieuses, tu le sais. Mais je suis curieuse. Le Guizhou ? Cette région est aussi le théâtre de nombreux récits mystérieux dans la culture ancienne... D'accord », sa voix devint soudain plus résolue, « si tu as vraiment tant envie d'y aller, je m'arrangerai pour t'accompagner.

Considérons cela comme un voyage d'étude, pour en apprendre davantage sur des aspects culturels que les livres n'ont peut-être pas retranscrits. Mais il nous faudra un plan solide, et nous ne devrions y aller que pendant nos vacances d'été, d'accord ? »

Je souris doucement, une chaleur se propageant dans ma poitrine. Avec elle à mes côtés, je me sentais bien plus serein.

« Merci, mon amour », dis-je sincèrement.

« Je ne veux juste pas que tu ailles tâtonner seul dans un endroit inconnu avec des choses aussi vagues. Et puis... » À l'autre bout du fil, sa voix s'adoucit, avec une pointe de taquinerie. « ... je veux vraiment savoir quel est cet homme mystérieux qui a réussi à déconcerter à ce point mon si rationnel professeur Wang Ming. »

L'appel se termina. Derrière la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel, Tokyo scintillait de mille feux, mais dans mon cœur, à cet instant... il me semblait qu'une autre lumière venait de s'allumer – ni éblouissante, ni tape-à-l'œil, mais ardente, tenace, et assez chaude pour éclairer le pas à venir.

Je regardai instinctivement par la fenêtre, vers le lointain, où le ciel nocturne de Tokyo se confondait avec des étoiles indistinctes.

Un voyage au Guizhou. Avec Qing Ling. Cette idée ne cessait de tourner dans ma tête.

Le voyage vers Tongren

Bien que ma rationalité de scientifique continuât de soulever une multitude de questions sur cette étrange invitation et sur ce mystérieux Monsieur Zhang Feng, une sorte de curiosité, de confiance diffuse, grandissait silencieusement en moi. Finalement, après de nombreuses nuits d'insomnie, la décision de partir en Chine fut prise. Le voyage était prévu pour une durée d'environ trois mois, commençant au début de l'été. Qing Ling, avec sa maîtrise du chinois et sa profonde connaissance de la culture orientale, devint naturellement ma compagne de route indispensable. Elle m'aida énormément à tout organiser et, bien qu'elle conservât une prudence nécessaire, je percevais dans son regard une excitation discrète, un désir d'explorer des facettes de la culture et de la spiritualité que les livres n'avaient sans doute jamais pu dépeindre.

Au début de l'été, alors que la chaleur humide caractéristique de l'Orient commençait à se répandre, nous prîmes un long vol pour Shanghai – la ville où

Qing Ling avait passé son enfance. C'était la première fois que je posais le pied en Chine continentale et, bien que je me fusse préparé mentalement à un pays immense doté d'une histoire millénaire, la modernité et l'échelle de Shanghai me surprirent réellement. L'aéroport international, gigantesque et animé, les gratte-ciel s'élançant fièrement au cœur de la ville, le réseau de transport urbain complexe mais fonctionnant sans accroc... tout témoignait d'un développement fulgurant, d'une vitalité stupéfiante.

« Shanghai a tellement changé, n'est-ce pas ? » me dit Qing Ling, la voix empreinte d'une certaine nostalgie, alors que nous quitions l'aéroport en taxi. « Et ce n'est qu'une toute petite partie de la Chine d'aujourd'hui. Ce pays est immense, et tu verras encore bien d'autres différences, surtout en nous enfonçant à l'intérieur des terres. »

Ce qui m'impressionna le plus, moi qui avais une formation en technologie, fut l'efficacité et la modernité du réseau ferroviaire à grande vitesse chinois. Depuis Shanghai, nous prîmes un de ces trains pour nous rendre dans la province de Guizhou. Le convoi filait à toute allure, en douceur, glissant le long de rizières verdoyantes s'étendant à perte de vue et de collines de thé aux pentes douces se succédant les unes aux autres. Puis, progressivement, le paysage de plaine céda la place à des montagnes calcaires qui commençaient à poindre à

l'horizon lointain. J'avais l'impression de m'enfoncer réellement dans une autre contrée, où le temps semblait ralentir et le rythme de vie se faire plus posé.

Plus nous avançons dans le Guizhou, plus le paysage des deux côtés de la voie devenait majestueux, d'une beauté primitive indescriptible. Des chaînes de montagnes calcaires, couvertes d'un tapis végétal d'un vert luxuriant, apparaissaient et disparaissaient fréquemment dans des nappes de brume flottant comme des rubans de soie blanche que la création aurait laissés tomber par inadvertance, peignant une gigantesque et vivante estampe. C'était vraiment une Chine très différente de celle que l'on voit habituellement dans les mégapoles modernes.

Après être arrivés dans une plus grande ville de la province, nous continuâmes notre voyage en voiture jusqu'à Tongren (铜仁) – la petite ville dont l'adresse était inscrite sur le papier de Monsieur Zhang Feng. Ce trajet nous fit serpenter sur des routes de col sinueuses, traverser des forêts denses à l'aspect encore sauvage et longer des cours d'eau frais et limpides. La nature ici m'étonna par sa beauté grandiose. Des falaises abruptes et imposantes, des vallées profondes et insondables semblant receler les secrets de millénaires. À un moment, nous aperçûmes même de très loin le sommet du Mont Fanjing¹, majestueux, se dessinant dans la brume – une

montagne sacrée dont les habitants disaient qu'elle était la demeure d'êtres éveillés.

En chemin, la voiture traversait parfois de petits villages où des maisons sur pilotis en bois ou en bambou, aux toits de tuiles traditionnelles, se blottissaient paisiblement au pied des montagnes imposantes. La fumée des cuisines s'élevait en volutes bleutées au-dessus des toits modestes, et des rizières en terrasses, aux reflets dorés du riz mûr, s'étendaient sur les flancs des collines. Les gens d'ici, avec leur peau tannée et leur sourire bienveillant, avaient une apparence simple, bien loin de l'agitation et de la compétition des citadins.

« C'est si calme et paisible ici, n'est-ce pas, Ming ? » remarqua doucement Qing Ling, son regard suivant un troupeau de buffles qui broutaient tranquillement sur le bord de la route. « Je ne m'attendais pas à ce que le Guizhou possède une beauté si rustique et un air si pur. »

J'acquiesçai. Habitué au bruit et à la pression constante du monde moderne, je trouvais que l'air pur, la quiétude des montagnes et le rythme de vie plus lent créaient une sensation très particulière – à la fois attirante et un peu étrangère. Mon esprit se calmait malgré moi, trouvant l'espace pour réfléchir à des choses autres que le travail ou les projets d'affaires en attente.

Finalement, nous arrivâmes à Tongren. C'était une ville bien plus petite que je ne l'avais imaginée, nichée paisiblement entre des chaînes de montagnes successives. On disait qu'elle n'était pas loin de la célèbre vieille ville de Fenghuang, mais elle dégageait une tranquillité, une intimité, comme si elle n'avait jamais été perturbée par le flot du tourisme de masse. Contrairement à la splendeur moderne de Shanghai, Tongren revêtait une beauté ancienne et méditative, imprégnée de l'atmosphère des régions montagneuses. Des ruelles pavées usées par le temps, des maisons à l'architecture traditionnelle aux toits de tuiles recourbées et couvertes de mousse, se mêlaient à des marchés locaux animés mais jamais bruyants ni chaotiques. Le parfum caractéristique des herbes séchées des pharmacies traditionnelles, l'arôme des plats rustiques des petits restaurants de rue, et l'odeur humide et douce de la région montagneuse se mélangeaient pour créer une atmosphère unique.

Nous descendîmes de la voiture à un carrefour près de ce qui semblait être le centre-ville, avec pour seuls bagages quelques sacs à dos légers et le papier portant l'adresse de Monsieur Zhang Feng. Au lieu de nous précipiter vers cette adresse, Qing Ling et moi décidâmes de trouver d'abord un lieu de repos temporaire – en partie pour nous remettre d'un long trajet, et en partie, pour être honnête, parce que je voulais prendre le temps

de mieux sentir le pouls de cet endroit, de ses habitants, avant toute rencontre.

Qing Ling, avec son aisance linguistique et sa délicatesse, prit l'initiative de discuter avec quelques habitants pour demander son chemin et trouver une auberge convenable. Bien qu'elle ait vécu à Shanghai, Tongren était manifestement un monde à part – un lieu où les gens s'interpellaient encore avec un accent local chaleureux et rustique, et accueillaient les étrangers comme nous avec un regard à la fois bienveillant, curieux et légèrement réservé.

Finalement, nous tournâmes dans une petite rue pavée longeant une rivière, où se trouvaient quelques auberges à l'ancienne, aux murs blanchis à la chaux jaune, nichées modestement sous de grands arbres centenaires. J'éprouvais alors un sentiment confus – comme si j'étais sur le point d'entrer dans une histoire dont j'ignorais totalement la fin.

L'atmosphère et les gens de Tongren

La voiture s'arrêta enfin à Tongren, la petite ville indiquée sur le papier de Monsieur Zhang Feng. À l'instant même où je descendis et pris ma première bouffée d'air, j'eus la sensation de franchir un seuil invisible, d'entrer dans un monde entièrement différent.

L'air y était d'une pureté surprenante.

Pas de concerts de klaxons comme à Shanghai, pas d'enseignes publicitaires électroniques clignotantes ni de néons criards balayant les façades de verre des gratte-ciel.

Seulement des ruelles pavées, des toits de tuiles inégaux couverts d'une patine de mousse, et une odeur humide caractéristique de la montagne, de la terre, flottant dans la brise du soir.

Qing Ling prit une profonde inspiration, puis se tourna vers moi, la voix teintée d'étonnement :

« L'air ici... est si différent, mon chéri. Il me rappelle les endroits que j'ai lus dans les romans anciens. Mais cette sensation... est étrangement réelle. »

La petite ville était nichée paisiblement au cœur d'une chaîne de montagnes calcaires. Chaque ruelle semblait mener à une strate différente de l'espace – il y avait des rues marchandes assez animées mais jamais bruyantes ou chaotiques ; les passants semblaient moins pressés ; les petits restaurants, les pharmacies traditionnelles ou

les étals d'artisanat avaient tous une allure lente, un peu désuète, mais dégageaient une chaleur et une proximité. L'odeur de l'anis étoilé, des thés séchés, du bois humide et ancien, ainsi que l'odeur familière de la fumée des cuisines s'échappant des maisons, se mêlaient dans l'air. Rien n'était impeccablement propre, ni d'une modernité éclatante – mais tout était incroyablement authentique.

Je me rendis compte que je m'étais arrêté à maintes reprises, simplement pour observer un vieil homme qui disposait méticuleusement des herbes médicinales sous un auvent en bois, ou un groupe d'écoliers en uniformes délavés qui traversaient joyeusement à vélo une ruelle moussue.

Tongren n'essayait pas d'« impressionner » les touristes. Mais c'est peut-être précisément cet aspect naturel, sans fard, qui toucha en moi quelque chose de très vrai, et de très paisible.

Comme convenu, ce fut Qing Ling qui se chargea de trouver une auberge. Maîtrisant le chinois et ayant une certaine connaissance de la culture locale, elle se renseigna rapidement auprès de quelques habitants. Bientôt, elle me guida dans une petite rue pavée longeant la rivière, où se trouvait une rangée d'auberges de trois étages à la façade en bois, qui n'avaient rien de neuf mais semblaient propres et accueillantes.

La tenancière était une femme d'une quarantaine d'années, assez forte, au visage bienveillant. Elle nous accueillit avec chaleur, empressement, mais sans l'insistance excessive des racoleurs. Quand elle apprit que nous étions des professeurs universitaires d'origine chinoise vivant aux États-Unis, venus pour en apprendre davantage sur la culture traditionnelle, elle se contenta d'un sourire entendu :

« Notre petite ville conserve encore beaucoup de choses anciennes, messieurs-dames. Mais, tout le monde ne vient pas ici avec l'affinité¹ nécessaire pour les voir. »

Cette phrase me fit sursauter. Je ne savais si c'était à cause du sens profond qu'elle sous-entendait, ou simplement à cause du ton si authentique et rustique de cette femme.

La chambre que nous louâmes se trouvait au deuxième étage, avec un petit balcon donnant sur une colline verdoyante au loin. Les portes et les fenêtres, en bois, étaient coulissantes. Le mobilier était des plus simples – un lit en bois solide, une petite table à thé en bambou, une bouilloire électrique, et une petite étagère dans un coin. Pas de télévision à écran plat. Pas de panneaux de règlements en trois ou quatre langues.

Je m'assis sur le bord du lit, le regard tourné vers la fenêtre ouverte. La douce lumière dorée du crépuscule tombait sur l'avant-toit d'une maison d'en face, où un

vieil homme aux cheveux blancs arrosait tranquillement ses plantes en pot avec une louche en noix de coco.

« Je pense que c'est un bon endroit pour nous, Ming », dit Qing Ling à voix basse, après avoir inspecté la chambre.

J'acquiesçai doucement. Non seulement pour le confort suffisant ou le prix abordable. Mais surtout parce qu'ici... je sentais que je pouvais vraiment « me poser ».

Non pas pour écrire un rapport scientifique. Ni pour établir un programme détaillé pour les jours à venir. Mais pour essayer d'écouter ce que ce monde simple et quelque peu étranger voulait me murmurer.

Cette nuit-là, pour la première fois après de nombreux jours de voyage fatigant et de troubles intérieurs, je dormis d'un sommeil profond. Sans aucun rêve. Sans me réveiller une seule fois.

Il n'y avait que le bruit du vent nocturne s'infiltrant doucement par les fentes des portes en bois – et une sensation très légère, très paisible... comme si j'entrais lentement, pas à pas, dans quelque chose d'innommable.

La modeste demeure de Zhang Feng

Après trois jours passés à Tongren, m'habituant peu à peu à son rythme lent et à la quiétude caractéristique de la région montagneuse, Qing Ling et moi décidâmes qu'il était temps de nous rendre à l'adresse que Monsieur Zhang Feng avait notée sur le petit papier. J'avais un peu hésité ces derniers jours – non pas par scepticisme, mais plutôt parce que je voulais me donner le temps de vraiment me poser, de me préparer à une rencontre qui, je le sentais, ne ressemblerait à aucune autre. Mais l'atmosphère paisible et sereine de cet endroit ne faisait que me ramener à lui, à ces impressions et à ces questions laissées en suspens après notre brève entrevue à Tokyo.

Nous suivîmes les indications et nous engageâmes dans une ruelle pavée où les murs de vieilles maisons moussues se nichaient modestement sous le couvert d'arbres centenaires. L'après-midi à Tongren semblait toujours plus dense, plus silencieux que les autres moments de la journée. Le bruit de nos pas résonnait doucement sur les pierres, comme des sons égarés réveillant par inadvertance un espace endormi depuis longtemps.

Finalement, un portail en bois apparut devant nous – un portail simple, assombri par la pluie et le soleil, couvert de lianes verdoyantes, si ancien qu'il semblait faire partie intégrante de la nature environnante. Je pris une profonde inspiration, puis frappai doucement trois coups. Le son n'était pas fort, mais il suffit à faire vibrer légèrement ma poitrine.

C'était un samedi. Nous n'avions pas appelé pour annoncer notre venue, mais nous espérions secrètement qu'il serait chez lui.

Un instant plus tard, la porte en bois s'ouvrit en grinçant. Une vieille dame de petite taille, les cheveux d'un blanc immaculé noués en chignon, apparut. Son visage était bienveillant, illuminé par d'innombrables rides, et ses yeux brillaient d'une bonté et d'une clarté de source fraîche. Elle nous sourit – un sourire sincère, sans formalités ni curiosité.

« Entrez, je vous prie », dit-elle dans un dialecte local chaleureux, après que Qing Ling l'eut saluée et se fut présentée en mandarin standard. « Monsieur vous attend dans le salon de thé, à l'intérieur. »

Nous la suivîmes à travers une petite cour. L'espace qui s'ouvrit alors était comme un monde à part – non pas au sens métaphysique ou merveilleusement mystique, mais il était... si paisible. Si léger. Et si plein de vie.

Un charmant petit jardin se révéla sous des arbres touffus, avec un petit bassin où nageaient quelques carpes colorées, des massifs de fleurs sauvages de toutes sortes, et le doux murmure de l'eau s'écoulant d'une rocaille de galets. Rien ici ne semblait obéir à une école de design particulière, ni être entretenu avec une attention délibérée. C'était comme un espace qui s'était formé et agencé de lui-même, au rythme de la vie de ses habitants au fil des ans – une harmonie très naturelle, très vraie.

La maison principale était d'une architecture traditionnelle simple, avec des colonnes en bois de fer patiné, des murs blanchis à la chaux et un couloir pavé de briques rouges qui serpentait autour du jardin. Pas d'appareils technologiques modernes exposés partout. Pas d'objets de décoration luxueux ou superflus. Seulement des meubles en bois simples, lustrés par l'usage, portant les marques profondes du temps et de la vie.

Zhang Feng était assis là, dans une petite pièce donnant sur le jardin, où la lumière de l'après-midi filtrait à travers les barreaux de la fenêtre, projetant des traînées de soleil doré sur son épaule vêtue d'une chemise brun foncé. Il leva la tête à notre entrée, les yeux toujours aussi clairs et le visage conservant cette expression calme et sereine – comme s'il avait su, depuis très, très longtemps, que ce moment viendrait.

« Ah, vous voilà, chers professeurs », dit-il de sa voix toujours grave et posée, en se levant lentement. « Bienvenue dans ma modeste demeure. »

Nous nous inclinâmes légèrement en retour. Pas de présentations laborieuses. Pas de formules de politesse. Juste un espace étrangement chaleureux et agréable, suffisant pour que nous sentions que nous pouvions nous asseoir sans avoir besoin de dire quoi que ce soit de plus.

Il nous invita à prendre le thé.

La vieille dame s'était discrètement retirée, nous laissant seuls. Zhang Feng sortit lui-même un service à thé en porcelaine d'un blanc immaculé, avec de minuscules tasses tenant dans la paume de la main. Il rinça tranquillement la théière et les tasses à l'eau bouillante, puis ouvrit une petite boîte en bois contenant des feuilles de thé sèches et torsadées, d'un vert profond.

« C'est du thé Shan Tuyet¹ », dit-il doucement. « Un thé d'arbres anciens qui pousse naturellement sur les hauts versants du Mont Fanjing. »

J'observai en silence ses doigts tandis qu'il plaçait délicatement le thé dans la théière, puis versait l'eau. Ses gestes étaient lents, posés, sans la moindre trace de performance. C'était simplement la concentration et le

naturel d'un homme qui avait probablement préparé le thé des milliers, des dizaines de milliers de fois – mais qui, à chaque fois, semblait conserver une gratitude, une révérence intacte pour l'instant présent.

L'eau bouillante fut versée dans la théière. Une fine vapeur, portant l'arôme du thé, commença à se répandre – un parfum très léger, très pur, sans être entêtant – rappelant l'odeur de la rosée du matin sur les feuilles, ou celle des nuages au sommet des montagnes après une averse.

Il versa le thé méthodiquement dans chaque petite tasse, puis nous les offrit. Je soulevai ma tasse avec précaution, l'approchai de mon nez pour en humer le parfum, avant de prendre une petite gorgée. Le goût n'était pas du tout amer comme je l'avais imaginé. Pas d'astringence prononcée non plus. C'était léger, doux, comme un filet d'eau claire, juste assez chaud, qui glissait lentement dans ma poitrine, apportant une sensation de bien-être surprenante.

Qing Ling but également son thé, puis laissa son regard errer sur le petit jardin baigné par le soleil de l'après-midi. Elle ne dit rien. Mais je vis que son regard n'était plus celui, scrutateur et analytique, d'une professeure observant un sujet d'étude, mais plutôt celui de quelqu'un qui... écoutait vraiment quelque chose émanant de cet espace silencieux.

Je reposai ma tasse et demandai doucement : « Monsieur Zhang, vivez-vous ici depuis longtemps ? »

Zhang Feng sourit légèrement. « Je vis. Mais peut-être pas seulement ici. »

J'attendis qu'il en dise plus, mais il se tut, se contentant de verser à nouveau du thé dans sa tasse.

Une pensée traversa mon esprit, vague mais tenace : se pourrait-il que certaines personnes ne vivent pas réellement *dans* un lieu spécifique, mais plutôt *dans* un état d'être ? Et que ce lieu, cette maison, ce jardin... ne soient que la manifestation extérieure de cet état ?

Je balayai du regard le modeste salon de thé. Rien de spécial à essayer d'expliquer. Aucun mystère à percer.

Et peut-être – pour la première fois de ma vie, après tant d'années à poursuivre la logique et les preuves scientifiques – je ressentis une paix étrange, sans avoir besoin d'en comprendre la raison.

Premiers dialogues approfondis

La conversation s'écoula naturellement, sans que personne ne cherche à la forcer ou à la diriger. Je ne sais à quel moment, mais notre discussion glissa silencieusement vers un autre courant – plus lent, plus profond, et semblant bien plus éloigné de tout ce que j'avais connu dans mes échanges quotidiens.

Je regardai Zhang Feng – cet homme assis calmement en face de moi, la silhouette un peu frêle, les cheveux parsemés de fils d'argent, mais les yeux toujours aussi clairs, sans la moindre once de dureté, abritant au contraire une chaleur singulière. Bien que je lui donnasse plus de soixante-dix ans, son visage conservait une expression lumineuse et vive, sa peau n'était pas alourdie par les rides habituelles de cet âge. Son regard avait une profondeur particulière, qui rendait difficile l'estimation de son âge réel.

Assis face à lui, je sentis soudain que mon rôle de professeur de médecine, que je portais toujours avec moi, n'était plus approprié. Une impulsion intérieure me poussait à mettre de côté mes connaissances, mes préjugés tenaces, pour écouter avec un esprit totalement ouvert.

« Monsieur Zhang », commençai-je, en m'efforçant de garder une voix calme, « lors du séminaire à Tokyo... vous avez parlé du lien intime entre l'esprit et le corps. Et aussi... de la manière dont vous avez "pris mon pouls" ce

jour-là... honnêtement, je n'arrive toujours pas à l'expliquer. »

Je marquai une pause, pris une légère inspiration, puis continuai :

« Avec les connaissances médicales modernes que j'ai acquises et que j'enseigne, tout ce que vous avez dit alors semble se situer au-delà de toute possibilité de mesure et de vérification expérimentale. »

Zhang Feng sourit légèrement, un sourire sans la moindre intention de réfutation ou de moquerie.

« Votre science est en effet très brillante, extraordinaire, pour ce qui est d'examiner et d'analyser ce qui est visible à l'œil nu, mesurable par des machines, et reproductible en laboratoire », dit-il lentement, posément. « Mais ce monde – et nous-mêmes – n'existe pas seulement sur ce plan matériel visible. Il y a des choses plus subtiles, qui appartiennent à l'esprit, à l'énergie, que la science actuelle n'a peut-être pas encore les outils appropriés pour atteindre et percevoir. »

Il parlait comme s'il racontait quelque chose de parfaitement naturel et familier pour lui, sans aucune intention de me convaincre ou de m'imposer quoi que ce soit.

Il évoqua de nouveau le concept de « *qi* » – cette forme d'énergie subtile censée circuler constamment à

l'intérieur et autour de chaque personne, et qui est grandement influencée par les pensées, les émotions, et l'état d'esprit général de l'individu. Quand l'esprit est agité, anxieux, ce flux de *qi* peut se bloquer, devenir chaotique. À l'inverse, lorsque le cœur est serein et en paix, le *qi* circule doucement, sans entrave. En l'écoutant, je me souvins de cet instant à Tokyo – son regard fixé sur moi, et cette phrase qui m'avait stupéfié : « Il y a un nœud dans votre esprit. »

Qing Ling, qui était restée silencieuse jusqu'alors, se pencha légèrement en avant. « Monsieur, ce que vous venez de dire... ressemble beaucoup aux théories fondamentales de la médecine traditionnelle chinoise, n'est-ce pas ? Et il me semble avoir lu des concepts similaires dans les écritures taoïstes et bouddhistes. »

Zhang Feng lui adressa un léger signe de tête. « La culture traditionnelle de notre peuple possédait en réalité un système de connaissances incroyablement profond et complet. Ce n'était pas simplement une médecine pour soigner le corps physique, mais on pourrait la considérer comme une science de la vie humaine dans son intégralité – aidant l'homme à comprendre le lien profond entre son corps, son esprit, et son Être¹ même. »

Il n'utilisait pas le langage d'un chercheur universitaire, ni celui d'un théoricien. Chaque mot qu'il prononçait

semblait distillé d'expériences profondes, d'une vie de véritable contemplation et de vérification.

Puis il se mit à raconter lentement, d'une voix égale, sans inflexions :

« Il y a de nombreuses années, j'ai rencontré un homme. Il travaillait dans le domaine médical, avait un certain succès, vivait selon des principes stricts, et portait sur ses épaules de nombreuses responsabilités. En apparence, tout le monde pensait qu'il menait une vie stable, sans soucis – mais au fond de son cœur pesaient des pressions sans nom, des peines difficiles à exprimer. À cette époque, une toute petite tumeur se formait dans son cœur, que les appareils médicaux modernes n'auraient probablement pas pu détecter, mais je pouvais sentir son existence – non pas avec mes yeux, mais par une sorte de perception très vague, très subtile... »

Il ne me regardait pas directement en racontant cette histoire. Mais chaque mot, chaque syllabe, frappait doucement à une porte secrète de mon âme, une porte dont j'ignorais l'existence, ou que j'avais délibérément oubliée depuis longtemps.

Je sentis un frisson parcourir mon dos.

Mon cœur se serra – non pas d'une douleur physique, mais d'une prise de conscience soudaine, si claire qu'elle

en était bouleversante. Je savais qu'il ne parlait pas seulement d'« un homme » quelconque. Il parlait de moi.

« Vous... vous saviez vraiment... cela ?! » m'échappa-t-il, la voix légèrement tremblante, incontrôlable.

Ce n'est qu'alors que Zhang Feng me regarda. Son regard n'exprimait aucune autosatisfaction ni vantardise quant à ses capacités, ne cherchait pas à créer une aura de mystère – seulement une bonté et un calme étranges.

« Ce n'est qu'une petite perception, Monsieur Wang », dit-il, la voix toujours douce. « Ce n'est pas un pouvoir surnaturel particulier. C'est juste que... lorsque l'esprit d'une personne est suffisamment calme, elle peut parfois voir des choses que l'œil nu peine à discerner. »

« Et ne vous inquiétez pas trop à ce sujet... », poursuivit-il, d'un ton réconfortant. « Je sens que vous et votre épouse avez une grande affinité avec les anciens enseignements sur la cultivation du corps et de l'esprit. C'est aussi la raison principale pour laquelle je vous ai sincèrement conseillé de consacrer du temps à ce voyage. Un jour viendra, et ce ne sera peut-être pas long... où quelqu'un d'autre, une autre voie, vous aidera à guérir véritablement votre corps et votre esprit. »

Je restai complètement silencieux, ne sachant que dire...

Il versa de nouveau du thé dans nos tasses, puis dit doucement, comme pour lui-même :

« Les gens ne se tournent pas vers la cultivation spirituelle principalement pour obtenir des capacités extraordinaires. Ce qui est plus important, c'est de pouvoir retrouver et retourner à la part la plus pure, la plus bienveillante, qui existe au plus profond de soi. »

Il regarda vers le petit jardin, où la brise du soir agitant doucement les feuilles vertes.

« *Fan ben gui zhen*² », murmura-t-il ces quatre mots, avant d'expliquer. « C'est retourner à la racine, à l'aspect originel, à l'essence la plus véritable de son Être. »

J'écoutais, mais pour être honnête, je ne pouvais pas tout comprendre immédiatement. Non pas que les mots fussent trop difficiles ou complexes. Mais parce que... j'avais le sentiment que leur véritable signification ne se trouvait pas seulement à la surface des caractères.

C'était comme l'écho d'une cloche de temple venant de très loin – ni trop fort, ni pressé – mais dont le son se prolongeait, se diffusait, et résonnait doucement dans mon esprit, sans vouloir s'estomper.

Qing Ling resta également silencieuse un long moment. Je savais qu'en tant que chercheuse et enseignante de la culture chinoise, elle avait lu d'innombrables ouvrages sur la « cultivation de l'esprit », sur les ermites et les

authentiques pratiquants des temps anciens. Mais c'était probablement la première fois de sa vie qu'elle rencontrait une personne – en chair et en os, juste devant elle – qui vivait et incarnait précisément les choses qu'elle n'avait jusqu'alors connues qu'à travers les pages des vieux livres.

Je jetai un regard vers Qing Ling et vis une larme perler au coin de son œil. Elle se détourna rapidement, comme pour cacher une émotion qui venait de la submerger.

Notre conversation se prolongea ainsi jusqu'à midi. L'atmosphère dans le salon de thé resta douce et sereine. Personne n'essaya de tirer de conclusion définitive sur quoi que ce soit. Aucune « bonne réponse » ne fut affirmée. C'était simplement une personne qui avait vécu, qui avait expérimenté – partageant avec deux autres qui étaient encore en quête.

Zhang Feng nous retint pour le déjeuner. Ce fut un repas d'une simplicité extrême – du riz blanc fraîchement cuit, une assiette de légumes du jardin bouillis d'un vert éclatant, et un bol de soupe de tofu aux champignons shiitake. Pas d'assaisonnements riches et complexes. Pas d'invitations formelles et guindées. Mais je ne sais pourquoi, je trouvai cela plus délicieux que la plupart des festins somptueux que j'avais pu déguster dans des restaurants de luxe.

Quand nous nous levâmes pour prendre congé, le soleil était déjà au zénith. Zhang Feng n'essaya pas de nous retenir, ni ne fixa de rendez-vous précis. Il nous accompagna seulement jusqu'au portail, puis s'inclina légèrement – comme un signe de tête silencieux à une affinité qui venait d'être semée.

En franchissant ce portail couvert de lianes et en retournant dans la petite ruelle pavée, ni Qing Ling ni moi ne prononçâmes un mot.

Nous gardions tous deux le silence. Comme si nos esprits étaient encore attachés à cet espace calme et chaleureux, à l'arôme persistant du thé et aux paroles qui n'avaient pas encore eu le temps de se refroidir.

* * *

CHAPITRE 3: L'ERMITE AU SOMMET DE LA MONTAGNE

Préparatifs et départ vers un nouveau lieu

Avant que nous ne quittions Tongren, Monsieur Zhang Feng nous avait dit que notre voyage ne faisait que commencer. Il ne nous donna aucun itinéraire précis, mais suggéra quelques personnes que nous « devrions rencontrer », si l'affinité se présentait. Parmi elles, la plus proche était un pratiquant spirituel qui vivait, disait-on, en ermite sur une petite montagne, à une trentaine de

kilomètres de la ville. Ce n'était ni un site touristique célèbre, ni un lieu de pèlerinage attirant les foules, et les habitants semblaient rarement en parler – mais à la manière dont Monsieur Zhang Feng l'avait évoqué, je sentis que cet endroit recelait quelque chose de spécial, une occasion de poursuivre mon exploration.

Ces quelques jours à Tongren se conclurent donc comme un prélude paisible à un voyage plus long. Après deux rencontres et conversations avec Monsieur Zhang Feng, je sentais vraiment que sur cette terre chinoise à la culture ancestrale si riche, se cachaient encore d'innombrables secrets – de quoi éveiller en moi un intérêt puissant, me poussant à continuer ce périple, même si, en toute honnêteté, j'ignorais où il me mènerait.

Nous décidâmes de rester à Tongren quelques jours de plus pour préparer notre ascension. Qing Ling sonda l'opinion de quelques habitants des villages voisins. La plupart connaissaient cette montagne – un lieu couvert de vastes bambouseraies, avec quelques petites cascades coulant toute l'année, et d'anciens sentiers menant vers les hauteurs. Certains disaient y être allés pour cueillir des champignons ou des pousses de bambou. D'autres avaient vaguement entendu parler d'un projet de développement écotouristique étudié par le gouvernement. Mais lorsque Qing Ling demanda adroitement si quelqu'un vivait en reclus sur la montagne, presque tous secouèrent la tête : « Si

quelqu'un y vit, ce doit être très profondément dans la forêt. Quand nous y allons, nous restons seulement au pied de la montagne. »

Personne ne montra de scepticisme ou ne nia catégoriquement. C'est juste que... cela ne semblait jamais avoir vraiment retenu leur attention.

Nous allâmes au marché de la ville pour acheter quelques articles nécessaires à notre expédition : une paire de chaussures de randonnée de meilleure qualité que mes baskets, un sac à dos plus léger, quelques provisions sèches faciles à transporter, et des vêtements légers en cas de pluie ou de soleil imprévu. Je m'efforçais de maintenir un contact régulier avec mes collaborateurs aux États-Unis, consultant mes e-mails quotidiennement et participant à de brèves réunions en ligne le soir – impossible de mettre le travail complètement de côté, surtout avec des projets importants en cours. Mais en dehors de ces plages horaires dédiées au travail, je laissais mon esprit se détendre, penser moins.

Sans que je m'en rende compte, je commençai à prêter plus d'attention aux petites choses simples qui se passaient autour de moi – une brise fraîche qui se glissait soudain dans ma manche, un rayon de soleil matinal qui traversait obliquement l'auvent en bois de l'auberge, ou le son grave d'une cloche de temple résonnant depuis une montagne lointaine dans la brume matinale. Bien

que je ne pusse pas encore me défaire complètement de mes vieilles habitudes, je sentais que j'apprenais progressivement à ralentir, à lâcher prise sur le besoin de tout contrôler – et à essayer de laisser le flux naturel de la vie me guider.

Nous quittâmes Tongren à l'aube, alors que la brume blanche flottait encore autour des sommets. Une voiture locale que nous avions louée nous conduisit sur des routes asphaltées assez lisses. Ce n'est qu'en tournant sur une route plus petite menant au pied de la montagne que la chaussée devint cahoteuse – tantôt en terre rouge, tantôt accidentée et glissante, mais toujours praticable pour le véhicule qui avançait lentement. Les rizières et les champs de maïs clairsemés cédèrent la place à des collines aux pentes douces et à des parcelles de forêt dense.

Après plus d'une heure de route, la voiture ne put aller plus loin. Nous descendîmes, mîmes nos sacs à dos et regardâmes un sentier étroit, presque entièrement recouvert par les herbes hautes et la végétation. Pas un seul panneau indicateur. Pas la moindre trace d'intervention moderne.

« Tu es sûr que nous sommes dans la bonne direction ? » demanda Qing Ling, la voix un peu hésitante, son regard sceptique fixé sur le sentier. « On se croirait... un peu dans une scène de film d'aventure. »

Je ris doucement, bien que je ne fusse pas plus certain qu'elle. « Honnêtement, je n'en sais rien, Ling. Mais je ne sais pourquoi, j'ai le sentiment... que c'est la bonne direction. Pas pour une raison logique, mais simplement... une sorte de pressentiment. »

« Un pressentiment ? » Elle me regarda, l'air d'entendre la chose la plus étrange de la journée. « As-tu oublié que tu es professeur de médecine ? Nous ne sommes pas des randonneurs professionnels, nous n'avons aucune expérience. »

« Je sais. Mais te souviens-tu de ce que Monsieur Zhang Feng a dit ? Que parfois, il faut suivre la nature, écouter la voix de son cœur. Peut-être que c'est tout ce que j'essaie de faire en ce moment. »

Qing Ling ne dit plus rien. Elle observa le sentier en silence un long moment, puis hocha la tête.

Nous commençâmes à nous enfoncer dans la forêt. Chaque pas était comme une incursion dans un autre monde – non pas le monde des cartes détaillées ou des itinéraires prédéfinis, mais un monde de vague et d'invitation. Le sentier était parfois escarpé et raide, parfois glissant à cause de la mousse épaisse sur les pierres. Je sentais mon corps commencer à fatiguer, mais mon esprit, au contraire, était d'une clarté et d'une lucidité surprenantes. Une lucidité d'un genre très

différent, qui ne venait pas de tasses de café fort ou d'une montée d'adrénaline – mais qui semblait naître du silence immense de la montagne.

Nous marchions ainsi, échangeant parfois quelques banalités, d'autres fois écoutant simplement le bruissement du vent dans les hautes frondaisons. Dans les passages difficiles, nous faisons une pause au bord d'un petit ruisseau dont l'eau clapotait. L'eau était si limpide et fraîche qu'on aurait dit qu'elle venait de fondre de la glace.

« Je ne comprends toujours pas vraiment pourquoi tu es si attiré par tout ça », dit soudainement Qing Ling, alors qu'elle était assise sur un gros rocher au bord du ruisseau, son doigt traçant des cercles distraits à la surface de l'eau. « Ça ne ressemble pas du tout à l'homme pragmatique et rationnel que tu étais. »

Je m'assis à côté d'elle, inspirant profondément l'air pur de la montagne.

« Peut-être... parce que j'ai l'impression d'avoir vécu trop longtemps, trop habitué aux choses mesurables, calculables et contrôlables par la raison. Alors qu'ici, ce sont précisément les choses que je ne peux pas expliquer, celles qui échappent à mon contrôle, qui me font me sentir... plus léger. Non pas parce que je les ai comprises, mais peut-être parce que, pour la première fois de ma vie,

je sens qu'il n'est pas nécessaire de tout comprendre en détail pour accepter son existence. »

Qing Ling se tourna vers moi, son regard s'adoucit, empreint d'une certaine compréhension. « Je comprends ce que tu ressens. Ce n'est pas comme être convaincu par des arguments, mais plutôt comme se tenir devant quelque chose de très grand, de très différent – même si on ne peut ni le saisir ni le définir – on ne peut tout simplement pas l'ignorer. »

Je souris doucement. Peut-être que, sans partager encore totalement la même conviction, nous commencions à partager la même perspective, la même ouverture d'esprit face à la nouveauté.

Nous reprîmes notre route, sans carte en main, sans itinéraire clair devant nous. Seulement ce sentier qui apparaissait et disparaissait, et le sentiment qu'il fallait ralentir, regarder plus attentivement et écouter davantage – à la fois les sons de la forêt et, peut-être, les voix silencieuses venant de l'intérieur.

L'ascension vers le sommet

Nous continuâmes de suivre le sentier qui s'enfonçait toujours plus profondément dans les flancs boisés de la montagne. Le chemin n'était pas excessivement périlleux, mais il n'était pas facile pour autant. Certains tronçons semblaient avoir été oubliés depuis longtemps – la mousse verte recouvrait les pierres, les feuilles mortes en décomposition formaient des couches épaisses, et les herbes sauvages poussaient si haut qu'elles nous arrivaient presque aux genoux. Les pluies de la nuit précédente avaient laissé le sol glissant et humide, exigeant de nous une attention et une prudence accrues à chaque pas. Parfois, nous devions nous agripper aux arbres qui bordaient le chemin pour garder l'équilibre dans les pentes douces, ou utiliser des bâtons pour écarter les hautes herbes qui masquaient le passage. Ce n'était pas tout à fait une ascension d'alpinisme, mais c'était suffisant pour nous laisser, Qing Ling et moi, épuisés et silencieux après plusieurs heures de marche dans le calme quasi absolu de la forêt.

Alors que le soleil montait, dissipant la brume persistante, la forêt se dévoila peu à peu, offrant des scènes que je n'avais sans doute jamais vraiment vues lors de mes voyages d'affaires ou de tourisme – non pas qu'elles fussent particulièrement exceptionnelles ou grandioses, mais peut-être parce que c'était la première fois que je laissais mon esprit s'arrêter pour observer. Les arbres centenaires s'élevant pour former une voûte de

verdure ombragée, quelques touffes de fleurs sauvages d'un violet profond s'épanouissant discrètement au milieu de l'herbe, le chant incessant des insectes se mêlant au bruissement du vent dans les feuilles... toutes ces choses, en elles-mêmes, n'étaient peut-être pas d'une beauté spectaculaire, mais étrangement, elles semblaient murmurer ensemble quelque chose d'infiniment paisible.

Nous nous arrê tâmes pour nous reposer près d'un grand rocher, sa surface couverte d'une mousse verte et fraîche à l'ombre d'un vieil arbre. Qing Ling s'assit, retira silencieusement son petit sac à dos et se massa doucement la cheville – elle avait dû se la tordre légèrement un peu plus tôt. Elle ne se plaignit pas. Elle regarda simplement autour d'elle, son regard s'attardant longuement sur la vallée brumeuse au loin, puis elle sourit soudain, un sourire léger, comme si elle venait de retrouver un souvenir familial.

J'allais dire quelque chose, mais je me ravisai. L'espace environnant était si calme que je sentis que toute parole serait superflue. Une feuille jaune se détacha doucement d'une branche, tourbillonna dans le vent, puis atterrit délicatement juste à côté de mon pied – et dans ce bref instant, une pensée fugace me traversa : je n'avais jamais été aussi pleinement « présent » dans les moindres détails de la vie.

Nous reprîmes notre route. Le chemin devint plus escarpé, serpentant le long des versants rocheux. Plus nous montions, plus le vent soufflait fort, charriant l'odeur humide de la terre, des feuilles en décomposition, mêlée au parfum délicat de quelque fleur sauvage cachée dans les buissons. Je sentais ma respiration devenir plus lourde, mon cœur battre plus vite, mais mon esprit, au contraire, était d'une clarté et d'une lucidité surprenantes – plus de pensées vagabondes, plus de soucis quotidiens qui me tourmentaient auparavant, seulement la pure présence de chaque pas, de chaque battement de cœur, et du bruissement des feuilles quelque part devant moi.

À un moment, Qing Ling s'arrêta brusquement devant un grand rocher en équilibre au bord du chemin. Elle tendit la main pour toucher sa surface, où une courbe naturelle sinueuse donnait à l'ensemble l'apparence d'un grand dragon recroquevillé. Sans un mot, elle se tourna vers moi, le regard un peu lointain, puis se retourna vers la forêt profonde devant elle. Quelque chose dans ses yeux me fit sentir qu'elle était, elle aussi, captivée par l'atmosphère particulière de cet endroit.

Le long du chemin, nous rencontrâmes de nombreux autres rochers aux formes étranges – l'un ressemblait à une personne en méditation, un autre à une petite porte de pierre, tous reposant, immobiles et silencieux, au milieu de la vieille forêt obscure. Aucune trace d'intervention humaine – c'était simplement la main de

la nature qui, par hasard ou à dessein, avait créé ces formes uniques, obligeant le voyageur à s'arrêter un instant pour les contempler.

Je n'étais pas sûr qu'il s'agisse des « vestiges des anciens » que Monsieur Zhang Feng avait mentionnés, mais une chose devenait de plus en plus claire : cet endroit possédait une quiétude très différente. Ce n'était pas le silence désolé d'un lieu sauvage et inhabité. C'était une quiétude particulière, pleine de substance, qui apaisait naturellement l'esprit et ôtait toute envie de parler ou de penser à des choses futiles.

Après plusieurs heures de montée continue, alors que le soleil commençait à décliner vers l'ouest, nous atteignîmes enfin un terrain assez plat, près du sommet. Alors que nous cherchions un endroit pour nous reposer, j'aperçus soudain, non loin de là, un petit abri de fortune fait de bambou et de feuilles, niché sur un grand rocher plat au bord du chemin. Sous l'abri, un jeune couple – probablement des gens du coin venus admirer le paysage ou pique-niquer – était assis en train de boire et de discuter. À côté d'eux, un vieil homme aux cheveux blancs, à l'allure élégante, était absorbé par une partie de jeu de Go¹.

Nous nous approchâmes avec précaution. La jeune femme nous sourit amicalement, tandis que le jeune homme restait fasciné par la partie, le visage plein

d'intérêt. Le vieil homme, lui, restait assis, d'un calme imperturbable, sans même lever les yeux vers nous, semblant totalement indifférent à l'arrivée de deux étrangers.

N'étant pas un expert au jeu de Go, je restai à regarder quelques minutes puis décidai de partir pour ne pas les déranger. À peine avais-je fait quelques pas en leur tournant le dos qu'une voix grave et claire retentit derrière moi :

« Vous êtes Wang Ming, n'est-ce pas ? »

Je m'arrêtai net, le cœur battant la chamade. En me retournant, je vis que le vieil homme ne me regardait toujours pas ; sa main venait de poser délicatement une pierre noire sur le plateau de jeu.

Je m'efforçai de garder mon calme et répondis lentement :
« Oui, c'est bien moi. »

J'allais demander ce qu'il voulait, quand il poursuivit, de la même voix égale :

« Quelqu'un m'a demandé de rester ici un moment... pour vous indiquer le chemin. »

Il ne leva toujours pas les yeux, sa main prenant une pierre blanche pour la poser sur le plateau.

Un instant plus tard, après avoir joué son coup, il continua, d'une voix posée, comme s'il récitait des

instructions mémorisées à l'avance, avec une grande précision :

« Continuez à suivre ce sentier. Lorsque vous arriverez à une bifurcation, près de quelques grands bambous, prenez à droite. Marchez encore environ une heure, et vous arriverez à une autre bifurcation – là, prenez à gauche, puis continuez tout droit. Au bout de ce chemin, vous trouverez ce que vous cherchez. »

J'essayai de mémoriser chaque mot. Les instructions n'étaient pas longues, mais sa façon de marquer les pauses et d'insister sur chaque mot me donnait l'impression que tout avait été arrangé à l'avance – sans contrainte, mais pas entièrement par hasard non plus.

Une pensée fulgurante traversa mon esprit : Monsieur Zhang Feng l'avait-il prévenu par téléphone ? Mais je me souvins aussitôt que depuis que nous étions entrés dans cette montagne, mon téléphone portable n'avait plus de réseau. J'avais vérifié plusieurs fois en passant par les petits villages au pied de la montagne, mais il n'y avait pas la moindre barre de signal. Qing Ling avait aussi mentionné qu'à sa connaissance, cette région montagneuse n'était pas encore bien couverte par les télécommunications, bien qu'il y ait des rumeurs de développement écotouristique.

En pensant à cela, je sentis un frisson me parcourir l'échine. Si ce n'était pas par un contact préalable...

comment ce vieil homme pouvait-il connaître mon nom, et la raison de ma venue ?

Qing Ling me regarda, les yeux remplis de la même surprise et d'un trouble évident. Nous ne dûmes rien, mais je savais que nous partagions la même pensée : ce voyage semblait nous entraîner vers quelque chose qui dépassait de loin nos prévisions initiales.

¹"**jeu de Go**": "Jeu de Go" est le nom internationalement reconnu pour ce jeu de stratégie, il est donc le plus approprié pour un public francophone.

Rencontre avec l'ermite

Nous suivîmes avec précaution les brèves instructions du vieil homme joueur de Go. Après avoir passé la bifurcation aux grands bambous, nous prîmes à droite et suivîmes une pente douce, le sol couvert d'une mousse verte et glissante, pendant près d'une heure. Puis, nous tournâmes à gauche sur un sentier étroit près d'un bosquet de vieux bambous touffus. Alors que les derniers rayons dorés du soleil couchant filtraient à travers les feuilles, nous aperçûmes une petite chaumière, apparaissant et disparaissant derrière un fin voile de

brume et une rangée de bambous verdoyants – elle était si simple, si rustique, que si nous n'avions pas été attentifs, nous serions probablement passés sans même la remarquer.

Une cour en terre battue devant la véranda était impeccablement propre et bien rangée. Il y avait quelques rangs de légumes d'un vert éclatant, un carambolier chargé de fruits, et un petit puits en pierre ancien niché modestement sous le feuillage d'un vieil arbre au nom inconnu. L'endroit était d'un calme extraordinaire, à tel point que nous pouvions entendre distinctement le bruissement du vent du soir dans les feuilles de bambou.

Sur le perron, un homme était assis en méditation. Il portait une simple tunique de toile brute couleur terre, usée par le temps, ses cheveux blancs argentés tombaient sur ses épaules, et sa barbe, également argentée, lui arrivait à la poitrine. Sa silhouette semblait frêle, mais ne dégageait aucune impression de faiblesse ou de décrépitude – au contraire, une vitalité intérieure, une gravité sereine émanaient de ses yeux mi-clos et de sa respiration régulière et douce. Il était assis le dos droit sur une simple natte de jonc, les mains délicatement posées sur ses genoux, dans une posture stable et paisible, comme si le temps et les vicissitudes du monde environnant n'existaient plus, ne s'écoulaient plus.

Nous nous arrê tâmes instinctivement, en gardant une distance naturelle. Aucun de nous ne parla. Peut-être n'y avait-il rien à dire à ce moment-là, car sa seule présence, l'atmosphère de quiétude qui l'enveloppait, rendait tout cet espace différent – non pas d'une solennité intimidante, mais d'une paix profonde qui apaisait naturellement l'esprit.

Un instant plus tard, comme s'il sentait notre présence, il ouvrit lentement les yeux.

Ce regard – clair, tranquille, sans l'aspect scrutateur ou jugeur des regards habituels, mais plutôt comme un miroir qui réfléchit puis s'abaisse doucement – était serein, aussi profond qu'un lac d'automne au fond d'un ravin.

Il me regarda, puis un très léger sourire, presque imperceptible, se dessina sur ses lèvres :

« Vous êtes Wang Ming, n'est-ce pas ? » C'était une affirmation, pas une question.

Avant même que j'aie pu réagir, il poursuivit de sa voix toujours égale, sans surprise :

« Je savais que vous viendriez. Quelqu'un m'a laissé un message. Mais en vérité, même sans ce message, je le savais déjà. »

Ces paroles nous firent, Qing Ling et moi, sursauter. Encore cette sensation familière – celle que j'avais éprouvée lorsque Monsieur Zhang Feng m'avait appelé par mon nom dans ce salon de thé bondé à Tokyo, cette impression que tous mes calculs, tous mes préparatifs, devenaient complètement superflus. Mais cette fois, il n'y avait plus en moi la stupeur de la première fois. Je me contentai d'un lent hochement de tête – comme si, au plus profond de moi-même, j'avais vaguement su que cette rencontre aurait lieu, sans savoir exactement quand.

« Bonjour, Monsieur », dis-je, en m'efforçant de garder un ton respectueux. « Je m'appelle Wang Ming. Et voici mon épouse, Qing Ling. Nous avons été envoyés ici par... un ami, Monsieur Zhang Feng. »

L'homme hocha de nouveau la tête, son regard effleurant brièvement Qing Ling. Il ne posa aucune autre question, disant simplement d'une voix calme :

« Sans affinité prédestinée, même une rencontre fortuite ne permettrait pas de s'asseoir et de discuter. Si vous avez pu trouver ce lieu, c'est parce que votre cœur est en quête de quelque chose, et aussi parce qu'il existe entre nous une racine qui nous a déjà connectés par le passé. »

D'un geste doux, il nous invita à entrer.

« Allons, entrez donc boire une tasse d'eau. La route a été longue, vous devez être fatigués. S'il y a des questions, nous en parlerons tranquillement. »

Nous le suivîmes à l'intérieur de la petite maison. Le sol était en terre battue, très plat et propre. Il n'y avait que quelques nattes de jonc sur le sol, une table à thé basse en bois brut, et quelques vieux livres bien rangés sur une étagère rudimentaire en bambou. Pas d'électricité. Pas d'équipements modernes. Aucune trace de l'ère industrielle que nous venions de quitter. Mais étrangement, je ne ressentis aucun sentiment de manque ou d'inconfort. Tout ici semblait suffisant, et si propre et ordonné que j'hésitai un peu à poser le pied.

Il nous versa de l'eau lui-même. L'eau provenait d'un puits en pierre dans la cour, contenue dans une vieille cruche en poterie sombre. C'était de l'eau de source, limpide et fraîche, sans saveur particulière, mais en l'avalant, j'eus l'impression qu'elle purifiait quelque chose qui m'encombraait.

« Peu de gens viennent jusqu'ici en temps normal », dit-il, une fois que nous fûmes installés. « Ce n'est pas que le chemin soit difficile ou périlleux. C'est plutôt que peu de gens imaginent qu'un lieu si isolé et reculé puisse avoir quoi que ce soit qui vaille la peine d'être cherché. Certains sont venus, mais ils se sont contentés de regarder depuis la cour avant de repartir. D'autres sont arrivés jusqu'au perron, mais n'ont pas pu prononcer un mot. »

Il me regarda avec profondeur :

« Vous avez une affinité, c'est pourquoi vous avez pu arriver jusqu'ici. Votre ami Zhang Feng l'avait déjà vu. Quant à moi... je ne reçois que ceux que j'estime devoir recevoir. »

Je restai silencieux. Quelque chose bougeait doucement dans mon esprit, comme une lourde porte qui venait de s'entrouvrir. Ce n'était pas tant à cause de ses paroles, mais plutôt de la manière dont il les prononçait, sans jamais essayer de convaincre ou de prouver quoi que ce soit. Chaque phrase était douce, calme, mais tombait comme une goutte d'eau exactement au point le plus profond et le plus silencieux de mon âme.

Qing Ling était assise à côté de moi, les mains jointes sur ses genoux, son regard observant tranquillement chaque recoin de la maison, avant de s'arrêter sur le cadre de la porte donnant sur la cour silencieuse. Elle ne disait rien, mais je vis une expression pensive et inhabituelle sur son visage.

Un moment plus tard, alors que nos tasses d'eau étaient vides, il dit, sa voix aussi légère qu'une brise dans les bambous :

« Vous venez d'arriver, le chemin a été long, reposez-vous un peu pour reprendre des forces. Laissez-moi vous préparer une théière. »

Il se leva, ses pas légers et lents, se dirigea vers un coin de la maison où un petit foyer rougeoyait encore, et versa de l'eau d'une autre bouilloire en céramique posée sur le feu. Un parfum de thé rustique et pur commença à se diffuser doucement dans l'air frais de l'après-midi montagnard.

Nous restâmes assis en silence, sans nous concerter, sans envie de parler. Il semblait y avoir quelque chose dans son rythme calme et posé qui avait mis toutes mes pensées et mes troubles en retrait.

Lorsqu'il posa une tasse de thé fumant devant moi, il me regarda de nouveau et dit :

« Si vous n'êtes pas trop pressés par le travail... n'hésitez pas à rester ici quelques jours. Je crois qu'un endroit aussi calme sera bénéfique pour des personnes si habituées à une vie agitée et bruyante. »

J'allais le remercier ou poser une autre question, mais je m'arrêtai. L'espace et le temps semblaient alors si paisibles, si profonds. Je restai simplement assis là, avec Qing Ling, attendant silencieusement qu'il remplisse à nouveau ma tasse de thé.

Dialogue avec l'ermite

Le soir commençait à tomber. Les dernières lueurs d'une belle journée ensoleillée s'estompaient sur la rangée de bambous verdoyants devant la maison. L'ermite ajouta tranquillement de l'huile dans une vieille lampe, puis posa une nouvelle bouilloire sur le feu. Nous étions toujours assis autour de la petite table en bois, à l'intérieur de la modeste chaumière qui dégageait une chaleur singulière. L'espace était complètement silencieux, seuls le chant des insectes qui commençait à s'élever du jardin et le crépitement régulier de l'eau bouillante dans la vieille bouilloire en céramique brisaient le calme.

Ni Qing Ling ni moi ne nous pressions de poser des questions. Il semblait que l'atmosphère calme et solennelle de cet endroit nous indiquait que chaque question trouverait sa place... en temps voulu.

Après un long silence, seulement ponctué par le bruit du thé versé, je pris la parole, m'efforçant de garder un ton naturel :

« Monsieur, je viens d'un monde où la science expérimentale est considérée comme le fondement de toute connaissance, de toute vérité. Mais sincèrement, ce que j'ai vécu par hasard à Tokyo, les pistes que Monsieur Zhang Feng a suggérées... ainsi que l'atmosphère si particulière de cet endroit... tout cela me pousse à

repenser beaucoup de choses. J'aimerais vraiment mieux comprendre – quelle était la voie de cultivation¹ des anciens, et qu'est-ce qui a poussé certaines personnes à s'y engager, à y consacrer leur vie entière ? »

L'ermite esquissa un sourire bienveillant, sa main faisant toujours tourner doucement sa tasse de thé fumant. « La cultivation, voyez-vous, n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, jeune homme. Elle existe dans ce monde depuis des temps très anciens – non seulement dans notre Asie, mais aussi dans de nombreuses autres civilisations qui sont apparues et ont disparu de la surface de la Terre. Bien que les formes extérieures puissent varier, l'essence de toute voie de cultivation authentique est la même : c'est un voyage de retour vers sa nature bienveillante et originelle, pour s'affranchir pas à pas des illusions et des souffrances de l'existence humaine. »

Il parla lentement des différentes voies que les anciens avaient choisies pour s'améliorer : certains cherchaient le calme des temples ou des montagnes profondes, d'autres choisissaient de forger leur esprit au milieu des tumultes de la vie. Il expliqua que chacun pouvait avoir sa propre méthode, mais que l'important était de savoir si leur cœur était véritablement tourné vers la bienveillance et la noblesse.

« L'univers dans lequel nous vivons n'est pas aussi simple que ce que l'œil nu peut voir. Il existe une myriade de niveaux d'espace différents, comme des couches d'ondes d'énergie invisibles qui se superposent et s'interpénètrent. Il en va de même pour l'Être humain – il n'est pas seulement ce corps physique, mais il possède d'autres parties, plus subtiles : on peut les appeler esprit, âme, ou Esprit Originel² – les noms varient selon la compréhension de chaque personne, de chaque culture. Votre science moderne, à ce que je vois, n'observe et n'étudie encore qu'une infime partie de la surface de ces choses. »

Il se tourna légèrement vers moi, son regard toujours doux mais d'une profondeur indescriptible :

« Vous étudiez la médecine. Vous êtes-vous jamais demandé – des émotions comme la peur, la foi, l'amour, ou une parole de réconfort sincère... où se situent-elles réellement dans le corps d'une personne ? »

Je fus pris de court par cette question inattendue.

Il ne sembla pas attendre de réponse concrète de ma part et continua :

« Le cœur n'est pas le réceptacle des sentiments. Le cerveau ne pèse pas un gramme de plus après une nouvelle pensée. Pourtant, ce sont ces choses invisibles, insaisissables, impossibles à peser ou à mesurer, qui

maîtrisent et régissent l'ensemble du corps physique de l'homme. »

Il versa à nouveau du thé dans ma tasse, sa voix toujours égale, sans changement :

« Les gens d'aujourd'hui ne croient souvent qu'en ce qu'ils peuvent voir, en ce qui peut être mesuré par des machines. Mais ce qui crée véritablement la vie, ce qui constitue l'Être... reste toujours caché, toujours au-delà de toutes les formules, de toutes les lois que l'homme s'efforce d'établir. »

Je regardai en silence ma tasse de thé fumant, la fine vapeur s'élevant et s'inclinant au gré d'un très léger tremblement de mes doigts, un tremblement dont j'ignorais la cause.

Il poursuivit, la voix toujours chaude :

« Dans les anciennes méthodes de cultivation, on mentionne souvent un concept appelé "karma"³. Il ne s'agit pas simplement d'une notion morale, de bien et de mal – en réalité, c'est une sorte de matière subtile, invisible. Elle se forme et s'accumule à travers ce que l'homme a fait au cours d'innombrables vies passées – par chaque action, chaque pensée, chaque parole. Cette matière existe dans d'autres espaces, invisible à l'œil nu, mais elle peut causer des maladies, des malheurs, des souffrances, et même façonner des traits de caractère négatifs, des déviations de l'âme. Le but de la cultivation

authentique, en grande partie, est d'éliminer ce karma, de rendre son âme de plus en plus pure et légère. »

« Monsieur Zhang Feng à Tokyo m'en avait déjà parlé brièvement... » marmonnai-je, comme si j'essayais d'assembler des pièces de puzzle éparses.

L'ermite hocha la tête :

« Vous avez vraiment une bonne affinité. Tout le monde ne peut pas comprendre ces choses en les entendant, et tout le monde ne peut pas y croire immédiatement après les avoir comprises. Mais si une personne sait vraiment vivre pour la noblesse, si elle aspire constamment à la bonté dans chaque pensée et chaque action, alors même si elle n'a jamais entendu le mot "cultivation", son Être a en réalité déjà commencé à changer pour le mieux. »

Qing Ling était toujours assise tranquillement à côté de moi, son regard baissé vers la vieille table en bois. Elle écoutait attentivement, sans jamais interrompre. De temps en temps, je la voyais hocher très légèrement la tête – comme si elle essayait de maintenir l'équilibre de son esprit face à ce qu'elle venait d'entendre, des choses peut-être nouvelles mais aussi très familières pour elle.

« Et qu'en est-il des vestiges que nous avons vus en montant – ces rochers aux formes étranges, ces gravures effacées... ont-ils un lien avec les anciennes méthodes de cultivation, monsieur ? » demandai-je, me souvenant des

pierres aux apparences inhabituelles que nous avions vues sur le flanc de la montagne.

« C'est bien possible », répondit-il, d'un ton calme. « Il y a eu des époques très lointaines où les hommes, ayant conservé leur simplicité originelle, pouvaient percevoir les flux d'énergie subtils du ciel, de la terre et de l'univers. Ils ont tenté de graver ce qu'ils avaient compris, leur connaissance de ce monde. Mais avec le temps, cette connaissance authentique s'est peu à peu perdue, oubliée par les générations suivantes. Aujourd'hui, quand les gens regardent ces pierres, ils n'y voient que de la pierre – rares sont ceux qui peuvent encore sentir les choses profondes qui y étaient autrefois contenues. »

Pas de déclaration catégorique, pas de réponse définitive.

Je ne dis rien de plus. Dans ma tête, de nombreuses idées, de nombreux concepts s'entrechoquaient – ce n'était pas un débat sur le vrai et le faux, mais plutôt comme s'ils cherchaient une fissure, un point d'appui pour pouvoir lentement se décanter.

Dehors, le vent des bambous se leva de nouveau, apportant la fraîcheur de la nuit montagnarde. La flamme de la lampe à huile sur la table vacilla. L'ermite se leva posément, s'approcha du foyer et ajouta quelques bûches sèches.

« Le temps se rafraîchit », dit-il, la voix toujours douce. « Ce soir, la lune sur la montagne sera sans doute très claire. »

Une nuit de pleine lune et un visiteur inattendu

La lune était haute dans le ciel. Le firmament nocturne au-dessus de la montagne était d'une clarté parfaite, sans le moindre nuage. La clarté argentée et féérique de la lune recouvrait la petite cour d'un voile de lumière douce.

L'ermite posa une autre petite lampe à huile sur la table à thé, la lueur jaune et chaude de la flamme se mêlant à la lumière de la lune. Il versa posément une nouvelle tournée de thé, puis dit d'une voix calme :

« En temps normal, je suis seul dans ces montagnes. Si vous n'avez pas d'engagements, n'hésitez pas à rester quelques jours de plus pour que vos esprits s'apaisent. Ici, il n'y a pas d'emploi du temps contraignant, et je ne suis jamais très occupé. »

Il sourit légèrement, puis se tourna vers moi :

« Je ne sais pas si Monsieur Wang serait d'humeur à faire

quelques parties d'échecs ce soir ? Que ce soit le *xiangqi* ou le Go, je m'y connais un peu. »

Je n'eus pas le temps de répondre qu'il s'interrompit brusquement, le regard levé vers la forêt de bambous qui bruissait dans le vent nocturne.

« Oh, un ami taoïste... il semblerait qu'il soit sur le point d'arriver. »

Ni Qing Ling ni moi n'eûmes le temps de comprendre ce qu'il voulait dire que, du sentier dissimulé derrière les bambous, une silhouette élancée apparut soudain. Cet homme avait les cheveux coupés courts et ses pas étaient d'une légèreté déconcertante. Il y avait quelque chose de très différent dans sa façon de se mouvoir, une grâce que je n'avais jamais vue.

Alors qu'il s'approchait, à une dizaine de pas de nous, je réalisai avec stupeur une chose incroyable : cet homme semblait voler !

Il ne s'élevait pas haut dans les airs, mais glissait doucement à environ une paume de distance du sol. Mais il était clair qu'il se déplaçait dans les airs. Ses talons ne touchaient pas la couche de feuilles sèches qui crissaient sur le sol, et son ombre ne se projetait pas aussi nettement que les nôtres sous la lune. Tout se déroulait sous mes yeux, si réel, si clair, mais en même temps si absurde, dépassant toute compréhension ordinaire.

Qing Ling me serra instinctivement le bras. Je sentis que nous retenions tous deux notre souffle, essayant de ne manquer aucun détail de cette scène invraisemblable.

L'ermite se leva posément, joignant les mains devant sa poitrine dans un geste très ancien :

« Ami taoïste Liu Yun¹, te voilà. »

L'étranger joignit également les mains en guise de salut, puis s'approcha. À ce moment, ses pas étaient redevenus tout à fait normaux, touchant le sol comme n'importe qui. Il avait une quarantaine d'années, portait des vêtements simples en tissu gris clair, des chaussures en toile à semelle souple, et avait une silhouette souple et vigoureuse. Sa peau était hâlée comme celle de quelqu'un qui travaille souvent en extérieur, et ses yeux brillaient d'une vivacité perçante.

L'ermite se tourna vers nous et le présenta naturellement :

« Voici Liu Yun, un de mes amis. Il vit généralement en ville, où il est commerçant indépendant. De temps en temps, il monte me rendre visite. S'il est monté cette fois-ci... c'est sûrement qu'il a quelque chose à m'apporter. »

Liu Yun sourit, nous salua d'un signe de tête, puis posa un petit paquet de tissu soigneusement emballé sur la table à thé :

« Oui, mon frère. Quelques amis en bas ont uni leurs

efforts pour réimprimer ces quelques livres. J'ai pensé que cela vous plairait, alors je vous en ai apporté un exemplaire. »

Mon attention n'était plus sur le paquet de livres, mon esprit tourbillonnait encore à la vue de son apparition. Après quelques échanges légers entre les trois hommes, je ne pus retenir ma curiosité et osai demander :

« Monsieur Liu Yun... puis-je me permettre une question indiscrete ? Est-ce que... est-ce que vous pouviez vraiment voler, tout à l'heure ? ... Et si c'est le cas, est-ce que vous utilisez cette méthode pour aller au travail tous les jours, ou seulement lorsque vous venez dans des endroits spéciaux et isolés comme celui-ci ? »

Liu Yun éclata de rire, un rire franc, sans aucune dissimulation.

« Chaque jour, je dois prendre la voiture ou la moto comme tout le monde, Monsieur Wang. Quant à ceci... » il secoua la tête, « ... on ne peut pas l'utiliser à la légère. Les principes célestes² ne le permettent pas. Ce n'est que dans des endroits vraiment calmes, sans passants ordinaires, pour ne pas perturber l'ordre social, qu'on peut, très rarement, en faire une petite démonstration. »

Il but une gorgée de thé, puis se leva posément :

« Bien, je dois y aller cette nuit même. Il y a encore quelques affaires à régler en ville. Quand nous ne serons

pas occupés, nous aurons certainement l'occasion de nous revoir. »

Il s'inclina légèrement devant l'ermite et nous, puis repartit en silence, sa silhouette se fondant rapidement dans la nuit de la forêt, aussi légère et mystérieuse qu'à son arrivée.

L'atmosphère dans la petite maison redevint silencieuse. La flamme de la lampe à huile sur la table vacillait toujours, éclairant des visages pensifs.

Qing Ling murmura, comme si elle craignait de briser quelque chose :

« Je... je n'ai jamais vu quelqu'un... voler pour de vrai comme ça. »

Je ne pus que garder le silence. Nous étions tous les deux assis là, abasourdis, essayant de digérer ce que nous venions de voir de nos propres yeux, sans savoir où le classer dans notre conscience.

L'ermite referma doucement le livre que Liu Yun venait d'apporter et le posa sur le côté de la table.

« Ce n'est pas en cherchant avec acharnement dans le monde extérieur que l'on peut voir la véritable apparence des choses », dit-il, sa voix toujours douce et lointaine. « Parfois, il suffit de s'asseoir en silence, de

laisser son esprit s'apaiser, et d'autres portes s'ouvriront d'elles-mêmes. »

Nous restâmes chez l'ermite trois jours de plus. Ces jours passèrent simplement. Le matin, nous l'accompagnions parfois sur les collines voisines pour cueillir des herbes médicinales. À midi, nous nous asseyions ensemble au soleil dans la cour. Le soir, nous nous retrouvions autour du thé chaud, contemplant en silence le lever de la lune. Il ne parlait pas beaucoup, n'enseignait rien de profond. Mais chaque histoire qu'il racontait, chaque mot qu'il prononçait, bien que très simple, me faisait souvent réfléchir pendant des heures, voire des jours. Parfois, nous restions tous les trois assis en silence pendant des heures, sans poser de questions, et il ne disait rien. Mais étrangement, c'est dans ces moments de silence que les questions que j'avais tant voulu poser, les doutes qui m'avaient tourmenté, perdaient peu à peu de leur importance, n'ayant plus besoin d'une réponse concrète.

Le troisième jour, alors que je rangeais mes quelques affaires pour redescendre, il me dit doucement, sa voix légère comme une brise :

« Quelqu'un d'autre vous attend en bas. La prochaine porte de ce voyage... s'ouvrira d'elle-même lorsque vous y poserez le pied. »

Je ne compris pas entièrement le sens de ses paroles, mais je ne posai pas d'autres questions. À ce moment-là,

je savais seulement une chose : ces quelques jours passés ici, bien que principalement dans le silence, avaient vraiment ouvert en moi quelque chose de nouveau, de très différent. Comme la clarté de la lune de notre première nuit – ni bruyante, ni éblouissante – mais suffisante pour éclairer un chemin devant moi, même si ce chemin restait vague et plein d'inconnu.

Fin d'une rencontre et poursuite du voyage

Il était encore tôt. De fins rubans de nuages flottaient nonchalamment au-dessus des lointains sommets. La lumière pure de l'aube recouvrait la cour d'une douce teinte gris argenté. De la petite cuisine, le son régulier de l'eau bouillant sur le feu se faisait entendre. L'ermite, comme chaque matin, attisait tranquillement le feu, préparant une nouvelle théière. Aucune cérémonie d'adieu, aucune parole d'au revoir ne fut prononcée.

Qing Ling et moi rangeâmes en silence nos quelques affaires. Nous étions restés ici trois jours. Au départ, nous avions prévu de ne lui rendre visite qu'un après-midi, mais aucun de nous n'avait évoqué l'idée de partir – et ainsi, les jours s'étaient écoulés dans un calme et une

paix étranges. Chaque jour, l'ermite s'adonnait à des tâches simples et quotidiennes : tantôt il montait sur les collines voisines pour cueillir des feuilles médicinales, tantôt il était absorbé à préparer une décoction près du feu, ou bien il se contentait d'allumer le foyer et de faire le thé. Il n'expliquait presque rien, ne racontait rien de sa propre initiative. Mais étrangement, c'est dans ce silence quasi absolu que nous percevions de nombreuses choses qu'aucun mot n'aurait pu décrire pleinement.

Un après-midi, alors que je l'aidais à étaler des feuilles médicinales sur des claies de bambou pour les faire sécher dans la cour arrière, il demanda soudain, d'une voix égale, sans me regarder :

« Dans votre pays, aujourd'hui, les gens croient-ils encore que l'homme a véritablement une âme ? »

Je m'arrêtai un instant, levant les yeux vers lui. Il ne me regarda pas en retour, continuant de disposer méticuleusement chaque touffe d'herbe sur la claie. Je répondis, un peu hésitant :

« Monsieur, je pense... que beaucoup y croient encore, mais ils ne savent souvent pas ce qu'est réellement une âme, et peu de gens s'y intéressent vraiment. »

Il ne dit rien de plus. Mais à partir de cet après-midi-là, je me mis inconsciemment à prêter plus d'attention aux petits événements, aux sons les plus ordinaires autour de moi. Le bruissement du vent dans l'auvent de bambou, le

léger bouillonnement de l'eau dans la théière, ou le changement de couleur de la lumière du soleil sur le sol de la cour chaque fois qu'un nuage passait... Tout cela semblait vouloir me dire quelque chose – quelque chose de très ancien, de très familier, que j'avais sans doute négligé depuis longtemps.

Ce matin, alors que nous étions prêts à redescendre, l'ermite sortit de la maison et me tendit un petit paquet enveloppé dans du papier de riz. À l'intérieur se trouvaient quelques feuilles séchées, dégageant un parfum pur, et un petit mot manuscrit :

« Pas pour guérir. Juste pour se souvenir du parfum de la montagne. »

Je le pris avec respect, puis m'inclinai devant lui. Il se contenta d'un léger hochement de tête en réponse. Pas un mot de plus.

Nous quittâmes en silence la petite chaumière. Le sentier familier à travers la bamboueraie qui menait au pied de la montagne était le même qu'à l'aller, mais je ne sais pourquoi, nos pas semblaient aujourd'hui un peu différents. Personne ne parla de tout le trajet. Le vent matinal de la montagne apportait une humidité fraîche et l'odeur terreuse des herbes sauvages. Qing Ling marchait à mes côtés ; de temps en temps, elle passait la main sur une branche nue au bord du chemin, comme un adieu silencieux.

Alors que nous approchions du pied de la montagne, je me retournai instinctivement. La petite chaumière de l'ermite avait maintenant complètement disparu derrière les rideaux d'arbres denses. Mais au fond de mon cœur, l'image de ses yeux calmes et clairs restait vive – ainsi que l'odeur familière de la fumée de bois mêlée à la brume matinale.

Le vent de la vallée se leva, se glissant dans le col de ma veste, portant le souffle de la vie ordinaire. Je resserrai les bretelles de mon sac à dos, puis, sans plus me retourner, je continuai ma route.

* * *

CHAPITRE 4: LE LÉGISTE DU SURNATUREL

Un récit au seuil de la mort

En quittant le sommet où vivait l'ermite, mon esprit était encore imprégné du parfum des feuilles de la forêt et de la rosée du matin, hanté par des échos mystiques que les mots peinent à décrire. L'air pur et le silence absolu de la montagne avaient momentanément purifié mon esprit de la poussière du monde, mais ils y avaient aussi semé une myriade de nouvelles questions auxquelles mon arsenal de connaissances médicales modernes ne pouvait apporter de réponse satisfaisante. Qing Ling, ma femme, bien qu'elle n'ait pas participé à tous les dialogues

profonds avec l'ermite, avait elle aussi perçu cette atmosphère inhabituelle et ces choses qui dépassaient notre entendement. Je la trouvais plus silencieuse que d'habitude, surprenant parfois son regard lointain, empreint d'une curiosité et d'un scepticisme encore inexprimés.

Nous décidâmes de ne pas retourner précipitamment dans les grandes villes bruyantes et agitées. Au lieu de cela, suivant la suggestion un peu vague de notre guide local avant de nous séparer, nous nous dirigeâmes vers une petite ville nichée paisiblement au pied d'une autre chaîne de montagnes, nommée Qingxi. Cette petite ville n'avait rien de particulièrement remarquable en termes d'architecture ou de paysage, mais elle dégageait une paix, une quiétude si étrange que l'on aurait dit que la course effrénée du temps s'y était doucement arrêtée ou l'avait délibérément oubliée. Des toits de tuiles traditionnelles moussus se mêlaient à quelques bâtiments neufs sentant encore la chaux, des ruelles sinueuses pavées, et un ruisseau – probablement le ruisseau Qingxi lui-même – aux eaux limpides, qui serpentait doucement pour enlacer une partie de la ville. Les habitants semblaient y vivre plus lentement, plus sereinement, bien loin de l'agitation que l'on voit ailleurs.

Nous louâmes une petite chambre d'auberge avec un balcon donnant sur le ruisseau, prévoyant d'y rester quelques jours pour mettre de l'ordre dans nos riches

expériences et décider de la suite de notre voyage. Le propriétaire était un vieil homme du nom de Chen, à l'air bienveillant et peu loquace. Et c'est de lui, par un soir tardif alors que nous étions tous les trois assis à boire du thé sur un banc de bambou sous la véranda, que la première histoire étrange de Qingxi nous parvint.

Au début, ce n'étaient que des murmures, des discussions à voix basse entre quelques voisins de Monsieur Chen venus prendre le thé. Ils parlaient de funérailles qui avaient eu lieu quelques jours plus tôt, celles du vieux Wang, un menuisier qui avait vécu toute sa vie au bout de la ville. L'histoire n'aurait rien eu de spécial si ce n'était pour les événements pour le moins étranges qui suivirent.

Le vieux Monsieur Chen, après le départ de ses voisins et voyant notre curiosité, versa lentement du thé et commença à raconter l'histoire depuis le début. Le vieux Wang avait plus de soixante-dix ans, vivait seul dans sa vieille maison depuis la mort de sa femme, ses enfants étant partis travailler dans de grandes villes lointaines. Quelques jours auparavant, dans l'après-midi, il avait été pris d'une violente crise cardiaque. Les voisins l'avaient découvert et transporté d'urgence au dispensaire de la ville, mais il était trop tard. Le jeune médecin du dispensaire, fraîchement diplômé d'une faculté de médecine de la ville, avait, après un examen approfondi, confirmé que le vieil homme était en arrêt cardiaque et

respiratoire, ses pupilles dilatées, sans plus aucun réflexe – des signes cliniques très clairs de la mort. La famille du défunt, dans les provinces éloignées, avait été prévenue et était en route pour s'occuper des funérailles.

Selon la coutume locale, le corps du vieux Wang fut ramené chez lui, lavé, habillé de vêtements neufs et placé sur le lit en bois du salon principal pour une dernière veillée. Les funérailles devaient avoir lieu le lendemain. Tout semblait se dérouler dans l'atmosphère de deuil habituelle.

Mais le plus étrange se produisit vers minuit, la veille de l'enterrement. Alors que le fils aîné veillait le corps de son père, à la lueur vacillante d'une lampe à huile et dans la fumée d'encens, il sursauta en croyant voir la poitrine de son père se soulever légèrement. Au début, il pensa que c'était une hallucination due à la fatigue et au chagrin. Mais sous la faible lumière, le léger mouvement de la poitrine redevint visible, indéniable. Plus encore, le vieil homme bougea, ouvrit lentement les yeux, puis se redressa brusquement sur le lit, le regard hagard, comme quelqu'un qui se réveille d'un sommeil très long et profond.

Inutile de dire à quel point le fils fut terrifié. Il poussa un cri strident et courut dehors appeler à l'aide. La famille et les quelques voisins qui aidaient furent tous horrifiés en

voyant de leurs propres yeux le vieux Wang, déclaré mort la veille par le médecin, assis là, bien vivant.

« C'est... c'est impossible ! » m'exclamai-je, mon réflexe de médecin chevronné prenant le dessus. « Serait-ce un cas de mort apparente ? Ou peut-être que le jeune médecin a fait une erreur de diagnostic ? »

Le vieux Monsieur Chen secoua lentement la tête :

« Au début, tout le monde a pensé la même chose, professeur. La famille du vieux Wang a fait revenir le jeune médecin. Il est arrivé, le visage livide, en voyant le vieux Wang assis là. Il a vérifié en tremblant son pouls, sa tension, sa respiration... tous les signes vitaux étaient présents, faibles mais réels. Le jeune médecin, balbutiant, ne pouvait fournir aucune explication, insistant sur le fait que lorsqu'il l'avait examiné, le vieil homme était bien en arrêt cardio-respiratoire, sans aucun signe de vie. Il avait même déjà rédigé le certificat de décès. »

Qing Ling, qui était restée silencieuse à côté de moi, me prit la main. Je savais qu'elle était aussi captivée par cette histoire incroyable. Elle demanda doucement à Monsieur Chen :

« Alors... monsieur, comment va le vieux Wang depuis sa "résurrection" ? Se souvient-il de quelque chose ? Et sa santé ? »

Le vieux Monsieur Chen soupira, sa voix se fit plus basse, son regard perdu dans le vague :

« C'est là que réside le plus étrange de toute cette histoire, Madame. Le vieux Wang est bien revenu à la vie, mais il n'est plus le même homme. Il ne reconnaît pas ses enfants, ne sait plus qui il est, ni où il habite. Il reste assis, hébété, toute la journée, ou erre dans la maison en marmonnant des choses que personne ne comprend. Parfois, il parle avec une clarté étonnante d'événements très anciens, que même les plus vieux du village n'ont jamais entendus. Son regard est généralement vide, mais de temps en temps, une lueur froide et perçante y apparaît, donnant la chair de poule. »

« Il ne reconnaît pas ses proches ? Une amnésie totale ? » marmonnai-je, cherchant une explication rationnelle. « Serait-ce dû à une anoxie cérébrale prolongée pendant l'arrêt cardiaque ? Cela pourrait causer des lésions cérébrales graves et irréversibles. » C'était l'explication la plus plausible du point de vue de la médecine moderne.

« C'est aussi ce qu'a dit le jeune médecin », acquiesça Monsieur Chen. « Mais il y a des choses que même lui ne peut expliquer. Par exemple, le vieux Wang était un menuisier, il savait à peine lire et écrire son nom. Pourtant, ces derniers jours, on l'a vu prendre un pinceau et calligraphier de magnifiques caractères chinois anciens, que les lettrés du village ont identifiés comme des poèmes sur la Voie de l'immortalité ou quelque chose de

ce genre. D'autres fois, en regardant simplement la pluie tomber, il peut prédire l'heure exacte de la prochaine averse, ou en regardant le visage d'un voisin, il peut décrire avec précision ses maladies cachées, des maux que la personne elle-même ignorait. Comment expliquer tout cela par une simple lésion cérébrale ? »

L'histoire de Monsieur Chen me laissait perplexe. En tant que scientifique, j'étais formé à ne croire qu'à ce qui est observable et vérifiable. La mort, pour moi, était un état biologique clair et définitif. Qu'un homme déclaré mort depuis près d'une journée puisse « revenir à la vie » était déjà un phénomène extrêmement rare. Mais les étranges changements mentaux, les connaissances et les capacités de « prédiction » soudaines du vieux Wang défiaient toutes les limites de ma compréhension. Une lésion cérébrale entraîne normalement une dégradation des fonctions, comment pourrait-elle « débloquer » des capacités aussi extraordinaires ?

Qing Ling écoutait en silence, les sourcils froncés. Je devinais qu'en tant que professeure de langue et de culture, elle faisait le lien avec les histoires mystérieuses de « possession par un esprit » ou de « retour d'une âme dans un corps emprunté »¹ qui abondent dans le folklore chinois. Des concepts que nous avons tous deux considérés jusqu'alors comme des produits de l'imagination fertile et superstitieuse des anciens.

« Et... comment va le vieux Wang maintenant ? » demanda Qing Ling, sa curiosité non dissimulée.

« Toujours pareil, rien n'a changé », répondit Monsieur Chen avec une pointe de regret. « Ses enfants sont maintenant à la fois heureux et inquiets. Heureux que leur père soit revenu miraculeusement, mais inquiets parce qu'il semble être devenu une toute autre personne. Ils ont fait venir des guérisseurs, des prêtres taoïstes, mais personne n'a pu rien faire. Certains disent qu'il est possédé, d'autres que c'est une grande bénédiction, que l'âme d'un ancien pratiquant spirituel a pris possession de son corps pour achever une œuvre inachevée. Personne ne sait plus à quoi s'en tenir. »

Le vieil homme marqua une pause, versa du thé, puis continua d'une voix plus hésitante :

« Dans notre petite ville, chaque fois que des choses étranges se produisent, des choses où la frontière entre la vie et la mort devient aussi fine qu'un fil d'araignée, les gens murmurent le nom d'une personne – le vieux Maître Mo. On raconte qu'il peut voir des choses que nos yeux de mortels ne peuvent percevoir. Il n'est ni médecin, ni sorcier, ni prêtre, mais on dit qu'il a des yeux spéciaux, capables de voir ce que les gens ordinaires ne voient pas, surtout en ce qui concerne cette frontière fragile entre la vie et la mort. »

La mention du vieux Maître Mo nous parvint naturellement, comme une conséquence inévitable de l'histoire du vieux Wang. Une forte curiosité s'éveilla en moi. Était-ce la prochaine pièce du puzzle mystérieux que ce voyage dévoilait peu à peu ? Un homme capable de voir au-delà de la vie et de la mort, au-delà de la portée des scalpels et des microscopes ? Bien que ma rationalité scientifique fût encore pleine de doutes, mon cœur me poussait irrésistiblement à rencontrer cet homme. Je regardai Qing Ling et vis dans ses yeux la même attente, le même désir. Il semblait que nous sentions tous deux qu'une autre porte vers les mystères de l'Orient était sur le point de s'ouvrir.

Rencontre avec le vieux Maître Mo

Le lendemain matin, incapables de retenir notre curiosité, Qing Ling et moi décidâmes de partir à la recherche de ce vieux Maître Mo dont Monsieur Chen nous avait parlé la veille. D'après les indications un peu vagues du vieil aubergiste et de quelques autres habitants que nous interrogâmes avec précaution, sa demeure ne se trouvait pas dans le quartier résidentiel animé, mais en bordure de la ville, près d'un ancien cimetière désaffecté depuis longtemps, un lieu où la végétation était dense et

l'atmosphère toujours plus calme et isolée qu'ailleurs. Le chemin qui y menait était une ruelle pavée, usée par le temps, cahoteuse et humide, comme un passage secret s'échappant du monde bruyant et agité, serpentant entre des murs de pierre moussus pour nous conduire progressivement dans un espace qui semblait plus silencieux et plus ancien.

Finalement, après quelques recherches, nous nous arrê tâmes devant une petite maison en bois, d'apparence assez vieille mais toujours propre et solide, nichée modestement à l'ombre d'un banian séculaire géant, dont les racines noueuses s'agrippaient au sol comme de grands pythons. Aucune enseigne, aucun signe n'indiquait qu'il s'agissait d'un lieu de travail ou de pratique professionnelle ; seule une porte en bois sombre était entrouverte. L'atmosphère environnante était d'un calme étrange, un calme différent de la désolation un peu lugubre du cimetière voisin, mais une quiétude particulière, semblant chargée d'une force invisible, qui incitait quiconque s'approchait à baisser instinctivement la voix et à alléger ses pas.

Je levai la main et frappai doucement trois coups à la porte. Aucune réponse immédiate ne se fit entendre. Qing Ling et moi échangeâmes un regard, une pointe d'hésitation dans les yeux. Devions-nous entrer de notre propre chef ? Ou nous étions-nous trompés d'endroit ? C'est à ce moment précis qu'une voix grave, chaude et

légèrement rauque retentit de l'intérieur :

« Entrez, la porte n'est pas verrouillée. Des visiteurs venus de loin sont arrivés, ne restez pas dehors dans le froid et la brume. »

La voix n'était pas forte, mais elle possédait un pouvoir de pénétration étrange, comme si son propriétaire connaissait chacun de nos pas depuis longtemps et n'attendait que cet instant pour nous inviter. Nous nous regardâmes une dernière fois, puis je poussai doucement la porte et entrai, suivi de près par Qing Ling.

L'intérieur n'était ni un cabinet médical ordinaire, ni un temple taoïste comme j'aurais pu l'imaginer. Cela ressemblait à un bureau d'étude ancien étrangement mêlé à un laboratoire de recherche quelque peu désordonné. La lumière naturelle, filtrant à travers des fenêtres en papier de riz, flottait comme de fins fils d'or dans un espace si calme que même le temps semblait retenir son souffle. Cette lumière éclairait des étagères qui montaient presque jusqu'au plafond, remplies de livres anciens à la reliure en tissu usée, de rouleaux de bambou soigneusement attachés, et de documents imprimés à la manière moderne. Sur des tables en bois brut étaient disposés en désordre toutes sortes d'objets que j'avais du mal à identifier : des modèles réduits du corps humain en bronze, des pierres de différentes couleurs et formes, des boussoles anciennes, des loupes de diverses tailles, des pinceaux, du papier de Xuan, et,

chose particulièrement incongrue, un microscope placé dans un coin. Une odeur subtile de vieux papier, d'encre de Chine et de quelque herbe séchée se mêlait, créant une atmosphère à la fois solennelle et mystérieuse.

Assis derrière la plus grande table au centre de la pièce, face à l'entrée, se trouvait un homme. Il ne paraissait pas si âgé, peut-être la soixantaine passée, mais ses cheveux étaient blancs comme neige, noués en un chignon simple à l'aide d'une épingle. Il portait un vêtement simple en toile indigo, d'un style sobre mais qui dégageait une élégance inhabituelle. Sa silhouette n'était pas grande, voire un peu menue, mais ses yeux brillaient d'une vivacité surprenante. Lorsque nous entrâmes, il leva la tête et son regard nous balaya rapidement, un regard si profond qu'il semblait aller au-delà de notre apparence extérieure.

« Que puis-je pour vous ? » demanda-t-il, de sa voix toujours grave et un peu rauque.

Je m'éclaircis la gorge, m'efforçant de conserver le calme et la maîtrise d'un scientifique, bien qu'en réalité, j'étais quelque peu intimidé par l'aura de cet homme et par l'atmosphère si particulière du lieu.

« Bonjour, Maître. Je suis Wang Ming, et voici mon épouse, Qing Ling. Nous venons des États-Unis pour voyager et en apprendre davantage sur la culture

traditionnelle. Nous avons entendu parler de vous par les gens de la ville... »

Il sourit légèrement, un sourire qui semblait déjà connaître la raison de notre venue.

« Les gens d'ici m'appellent simplement Maître Mo. Quant au titre de "Légiste du Surnaturel" que vous avez peut-être entendu, ce n'est qu'un surnom amusant qu'ils utilisent lorsqu'ils sont confrontés à des choses difficiles à expliquer par le bon sens. Je ne suis qu'un amateur curieux de la manière dont l'Être humain fonctionne, que ce soit dans ses manifestations extérieures claires ou lorsqu'il se retire dans les royaumes invisibles. »

Sa façon d'utiliser le mot « Être » et de parler de son « retrait » attira particulièrement mon attention. Ce n'était pas le langage d'un médecin parlant des fonctions biologiques, mais cela semblait porter un sens plus profond, plus philosophique.

« Maître, quand vous parlez de "se retirer"... entendez-vous par là la mort ? » demanda soudain Qing Ling, la curiosité innée d'une chercheuse en culture et en langue semblant l'emporter sur son scepticisme initial.

Maître Mo regarda Qing Ling, une lueur d'approbation dans les yeux.

« Vous n'avez pas tort. Les gens appellent cela la mort. Mais la "mort" est-elle vraiment une fin absolue, une

disparition éternelle ? Ou est-ce simplement un changement d'état de l'Être, une autre porte qui s'ouvre ou se ferme ? » Il marqua une pause, puis me regarda droit dans les yeux. « Professeur Wang, vous travaillez dans le domaine médical, vous avez certainement assisté à de nombreux départs. Alors, avec votre expérience, comment définiriez-vous la "mort" ? »

Sa question directe et inattendue me laissa un instant sans voix. J'essayai de formuler les définitions médicales standard que j'enseignais : arrêt cardiaque, arrêt respiratoire, mort cérébrale, perte des fonctions vitales de base... Mais pendant que je parlais, le regard de Maître Mo semblait traverser toutes ces paroles scientifiques, tous ces termes techniques.

« Ce ne sont que des manifestations extérieures, des signes que vos instruments peuvent mesurer sur ce corps physique visible », dit-il lentement, après que j'eus fini. « Mais qu'en est-il de cette "chose" qui a fait fonctionner ce corps, cette "chose" qui a créé la conscience, les sentiments, le flot des pensées en chacun de nous... Alors, quand ces manifestations biologiques cessent, où est passée cette "chose" ? Se dissout-elle vraiment dans le néant comme de la fumée ? »

Je restai complètement silencieux. C'était la question fondamentale, l'abîme auquel notre science moderne se heurtait, cette frontière ténue entre la matière et la

conscience, entre la biologie pure et ce qu'on pourrait appeler la vie spirituelle.

« Je n'utilise ni scalpel ni microscope comme vous, professeur », poursuivit Maître Mo, en désignant d'un geste les étranges objets sur son bureau. « J'ai d'autres outils, d'autres méthodes pour "voir". Pour voir les flux d'énergie subtils, les empreintes que les anciens appelaient "âme" ou "conscience spirituelle" laissées après avoir quitté le corps, pour voir les liens de cause à effet qui ont discrètement mené à cet événement de vie ou de mort pour une personne. »

« Énergie ? Âme ? » répétais-je instinctivement, des mots qui se situaient en dehors de mon dictionnaire scientifique. « Maître, croyez-vous vraiment en l'existence de ces choses ? »

Il ne répondit pas directement, se contentant d'un sourire énigmatique.

« Que j'y croie ou non n'a pas autant d'importance que de savoir si cela existe réellement et fonctionne selon ses propres lois, professeur. C'est comme le vent. Nous ne pouvons pas le voir, mais nous pouvons sentir sa fraîcheur, voir ses effets puissants sur les arbres, sur l'eau. Certaines choses sont invisibles à l'œil nu, non mesurables par les machines, mais cela ne signifie pas qu'elles n'existent pas. »

Il se leva posément, se dirigea vers la fenêtre et regarda l'espace silencieux et brumeux du vieux cimetière au loin. « Si vous êtes venus jusqu'ici, c'est sans doute parce que vous avez entendu l'histoire du vieux menuisier Wang, n'est-ce pas ? »

Sa question n'appelait pas de réponse. Il savait déjà tout.

« Oui, c'est exact », admis-je honnêtement. « Nous ne parvenons absolument pas à expliquer ce qui lui est arrivé avec les connaissances médicales conventionnelles. Un homme déclaré mort, qui revient à la vie et se transforme en une personne complètement différente... »

Maître Mo se retourna, son regard semblant encore plus lointain et profond qu'auparavant.

« C'est en effet un cas très intéressant », dit-il doucement. « Un exemple assez typique qui nous montre que la frontière entre ce qu'on appelle la "vie" et la "mort" est parfois plus mince et plus complexe que nous ne l'imaginons. Ce n'est pas aussi simple qu'un interrupteur. C'est plutôt comme une porte tournante, pleine de mystères, où chaque Être, selon le poids de son karma ou la lumière de sa bonté, est guidé vers un chemin différent. Une porte qui peut mener à de nombreuses issues, en fonction d'une multitude de facteurs que les gens ordinaires peinent à percevoir. »

Il nous fit signe de nous asseoir sur de simples chaises en bois près de la table à thé.

« Si vous souhaitez réellement en savoir plus, je peux partager quelques-unes de mes perspectives. Mais souvenez-vous, ce ne sont pas des connaissances que vous trouverez dans les manuels de science moderne. Cela exige un esprit plus ouvert, une écoute avec le cœur et pas seulement avec la raison analytique. »

Qing Ling et moi nous regardâmes. Mon scepticisme de scientifique était toujours là, mais en même temps, la curiosité et le sentiment que nous étions vraiment sur le point d'entrer dans un monde de savoir totalement nouveau l'emportèrent. Cet homme, le vieux Maître Mo, avec son apparence simple mais son regard pénétrant et ses paroles pleines de sous-entendus, n'était manifestement pas un homme ordinaire. Il n'était pas un médecin légiste examinant des corps pour trouver la cause physique de la mort, mais semblait plutôt être quelqu'un qui "disséquait" les mystères encore plus profonds de la vie et de la mort elles-mêmes. Nous hochâmes la tête ensemble, en silence, prêts à écouter.

Une perspective au-delà du corps physique

Le vieux Maître Mo versa posément du thé dans de petites tasses en céramique couleur jade. Le parfum pur et délicat du thé se répandit dans l'air, se mêlant subtilement à l'odeur de vieux papier et d'herbes séchées caractéristique de la pièce, créant une atmosphère à la fois calme et solennelle. Il ne se pressa pas de donner des explications, buvant simplement une petite gorgée, le regard semblant suivre la fine vapeur qui s'élevait de sa tasse, se décantant dans les profondeurs de sa pensée avant de se cristalliser en paroles sereines.

« Pour comprendre ce qui est arrivé au vieux Wang », commença-t-il de sa voix toujours grave et lente, « il nous faut peut-être mettre temporairement de côté la perspective purement physique que votre médecine moderne adopte habituellement. »

Il posa sa tasse et me regarda droit dans les yeux : « Professeur Wang, si je comprends bien, vous considérez le corps humain comme une machine biologique extrêmement complexe, n'est-ce pas ? Le cœur est une pompe circulatoire, le cerveau un processeur central qui contrôle tout, et les autres organes remplissent des fonctions spécialisées. Lorsqu'un composant essentiel de cette machine cesse de fonctionner, la machine est considérée comme "en panne", c'est-à-dire morte. »

J'acquiesçai. C'était en effet l'approche fondamentale de la médecine moderne.

« Mais », poursuivit-il, le regard pensif, « qu'est-ce qui a permis à cette "machine" de démarrer ? Qu'est-ce qui a réellement créé la conscience, les sentiments, les souvenirs, et les traits de caractère uniques – toutes ces choses invisibles qui font un "être humain" véritable, et pas seulement un assemblage de cellules et d'organes ? Votre médecine peut appeler cela les fonctions complexes du cerveau, le résultat d'innombrables réactions chimiques et d'impulsions nerveuses subtiles. Mais est-ce là toute l'histoire ? »

Il marqua une pause, laissant ces questions flotter dans le silence de la pièce.

« Du point de vue des anciens, et de ceux qui, aujourd'hui encore, cherchent à comprendre la nature véritable de l'Être, au-delà de ce corps physique visible, chacun de nous porte en lui une entité spirituelle fondamentale. On peut l'appeler de différents noms, selon les cultures ou les écoles de pensée. Le terme le plus courant et le plus facile à imaginer est peut-être l'âme. Ceux qui s'engagent plus profondément sur la voie de la cultivation¹ l'appellent l'Esprit Originel, pour désigner le soi véritable, la partie la plus primordiale d'un Être. On utilise aussi parfois le terme de conscience spirituelle pour décrire son aspect cognitif. Peu importe le nom, il s'agit toujours de cette partie invisible, subtile, qui n'est pas matérielle au sens où nous l'entendons, et qui ne peut être ni pesée ni mesurée par vos instruments

scientifiques. Mais c'est elle qui est le cœur de la vie, le lieu où résident véritablement l'identité unique de chaque personne, ses souvenirs passés, sa sagesse latente et les empreintes profondes de ses vies antérieures. »

« L'âme ? L'Esprit Originel ? » répéta doucement Qing Ling, ses yeux brillant d'une curiosité et d'un intérêt marqués. « J'ai déjà rencontré ces concepts dans des livres et des documents culturels. »

Maître Mo hocha légèrement la tête : « C'est exact. Bien que le mot "âme", dans le folklore, ait parfois été revêtu par les gens de trop de couches de superstition. Essayez d'imaginer ceci : notre corps est comme un carrosse visible, et cette âme (ou Esprit Originel, ou conscience spirituelle) est le cocher invisible qui le dirige. Lorsque le carrosse devient usé, délabré, ou s'arrête pour une raison quelconque, le cocher, lui, peut continuer d'exister, attendant une occasion propice pour repartir dans de nouveaux voyages, avec d'autres carrosses. »

J'essayai de suivre son analogie. L'idée ne m'était pas totalement étrangère ; elle existait dans de nombreuses grandes religions et écoles philosophiques. Mais l'entendre aujourd'hui, présentée avec autant de calme et de cohérence par un homme à l'apparence si érudite et profonde, lui donnait un poids, une force de persuasion très différente.

« Alors, la mort... vue sous cet angle, qu'est-elle, Maître ?
» demandai-je.

« La mort du corps physique », répondit-il, de sa voix égale, « est l'instant où l'âme se sépare complètement de ce corps. La connexion entre le "cocher" et le "carrosse" est rompue de manière définitive. Le corps physique entame alors son processus de décomposition selon les lois de la nature. Mais l'âme, elle, ne "meurt" pas en ce sens. Elle emporte avec elle tout ce qu'elle a accumulé durant le processus de "conduite du carrosse" – ainsi que ce qui provient de voyages bien plus anciens – pour entrer dans un autre état d'existence, pour commencer un autre voyage. »

Il nous regarda attentivement tous les deux, puis ajouta :
« Et l'une des choses les plus importantes que chaque âme emporte avec elle, c'est le karma. »

« Le karma ? » fronçai-je les sourcils. J'avais déjà entendu ce concept, souvent associé aux enseignements bouddhistes.

« C'est cela. Le karma, pour le dire simplement, est le flux invisible de la loi de cause à effet, où chaque pensée, chaque parole, chaque action de notre vie présente – et même de nos vies passées – tisse discrètement les fils d'un destin que nos yeux de mortels ne peuvent voir. Les actions bienveillantes créent un bon karma (la vertu,

ou *de*), tandis que les actions mauvaises créent un mauvais karma. Ce karma ne disparaît jamais de lui-même ; il s'accumule, s'attache à l'âme de chaque personne et détermine en grande partie son destin, ses conditions de vie, et ce qu'elle rencontrera dans le futur, même après avoir quitté ce corps. »

Il expliquait avec une grande clarté, sans la moindre intention de prêcher ou de nous imposer une croyance.

« C'est comme une rivière invisible. Chaque action, chaque pensée, est une goutte d'eau que nous y versons. La rivière coule sans fin, emportant avec elle la douceur du bien comme l'amertume du mal, et tôt ou tard, nous devons goûter l'eau même que nous y avons contribué. »

Il s'arrêta un instant, avant de revenir à l'histoire du vieux menuisier Wang.

« Le cas du menuisier Wang est en effet très particulier. Lorsqu'il a eu sa crise cardiaque et a été déclaré mort, il est très possible que son âme originelle, portant tout le karma de sa vie de menuisier, ait effectivement quitté son corps selon le processus normal de la vie et de la mort. »

« Mais alors, pourquoi a-t-il pu "revenir à la vie" ? » s'empressa de demander Qing Ling.

« C'est là toute la complexité et la rareté de l'événement », dit Maître Mo, sa voix se faisant plus grave. « Dans des cas extrêmement rares, lorsqu'un corps vient de se "vider" mais n'a pas encore commencé son processus de décomposition, et qu'au même instant, par une convergence très subtile et complexe de facteurs prédestinés, de temps, d'espace et de flux karmiques, une autre âme – peut-être pour payer une dette karmique, ou pour accomplir une promesse, une mission ancienne – arrive et prend possession de ce corps vacant. »

Je fus presque pétrifié. « Vous voulez dire... le phénomène que le folklore appelle "le retour d'une âme dans un corps emprunté" ? »

« C'est ainsi que le peuple l'appelle », acquiesça-t-il. « Mais sa nature profonde est probablement liée au karma. Il est possible que cette nouvelle âme porte une dette karmique très lourde à payer en ce lieu précis, ou qu'elle ait une mission spéciale inachevée. Le fait d'"emprunter" un corps fraîchement abandonné est une possibilité, bien qu'extrêmement rare et exigeant la convergence de nombreux facteurs complexes. »

« Cela expliquerait pourquoi le vieux Wang est devenu une personne complètement différente après sa résurrection, n'est-ce pas ? » demandai-je, commençant à

entrevoir une lueur de logique dans cette affaire apparemment absurde.

« Tout à fait », opina Maître Mo. « La nouvelle âme, en entrant, apporte avec elle tous ses propres souvenirs, ses connaissances, ses traits de caractère et son propre karma. Elle n'a aucun souvenir de la vie de menuisier du vieux Wang, il est donc compréhensible qu'elle ne reconnaisse pas sa famille. Elle peut aussi posséder des connaissances ou des capacités spéciales d'une vie antérieure lointaine – comme savoir lire et écrire le chinois ancien, ou composer des poèmes sur la Voie. Elle peut aussi avoir des capacités particulières dues à son karma ou à sa pratique spirituelle passée, comme sentir les événements à venir ou voir les maladies latentes chez les autres. »

Il soupira doucement. « Cependant, cet "emprunt de corps" n'est jamais parfait. La connexion entre la nouvelle âme et l'ancien corps peut ne pas être totalement compatible, ce qui peut entraîner des états de confusion, des moments de lucidité et d'égarement, ou d'autres comportements étranges. Et, plus important encore, cette âme devra toujours supporter son propre fardeau karmique, ainsi que les résidus de karma liés à ce corps. »

Les explications de Maître Mo semblaient ouvrir une porte entièrement nouvelle pour réexaminer l'ensemble

des faits. Elles ne niaient pas les signes biologiques de la mort que je connaissais, mais y ajoutaient une couche de sens plus profond, une autre dimension de l'existence – celle de l'âme et du karma. Cette explication, bien que difficile à croire, pouvait justifier les points les plus absurdes de l'histoire du vieux Wang, là où la médecine moderne était totalement impuissante : sa "résurrection" miraculeuse et le changement complet de sa personnalité, de ses connaissances et de ses capacités spéciales.

Même si ma rationalité de scientifique était encore assaillie de questions sur l'authenticité de ces affirmations, sur les preuves concrètes, je ne pouvais nier que cette explication semblait toucher des aspects de l'affaire que la médecine moderne ne pouvait expliquer.

Je regardai Qing Ling. Elle écoutait attentivement, les yeux grands ouverts, fixés sur Maître Mo. Avec sa connaissance de la culture et de la philosophie orientales, je supposais que les concepts d'âme et de karma ne lui étaient pas si étrangers, même si c'était peut-être la première fois qu'elle les entendait présentés de manière aussi vivante et liés à un cas concret.

La pièce retomba dans le silence, seulement troublé par le léger bouillonnement de l'eau dans la théière et nos respirations douces. Les paroles de Maître Mo résonnaient encore dans mon esprit, non pas comme une explication complète, mais comme les premières

esquisses d'une fresque immense, d'une vision du monde que je n'avais jamais imaginée auparavant.

Entre scepticisme et ouverture

En franchissant le seuil de la maison en bois du vieux Maître Mo, j'eus l'impression de revenir d'un monde très différent. L'air extérieur, bien qu'il fût toujours empreint de la quiétude familière de la périphérie de Qingxi, semblait maintenant recouvrir toute chose d'un fin voile invisible – quelque chose de pesant que je ne pouvais nommer. La curiosité, et même l'excitation initiale qui nous avait animés, s'était complètement évanouie, laissant place à un silence enveloppant, si dense qu'il en était presque palpable entre Qing Ling et moi. Nous marchions côte à côte dans la ruelle pavée et inégale, le crissement des graviers sous nos semelles résonnant avec une clarté saisissante, comme si c'était le seul son existant dans un monde intérieur entièrement bouleversé.

Je ne disais rien, Qing Ling non plus. Nous avions tous deux besoin d'espace, de temps pour digérer lentement tout ce que nous venions d'entendre et de ressentir dans cette petite pièce embaumant le vieux papier et les herbes. Mon esprit était comme une vieille bobine de

documentaire, repassant en boucle les paroles, les images de Maître Mo, et à chaque visionnage, il semblait que des doutes lancinants s'ancraient plus profondément en moi. L'âme ? Le karma ? Le retour d'une âme dans un corps emprunté ? Tous ces concepts qui, pour moi, n'existaient que dans les romans fantastiques ou les études sur les croyances populaires, étaient maintenant présentés comme des vérités évidentes par un homme au regard vif et à l'attitude imperturbable, des lois invisibles opérant en parallèle de ce monde physique que j'avais toujours connu.

Absurde ! Une part de ma rationalité obstinée – celle qui avait été forgée par des années de recherche scientifique rigoureuse – hurlait sa protestation, tentant d'ériger une dernière forteresse contre la vague de scepticisme qui envahissait discrètement mais puissamment ma conscience. Où étaient les preuves concrètes ? Les données vérifiables ? Comment pouvais-je accepter des choses aussi vagues, immatérielles ? La mort, d'après ce que j'avais appris et vu, était un phénomène biologique clair, la fin irréversible des fonctions vitales. Je l'avais vue des centaines de fois, signé d'innombrables certificats de décès, expliqué la situation aux familles avec des termes médicaux précis. C'était le fondement de mes connaissances, une vérité prouvée par la science depuis des générations.

Mais l'image du vieux menuisier Wang, avec ses changements étranges après sa « résurrection », revenait sans cesse, comme un défi impossible à ignorer. Un corps déclaré cliniquement mort depuis près d'une journée. Un menuisier qui avait passé sa vie les mains dans le cambouis, sachant à peine lire et écrire, qui soudain se « réveillait » et devenait un tout autre homme – doté de connaissances anciennes profondes, capable de voir des choses que les gens ordinaires ne pouvaient percevoir. Une lésion cérébrale ? Une anoxie prolongée ? Toutes les explications médicales familières qui me venaient à l'esprit semblaient maintenant forcées, faibles, comme un vêtement trop serré sur un corps trop grand. Elles ne pouvaient expliquer de manière satisfaisante l'apparition soudaine de ces nouvelles connaissances et capacités.

Et puis, il y avait le vieux Maître Mo... Il ne ressemblait en rien aux devins ou aux chamans que j'imaginai. Pas la moindre once de mystère affecté, pas de paroles enjôleuses, vides de sens ou obscures. Juste un calme extraordinaire, une lucidité perçante dans son regard, et une logique aussi implacable que déconcertante dans sa manière de relier des concepts apparemment fantastiques pour expliquer un phénomène anormal. Il parlait de l'âme et du karma avec le naturel de quelqu'un qui décrirait la circulation sanguine ou la transmission des influx nerveux. C'est ce calme, cette assurance sans

ostentation, qui me plongeait encore plus dans la confusion.

Je passai la main sur mes tempes, sentant que les fondations mêmes de ma pensée, dont j'avais toujours été si fier de la scientificité et de l'objectivité, étaient violemment ébranlées. Se pouvait-il que ma vision du monde, que j'avais toujours considérée comme complète et juste, fût en réalité trop étroite, trop partielle ? Se pouvait-il que, parce que nos outils ne peuvent mesurer que le monde matériel visible, nous nous soyons empressés de nier l'existence d'autres strates de réalité, de lois invisibles qui régissent le destin humain de manières que nous ne pouvons comprendre ? La rencontre avec l'ermite sur la montagne avait semé en moi les premières graines du doute, et maintenant, Maître Mo semblait les avoir arrosées d'un flot puissant, les forçant à germer. Je me sentais comme face à un océan de connaissances vaste et mystérieux, dont je n'avais jusqu'alors connu l'existence qu'à travers une petite flaque d'eau stagnante.

Je jetai un coup d'œil à Qing Ling. Elle marchait lentement à mes côtés, les yeux rivés sur les pavés anciens, mais je savais que son esprit n'était pas là. Ses sourcils délicats étaient légèrement froncés, ses lèvres parfois pincées comme si elle luttait avec une pensée complexe. Avec sa profonde connaissance de la culture orientale, acceptait-elle ces choses plus facilement que

moi ? Ou, au contraire, cette connaissance rendait-elle l'affaire encore plus complexe et difficile à expliquer pour elle ? Je me souvins de son regard chez Maître Mo – d'abord curieux, puis un peu étonné, et enfin profondément pensif. Elle n'écoutait pas seulement, elle semblait mobiliser toutes ses connaissances et ses perceptions les plus fines pour faire face à ces concepts.

« À quoi penses-tu, Ming ? »

La voix douce de Qing Ling rompit enfin le long silence entre nous. Elle résonna avec une pointe d'hésitation, comme si elle n'était pas sûre de la réponse qu'elle souhaitait entendre.

Je m'arrêtai et me tournai vers elle. La lumière du matin commençait à filtrer à travers les feuilles, créant des taches de lumière dansantes sur son visage délicat, sans pour autant dissiper l'air soucieux dans ses yeux. Je pris une profonde inspiration, cherchant les mots pour décrire le chaos qui régnait en moi.

« Je... je ne sais vraiment plus, Ling », répondis-je honnêtement, la voix un peu lasse. « C'est comme si... comme si toute la carte du monde en laquelle j'avais une confiance absolue s'était soudain transformée en une page blanche, et que je me trouvais au milieu de terres inconnues, d'horizons que je n'avais jamais osé imaginer. De nouveaux continents, de nouvelles routes apparaissent, que l'ancienne carte n'indiquait nulle part.

»

Qing Ling hocha doucement la tête, son regard plein de compassion, mais ne pouvant cacher son propre désarroi. « Je comprends », dit-elle à voix basse. « Je ressens la même chose. Les concepts d'âme, de rétribution karmique... je les ai lus d'innombrables fois dans les livres, les considérant comme faisant partie du folklore ou des écoles philosophiques anciennes. Mais en entendant Maître Mo les expliquer si en détail, et en les liant directement à l'histoire du vieux Wang... ce ne sont plus des théories abstraites. C'est devenu vivant, concret et... étrangement effrayant. » Elle se tut un instant, puis ajouta, presque pour elle-même : « J'ai l'impression que nous venons de traverser un miroir. Tout semble pareil autour de nous, mais la nature des choses a profondément changé. »

Nous nous tîmes de nouveau. Mais cette fois, l'atmosphère n'était plus si lourde de doutes solitaires. Il y avait une connexion silencieuse, comme si nous regardions tous deux dans la même direction, faisant face ensemble à quelque chose d'immense qui venait de nous frapper.

Alors que nous approchions du bout de la ruelle, où la route s'élargissait et où les bruits familiers de la vie quotidienne de la ville se faisaient plus clairs, mon regard tomba par hasard sur une petite image. Sur un vieux mur de pierre moussu, une frêle fleur sauvage, mais tenace, se frayait un chemin à travers une fissure

froide et humide pour atteindre un faible rayon de soleil – témoignage silencieux d'une force vitale inextinguible, cherchant toujours à surmonter l'adversité. Le violet délicat de ses pétales se détachait sur le gris de la pierre, comme une manifestation intense de la vie, en dépit de tout. Je m'arrêtai pour la regarder, une pensée vague naissant en moi. Cette vie... était-elle vraiment le simple résultat de réactions chimiques complexes et de la division cellulaire ? Ou était-ce aussi une forme de volonté, une énergie invisible, cherchant toujours à se manifester, à exister, même dans les circonstances les plus improbables, de manières que nous ne pouvions jamais prévoir ?

Je ne partageai pas cette pensée avec Qing Ling, mais je sentis que l'image de cette petite fleur, ainsi que les paroles pleines de sous-entendus de Maître Mo, allaient longtemps hanter mon esprit.

Quand les sons familiers de la petite ville de Qingxi se firent plus nets, je sus que nous étions de retour dans le monde quotidien. Mais quelque chose en moi, et probablement en Qing Ling aussi, n'était plus tout à fait comme avant. Mon scepticisme de scientifique était toujours là, fort et rationnel. Mais à côté, une porte étroite s'était bel et bien entrouverte, menant à un territoire de possibilités que je n'avais jamais osé envisager. Les questions sur la nature de l'existence

étaient maintenant plus vastes et plus profondes que jamais.

* * *

CHAPITRE 5: LA VILLE OÙ LE TEMPS S'ARRÊTE

Un sommeil de treize jours dans une contrée oubliée

Après la rencontre troublante avec le vieux Maître Mo et ses explications bouleversantes sur l'âme et le karma à Qingxi, Qing Ling et moi ressentîmes un besoin impérieux de trouver un moment de véritable quiétude. Les expériences successives, du sommet de la montagne de l'ermite à l'histoire du « retour d'une âme dans un corps emprunté » du vieux Wang, avaient ébranlé les

fondements mêmes de notre pensée. Nous avons besoin de temps, d'un espace de silence pour réassembler les fragments de nos croyances, pour faire face à la myriade de questions profondes qui venaient de se révéler à nous.

Lors de notre dernière conversation avec Maître Mo, lorsque nous avons exprimé le désir de trouver un lieu isolé pour nous recueillir, il avait simplement regardé par la fenêtre d'un air songeur, avant de mentionner nonchalamment un nom de lieu plutôt étrange : « la ville de Wangyou¹ ». Il n'en dit pas plus, se contentant d'un léger sourire en ajoutant que là-bas, « le temps devient parfois étrangement élastique pour certaines personnes, et l'on y oublie plus facilement les soucis du monde ». Ces paroles, mi-sérieuses, mi-plaisantines, ainsi que ce nom évocateur, Wangyou (Oublier les Soucis), semèrent en nous une curiosité indescriptible.

Trouver le chemin de Wangyou ne fut pas chose aisée. La ville ne figurait sur aucune carte touristique, et les habitants des villes voisines n'avaient qu'une vague connaissance de l'existence d'une vallée isolée. Notre périple commença par un train, suivi d'un bus local délabré qui peinait sur des routes de montagne sinueuses, pour finalement nous déposer dans une petite ville reculée au pied d'une haute chaîne de montagnes. De là, pour atteindre Wangyou, il nous fallut louer les services d'un jeune homme du coin qui, sur son tricycle à

moteur bricolé, nous fit traverser un chemin de terre cahoteux et périlleux.

Lorsque nous atteignîmes l'orée de la vallée de Wangyou, le crépuscule tombait déjà. Qing Ling et moi étions épuisés par cette journée de voyage. La ville de Wangyou se dessina au loin, ses toits de tuiles brunes se détachant dans la brume du soir, d'une beauté ancienne et quelque peu isolée. Le jeune guide nous présenta à une famille locale hospitalière à l'entrée de la ville, qui disposait d'une petite chambre simple pour les voyageurs égarés.

Nos hôtes, un couple d'âge moyen et leur jeune fils, nous accueillirent avec chaleur, malgré une certaine timidité propre aux montagnards peu habitués aux étrangers. Ils nous servirent rapidement un dîner frugal composé de riz blanc, de légumes de la forêt bouillis et d'un peu de poisson de rivière salé. Exténués, nous mangeâmes peu. Immédiatement après, une somnolence écrasante, sans précédent, s'abattit sur nous deux avec une rapidité et une force irrésistibles. Je me souviens vaguement de ma tête qui tournait, de mes paupières lourdes, puis tout sombra dans le vide. Ma dernière pensée avant de perdre conscience fut le silence de cet endroit, un silence hors du commun.

Je me réveillai en sursaut, me sentant incroyablement léger et revigoré, comme si je sortais d'un sommeil

profond et réparateur. Mon esprit était parfaitement clair, sans la moindre trace de fatigue, contrastant avec les matinées habituellement moroses après de longs voyages. Je m'étirai doucement, balayant du regard la simple chambre en bois, où la lumière du matin filtrait à travers les fentes de la porte, projetant des traînées de soleil doré sur le plancher.

Qing Ling venait également de se réveiller à côté de moi, regardant autour d'elle avec la même expression hébétée, mais aussi une fraîcheur et une légèreté inhabituelles.

« As-tu bien dormi ? » demandai-je doucement. « Je me sens étrangement bien, l'esprit vif. On dirait que je n'ai fait qu'un somme, c'est incroyable ! »

Qing Ling hocha la tête en se frottant les yeux. « Moi aussi. Une légèreté incroyable. Et c'est étrange, je viens de faire un rêve très clair, très vivant. »

« Un rêve ? » m'étonnai-je. Je me souvenais rarement des miens. « Qu'as-tu rêvé ? »

« J'ai rêvé que nous étions perdus dans une vallée couverte de brume blanche », raconta Qing Ling, la voix encore un peu songeuse. « Puis nous trouvions un sentier menant à une très haute montagne. Au sommet, il y avait un temple ancien, aux toits recourbés, très majestueux. Nous sommes entrés et avons vu de nombreux moines en robe de safran, assis en train de réciter des soutras. Le son des chants, des cloches et des

gongs était si paisible, si pur, et en même temps si familier, comme si j'y avais déjà été... »

J'écoutai Qing Ling, le cœur un peu troublé. En vérité, je venais de faire un rêve presque identique, clair dans ses moindres détails. Mais avant que je puisse le lui dire, la porte de la chambre s'ouvrit doucement.

La maîtresse de maison entra, portant un petit plateau avec deux bols de bouillie de riz fumante et une assiette de légumes bouillis. En nous voyant réveillés, elle sourit chaleureusement :

« Ah, chers invités, vous êtes levés. Prenez un peu de cette bouillie pour vous réchauffer. Vous devez avoir très faim. »

« Oui, merci beaucoup », dis-je, un peu surpris par sa prévenance. « Nous avons dû dormir très profondément, nous vous avons dérangés. »

La femme rit. « Pas du tout. C'est une bonne chose que vous ayez pu dormir. Nous vous avons vus dormir si profondément que nous n'avons pas osé vous déranger. »

« Nous avons dû dormir jusqu'à près de midi, n'est-ce pas ? » demanda Qing Ling, en regardant le soleil déjà haut par la fenêtre.

La femme nous regarda, un peu hésitante, puis dit lentement :

« Eh bien... chers invités... je ne sais pas si vous allez me croire, mais aujourd'hui, cela fait quatorze jours que

vous êtes arrivés. »

« Qua... quatorze jours ?! » nous exclamâmes-nous à l'unisson, incrédules. Je regardai ma montre – elle s'était arrêtée, probablement à court de batterie. Qing Ling sortit son téléphone, mais l'écran était noir, sans signal.

« Vous... vous êtes sérieuse ? » balbutiai-je, le cœur battant à tout rompre. « Nous... nous avons dormi pendant treize jours et treize nuits ? »

La femme hocha la tête, son expression étrangement calme. « Oui, c'est exact. Les premiers jours, en vous voyant dormir sans vous réveiller, nous étions un peu inquiets. Mais mon mari et les anciens du village ont dit que, jadis, il y avait déjà eu un ou deux cas de voyageurs dormant aussi longtemps. Certains disent que c'est parce qu'ils ne sont pas habitués à l'air de la montagne, d'autres que ce sont des personnes ayant des prédispositions spirituelles, une affinité avec les divinités de cette montagne. Votre respiration était régulière, votre teint rosé, alors nous n'avons pas voulu vous déranger, nous contentant de venir voir de temps en temps et d'humecter vos lèvres avec un peu de bouillon de riz quand elles semblaient trop sèches. »

Treize jours ! Treize jours et treize nuits s'étaient écoulés sans que nous en ayons la moindre conscience, comme un court sommeil, un rêve fugace. Plus incroyable encore, après une si longue période presque sans manger ni boire (ce peu de bouillon ne pouvait suffire à maintenir

un corps), nous ne nous sentions ni affamés, ni épuisés. Au contraire, je ressentais une vigueur, une clarté d'esprit inhabituelle, comme si mon corps venait d'être rechargé d'une nouvelle énergie. Je n'avais même pas ressenti le besoin d'aller aux toilettes.

Je regardai Qing Ling, son visage exprimant la même stupeur, mêlée d'un sentiment indescriptible. Ce rêve de temple ancien, de cérémonie solennelle... que signifiait-il ? Et pendant ces treize jours, où étions-nous vraiment, qu'avions-nous vécu dans cet état de sommeil profond ? Ma rationalité de scientifique hurlait que c'était absurde, impossible selon toutes les lois de la biologie que je connaissais. Mais la réalité était là, sous mes yeux, corroborée par les paroles sincères et sans fard de notre hôtesse, me laissant sans voix.

La ville de Wangyou. Cet endroit semblait receler bien plus de secrets, de merveilles, que tout ce que le vieux Maître Mo avait pu laisser entrevoir.

¹"la ville de Wangyou": J'ai conservé le nom Pinyin Wangyou car il est central au mystère. Le sens "Oublier les Soucis" est expliqué dans le texte, il n'est donc pas nécessaire de le traduire directement dans le nom.

Rencontres avec des gens aux perceptions inhabituelles du temps et du vieillissement

Après une nuit de sommeil quelque peu agité, en partie à cause du lieu nouveau, mais surtout à cause de la perception d'un rythme temporel si particulier à Wangyou qui hantait encore mon esprit, Qing Ling et moi nous réveillâmes alors que les premiers rayons du soleil traversaient à peine les fentes de la fenêtre en bois. L'air matinal ici était d'une pureté surprenante, chargé d'un peu d'humidité de la rivière voisine et de l'odeur terreuse caractéristique de la montagne. Contrairement à l'agitation habituelle des autres endroits à cette heure, Wangyou était encore plongée dans un silence quasi absolu. Seuls le chant des oiseaux au loin et le doux murmure de la rivière étaient les rares sons à briser cette vaste quiétude.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée, où la vieille aubergiste aux cheveux blancs – dont nous savions maintenant qu'elle s'appelait Madame Lin – balayait tranquillement la petite cour en terre devant la véranda. Chaque coup de balai était rythmé, sans hâte, bien que le soleil fût déjà haut, comme si elle dessinait les contours du silence sur le sol. Ses cheveux étaient blancs comme

neige, son visage portait de nombreuses rides, mais ses yeux étaient clairs et vifs. La peau de ses mains, bien que parsemée de taches de vieillesse, n'était ni sèche ni ridée comme celle des personnes de son âge que je rencontrais habituellement. Elle se déplaçait avec une légèreté, une grâce, sans aucun signe de fatigue ou de lourdeur due à l'âge.

« Bonjour, chers invités », sourit-elle aimablement en nous voyant, un sourire aussi... lent que tout le reste ici. « Avez-vous bien dormi cette nuit ? »

« Bonjour, Madame. Nous avons bien dormi, oui », répondit Qing Ling, et je remarquai que sa propre voix était devenue instinctivement plus douce, plus posée. « Cette ville de Wangyou est vraiment paisible, Madame. »
« Paisible, il le faut bien, mes enfants », acquiesça Madame Lin, continuant ses coups de balai réguliers. « En ce lieu, il n'y a rien qui nécessite de se presser. »

« Madame, vous vivez ici depuis très longtemps, n'est-ce pas ? » lâchai-je, incapable de cacher ma curiosité pour cette femme à l'apparence et à l'aura si particulières.

Madame Lin arrêta son balai, leva la tête et me regarda, ses yeux clairs semblant sonder mon âme. Elle ne répondit pas tout de suite, paraissant chercher quelque chose dans un lointain souvenir. « Longtemps, mon enfant », dit-elle doucement, sa voix semblant venir de loin. « Si longtemps que je ne me souviens plus exactement combien de saisons des pluies et de soleils

ont passé sur cette terre. Dans cette ville de Wangyou, les gens n'ont pas l'habitude de compter les jours ou les mois, vous savez. On vit, c'est tout, un jour après l'autre, une saison après l'autre. »

Sa réponse vague ne manqua pas de me surprendre. Ne pas se souvenir depuis combien de temps elle vivait ? Ou ne plus s'en soucier ? C'était si différent de nos conceptions habituelles du temps et de la vie. Elle sourit de nouveau, un sourire un peu énigmatique : « Le temps, en ce lieu, est comme cette rivière. Il s'écoule nonchalamment à sa manière – parfois il semble rapide, parfois très lent – mais il ne s'arrête jamais vraiment, comme un chant sans fin. L'important est de savoir si l'on est assez calme pour percevoir ce flux particulier. »

Sur ce, elle reprit son travail, nous laissant là avec nos pensées vagabondes. Ses paroles semblaient simples, mais cachaient une philosophie profonde sur le temps que je ne pouvais encore saisir pleinement.

Après un petit-déjeuner frugal composé de bouillie de riz et de quelques légumes de la forêt bouillis servis avec du sel de sésame, préparé par Madame Lin elle-même, nous décidâmes de faire un tour dans la ville pour observer de plus près la vie des habitants. Et en effet, le sentiment que le temps s'écoulait plus lentement ici devenait de plus en plus tangible. Tous les gens que nous croisions – des anciens se chauffant au soleil sur

leur porche, des femmes portant leur bébé sur le dos pour aller au marché, aux hommes réparant une clôture en bambou ou un toit de chaume – partageaient tous une même attitude : une tranquillité, une lenteur, comme s'ils n'étaient soumis à aucune pression de la vie.

Nous nous arrêtâmes un long moment devant un petit atelier de poterie niché modestement au bord d'un affluent de la rivière. À l'intérieur, un homme d'âge moyen, peut-être la cinquantaine, était assis, absorbé, devant un tour de potier usé, ses mains caressant et façonnant doucement un bloc d'argile brun-rouge. Ses gestes étaient incroyablement concentrés, méticuleux, mais empreints d'un rythme si posé, si libre, que chaque mouvement semblait être une respiration lente et régulière en harmonie avec le pouls de la nature. Le vase qui prenait forme sous ses mains habiles avait une beauté rustique, simple, mais aussi très harmonieuse. Autour de lui se trouvaient d'innombrables autres poteries, achevées ou en cours, de toutes tailles et formes, chacune avec un style unique, différent de tout ce que nous avions vu auparavant.

Nous voyant hésiter à la porte, il leva la tête et nous offrit un sourire bienveillant. « Vous êtes des visiteurs de loin, n'est-ce pas ? »

« Oui, nous venons des États-Unis », répondis-je. « Votre poterie est magnifique. Ce métier doit exiger une grande patience. »

Il rit de bon cœur, un rire qui révéla de profondes rides au coin de ses yeux, mais son regard était très brillant. « La patience ? Je ne pense pas. Il s'agit simplement de suivre la nature des choses. La terre veut prendre une certaine forme, mes mains ne font que suivre. Le temps qu'il faut pour finir une pièce n'a pas d'importance par rapport au fait que le vase ait ou non sa propre "âme". »

Je désignai un vase vernissé d'un vert jade, particulièrement beau, placé sur une étagère. « Celui-ci, il a dû vous prendre beaucoup de temps, n'est-ce pas ? » Il suivit mon regard, les yeux pleins d'une tendresse paternelle. « Le temps pour le faire ? » Il rit de nouveau, puis secoua la tête. « Honnêtement, je ne m'en souviens plus. Peut-être quelques semaines, peut-être quelques mois. Quand on fait vraiment ce qu'on aime, quand on est complètement absorbé, le temps lui-même semble s'arrêter. On ne connaît que le début et la fin. Le processus entre les deux est comme un flux continu, qu'il est inutile de mesurer ou de calculer. »

Qing Ling, avec la sensibilité d'une personne versée dans la culture et l'art, était fascinée par ces poteries uniques. Elle se mit à l'interroger sur les techniques locales, l'origine de l'argile, la signification des motifs. Il répondit joyeusement à toutes ses questions, mais lorsque nous mentionnâmes le temps, son expérience, ou les changements rapides du monde extérieur, il parut plutôt indifférent. « Le monde extérieur doit changer très vite

maintenant, n'est-ce pas ? » nous demanda-t-il en retour. « Les gens là-bas sont toujours pressés d'aller quelque part, de faire quelque chose rapidement. Alors qu'ici, à Wangyou, tout se déroule lentement. Le soleil se lève et se couche, les plantes poussent et changent de feuilles au gré des saisons. Il n'y a aucune raison de se presser. »

J'observai attentivement ce potier. Il avait l'air robuste, en bonne santé, la peau tannée par les éléments, les mains calleuses par le travail. Mais quelque chose clochait. S'il n'avait vraiment que la cinquantaine, qui avait fabriqué ces poteries au style ancien, si visiblement marquées par le temps ? Ou alors, cet homme était-il bien plus âgé que son apparence vigoureuse ne le laissait supposer ? Je n'osai pas demander, de peur de le vexer, mais la question me trottait dans la tête.

En quittant le petit atelier, nous nous promenâmes le long de la rivière. À l'ombre d'un banyan géant, dont le feuillage luxuriant couvrait une large cour, quelques vieillards jouaient tranquillement au jeu de Go. L'échiquier de pierre était poli par les années, chaque pion noir et blanc était lustré, semblant contenir d'innombrables après-midis silencieux. Ils jouaient très lentement, chaque coup mûrement réfléchi, passant parfois tout un après-midi pour quelques coups seulement. L'atmosphère était d'un calme absolu, seuls le "clac" sec d'une pierre posée sur l'échiquier et la respiration régulière des joueurs rompaient le silence.

Nous restâmes à regarder un long moment. Ce qui me parut étrange, c'était leur conversation. Ils ne discutaient pas seulement de la partie en cours, mais évoquaient parfois des événements très anciens avec un naturel déconcertant, comme s'ils s'étaient produits la veille. L'un parla de la grande inondation qui avait dévasté la région il y a des lustres, un autre raconta une récolte abondante du temps de sa jeunesse. En les écoutant, j'eus la curieuse impression que le passé et le présent n'avaient plus de frontières claires dans leur esprit. Le temps, pour eux, était-il un flux entièrement différent ?

« Tu as remarqué ? » me murmura Qing Ling à l'oreille. « Ils parlent d'événements vieux de plusieurs décennies comme si c'était hier. Et regarde, même si leurs cheveux sont blancs et leur peau ridée, leur esprit est parfaitement lucide, sans aucun signe de sénilité ou de déclin que l'on voit souvent chez les personnes de cet âge. »

J'acquiesçai. C'était vrai. Ces vieillards, malgré leur âge certainement très avancé, ne montraient aucun signe de déclin intellectuel ou de santé majeur. Ils étaient vifs d'esprit, actifs à leur manière, et participaient à la vie de la communauté avec une grande sérénité. Le vieillissement ici semblait se dérouler différemment – plus lentement, et sans le poids du déclin que je connaissais, mais plutôt comme une maturation, une décantation de l'esprit.

Plus j'entrais en contact avec les habitants de Wangyou, plus je me sentais perplexe. Leur façon de percevoir et de vivre le temps, leur manière de faire face au vieillissement, était complètement différente de tout ce que j'avais connu. Il ne s'agissait pas d'un déni ou d'une lutte contre le passage du temps, mais d'une harmonie, d'une acceptation si totale qu'ils semblaient en avoir oublié l'existence. Ils ne vivaient pas pour courir après le temps, mais semblaient vivre dans un autre courant temporel, bien plus doux et tranquille.

En tant que médecin, je savais que le vieillissement biologique était inévitable. Les cellules vieillissent, les organes déclinent, les maladies apparaissent. C'est une loi naturelle. Mais ici, à Wangyou, cette loi semblait être contournée, ou du moins considérablement ralentie. L'environnement sain, l'isolement, le calme constant et un état d'esprit serein influençaient-ils réellement ce processus biologique ? Ou y avait-il un autre facteur, un secret caché au cœur de cette vallée, intimement lié à la nature même du temps et de l'espace ?

Je regardai Qing Ling et vis dans ses yeux les mêmes questions. J'avais l'impression que nous étions perdus dans une contrée que le temps avait délibérément oubliée, où les lois familières du monde extérieur n'avaient plus beaucoup de sens. Et les gens que nous avions rencontrés, avec leur calme stupéfiant face aux années et leurs conceptions si différentes du temps, ne

faisaient qu'épaissir le mystère de cet endroit dans mon esprit.

Un temps élastique et d'autres dimensions ?

L'après-midi à Wangyou semblait s'étirer d'une manière singulière. La lumière dorée du soleil s'attardait doucement, comme de fins fils de soie, sur les toits de tuiles moussus, se drapant nonchalamment sur la rivière qui coulait en silence, et semblait hésiter à s'éteindre complètement, bien que, d'après ma montre, l'obscurité aurait dû être proche. Nous étions assis sur le banc en bois de la véranda de l'auberge, regardant la rivière en silence, essayant de percevoir le rythme étrange et insaisissable de cet endroit. Les histoires des habitants qui ne semblaient pas pressés par les années, d'un vieillissement qui paraissait ralentir, tournaient sans cesse dans mon esprit.

Madame Lin, l'aubergiste, après avoir terminé ses tâches de l'après-midi, apporta une petite chaise et s'assit à côté de nous, agitant un vieil éventail en bambou. Elle nous regarda tous les deux, ses yeux bienveillants cachant une étrange perspicacité.

« Mes chers invités, vous semblez bien songeurs à propos de notre ville de Wangyou », dit-elle de sa voix toujours égale et lente.

Qing Ling se tourna vers elle avec un doux sourire : « Madame, cet endroit est vraiment spécial. Nous avons l'impression... que le temps ici n'est pas tout à fait le même qu'ailleurs. Tout semble se dérouler plus lentement, et les gens d'ici paraissent vivre en parfaite harmonie avec ce rythme. »

Madame Lin hocha la tête, son regard se perdant vers les montagnes qui s'estompaient dans la brume au fond de la vallée. « Le temps ? » répéta-t-elle, comme si ce concept était à la fois familier et étranger. « Les gens de l'extérieur utilisent des horloges pour le mesurer, le diviser en minutes, en heures. Mais ici, à Wangyou, nous le percevons différemment. »

Elle marqua une pause, regardant la rivière s'écouler paresseusement. « Les anciens d'ici le comparaient souvent à cette rivière. Il y a des passages où l'eau déferle sur les rapides, et d'autres où elle ne fait que murmurer dans les méandres paisibles. Parfois, l'eau est si profonde qu'elle reflète le ciel tout entier, et parfois, des courants souterrains s'agitent sans que nos yeux ne puissent les voir. Le temps, peut-être, est ainsi – un flux à la fois visible et invisible. »

J'écoutai attentivement ses paroles. Sa façon de s'exprimer était riche en images, mais quelque peu vague,

ne suivant aucune logique scientifique. « Vous voulez dire... que le temps ici peut réellement changer de vitesse ? » tentai-je de demander plus concrètement, incapable de cacher ma curiosité de scientifique.

Madame Lin sourit gentiment, un sourire qui ne se moquait pas de ma question naïve, mais ressemblait plutôt à celui d'un adulte expliquant une évidence à un enfant. « Pas tout à fait "changer de vitesse" comme vous l'entendez », dit-elle lentement. « Mais on raconte que, parfois, à certains moments ici, un jour peut sembler durer une semaine, tandis qu'une saison entière peut passer en un clin d'œil. On dit que c'est particulièrement perceptible lorsque l'on est totalement absorbé par une tâche, ou lorsque l'esprit est complètement calme, libre de toute préoccupation. »

Elle pencha la tête, nous regardant d'un air interrogateur : « Avez-vous déjà fait des rêves étranges ? Des rêves où vous voyez des choses qui ne sont jamais arrivées, ou rencontrez des proches disparus depuis longtemps ? » Qing Ling et moi nous regardâmes. Qui n'a jamais fait de tels rêves ? Mais je sentais que sa question laissait entendre quelque chose de bien plus profond.

« On raconte souvent », poursuivit-elle, sa voix baissant comme pour confier un secret, « qu'en ce lieu, les gens rêvent parfois de fragments d'un futur qui n'est pas encore advenu, ou se perdent dans des souvenirs anciens

avec une telle clarté qu'ils semblent s'être produits la veille. Certains disent même que, dans de tels rêves, ils ont voyagé dans des endroits très étranges, rencontrant des êtres qui ne semblaient pas appartenir à notre monde.

»

« Des endroits étranges ? Des êtres qui n'appartiennent pas à ce monde ? » répéta Qing Ling, la curiosité brillant dans ses yeux.

Madame Lin hocha la tête, son regard semblant fixer un point invisible. « Les anciens de Wangyou parlent de l'existence de "portes cachées" – des lieux où l'on croit que la frontière entre notre monde et d'autres mondes devient aussi fine qu'un voile de brume, et qu'il suffit d'attendre le bon moment de convergence pour qu'une toute autre réalité se révèle. On dit que, surtout aux moments charnières de la journée comme l'aube ou le crépuscule, ou lors des nuits de pleine lune, dans les profondeurs des forêts de ces montagnes... » Elle fit un vague geste en direction des sommets lointains. « ... il est arrivé que des gens se perdent, et que, l'espace d'un instant, ils se retrouvent dans un lieu complètement inconnu, où les arbres, les maisons, et même la lumière du soleil, étaient différents. Puis, un clin d'œil plus tard, ils se retrouvaient au même endroit, mais avec une perception très différente du temps écoulé. »

En écoutant ses paroles, je sentis un frisson me parcourir l'échine. Parlait-elle d'autres dimensions ? Du concept de multivers ? C'étaient des notions que même la physique théorique la plus avancée n'osait qu'à peine formuler en hypothèses et qui faisaient encore l'objet de vifs débats. Et pourtant, ici, une vieille femme d'apparence ordinaire en parlait comme de légendes transmises, de croyances qui avaient traversé les générations.

« Ces "autres mondes" dont vous parlez... à quoi ressemblent-ils vraiment ? » demandai-je, en m'efforçant de garder mon calme malgré le tourbillon de pensées dans ma tête.

Madame Lin secoua la tête : « Je n'ai fait qu'entendre ces récits, mon enfant, je ne les ai jamais vus de mes propres yeux. On dit que certains sont d'une beauté exquise, toujours baignés de lumière et remplis de sons et de musiques merveilleuses, tandis que d'autres sont sombres et effrayants. Mais il semble qu'ils coexistent avec notre monde, juste ici, seulement nos yeux ne peuvent les voir, tout comme nous ne pouvons voir l'air qui nous entoure. On dit que seuls ceux dont l'esprit est vraiment calme, ou à des moments très spéciaux, lorsque les affinités prédestinées le permettent, peuvent les percevoir brièvement ou avoir la chance de les voir. »

Les paroles de Madame Lin, bien que présentées comme des contes populaires, résonnaient étrangement avec ce

que nous avons vécu et ressenti pendant notre court séjour à Wangyou. Le sentiment d'un temps « élastique », le vieillissement ralenti de certains habitants, les rêves étranges que nous avons partagés, et maintenant le concept d'espaces parallèles, de « portes cachées »... tout cela semblait se lier, formant une image complexe et mystérieuse de la véritable nature de cet endroit.

Ce n'était pas une théorie physique abstraite sur la courbure de l'espace-temps ou la théorie des cordes. C'était une sorte d'expérience, une perception directe du fonctionnement de l'univers sous un angle complètement différent – un angle que ma science empirique ne pouvait probablement pas encore atteindre. Ici, le temps ne semblait pas être une ligne droite immuable, et l'espace ne se limitait pas aux trois dimensions familières. Ils semblaient plus fluides, plus changeants, et pouvaient exister à de multiples niveaux, en de multiples couches, bien au-delà de ce que nous imaginions.

Je regardai Qing Ling, la voyant pensive, les sourcils légèrement froncés. Peut-être que ces concepts, bien qu'étranges et difficiles à croire, n'étaient pas si étrangers à la base culturelle orientale qu'elle connaissait, une culture où les histoires de royaumes célestes, du monde des esprits, et de pratiquants capables d'entrer et de sortir d'autres espaces existaient depuis des milliers d'années.

« Alors, Madame, est-ce parce qu'ils vivent dans un lieu si spécial », demanda lentement Qing Ling, « que les habitants de Wangyou ont une telle sérénité, moins liés par le temps et l'âge que les gens d'ailleurs ? »

Madame Lin sourit, un sourire plein de sous-entendus. « C'est bien possible, ma chère. Quand on sait que ce monde est en réalité bien plus vaste qu'on ne l'imagine, que le temps n'est pas toujours le seul maître, et que la mort n'est peut-être pas une fin absolue, on se détache naturellement des soucis et des querelles mesquines de la vie quotidienne. On apprend à vivre plus lentement, à écouter davantage, à ressentir plus profondément. Et quand l'âme d'une personne est vraiment sereine, peut-être que les années qui passent sont aussi plus clémentes avec elle, n'est-ce pas ? »

Elle se leva posément, son éventail toujours en mouvement. « Bien, je dois rentrer préparer le dîner. N'hésitez pas à rester ici pour admirer le coucher du soleil. »

Elle rentra, nous laissant là avec un flot d'émotions confuses et d'innombrables questions sans réponse. Ses explications n'avaient rien de scientifique, aucune preuve à l'appui, mais elles touchaient un niveau de conscience plus profond en nous, répondant en partie à nos interrogations sur Wangyou d'une manière très personnelle. Elles n'avaient pas dissipé le mystère, mais

au contraire, nous avaient fait sentir plus clairement l'existence de merveilles qui dépassent l'entendement humain.

Nous restâmes assis là, regardant silencieusement la lueur violette et féerique du crépuscule imprégner peu à peu les nuages, les arbres, comme si le monde entier respirait au même rythme que nos pensées lourdes. Mon esprit était un chaos de questions sans réponse. Se pourrait-il que la "réalité" que j'avais toujours connue ne soit qu'une tranche infime d'un univers multidimensionnel et bien plus complexe ? Se pourrait-il que le temps et l'espace ne soient pas des constantes immuables, mais qu'ils puissent se "dilater", se "courber" sous l'effet de facteurs que notre science n'a pas encore découverts, comme l'état de conscience, ou un champ d'énergie particulier ?

Je n'avais de réponse à rien. Mais assis là, regardant le crépuscule descendre sur la vallée de Wangyou, je savais que les limites de ma pensée étaient repoussées. Ce monde semblait receler bien trop de merveilles et de mystères, bien au-delà de ce que mes épais manuels de science avaient jamais décrit.

Élargir sa pensée face à l'inconnaissable

Le crépuscule à Wangyou était une expérience vraiment singulière. Il ne s'éteignait pas brusquement comme ailleurs, mais semblait s'attarder avec la nostalgie d'un vieil ami, déposant lentement des couches de lumière dorée, puis orangée, puis d'un violet féérique sur le paysage, comme pour retenir les choses un instant de plus avant qu'elles ne sombrent dans l'obscurité. Qing Ling et moi restions assis sur le vieux banc en bois devant l'auberge, presque immobiles, nos yeux suivant en silence la métamorphose magique des couleurs dans le ciel et sur la surface plane de la rivière. L'air se rafraîchissait, charriant l'odeur humide caractéristique de la terre et le parfum des plantes de la montagne après une longue journée de soleil.

Le silence ici n'était pas celui, morbide, du vide, mais une paix incroyablement profonde, seulement ponctuée par les sons propres à la vallée : le murmure régulier de la rivière Wangyou, le concert nocturne des insectes s'élevant des fourrés au bord de l'eau, le froissement des feuilles à chaque brise légère. Au loin, quelques lampes à huile vacillantes s'allumaient dans les maisons sur pilotis, projetant sur les murs en bois les ombres de personnes vaquant tranquillement à leurs occupations. Pas de bruit de télévision ou de radio, pas de vrombissement de

moteurs ; seulement le rythme pur et originel d'une vie qui semblait totalement fondue dans la nature.

Mon regard se posa de nouveau sur ma montre. Les aiguilles continuaient leur course régulière, tels des voyageurs solitaires s'efforçant de compter chaque instant dans un monde où le temps était devenu si vague qu'il semblait refuser d'obéir à ses anciennes lois. Mais ce rythme mécanique et précis paraissait maintenant complètement étranger, pathétiquement déplacé dans l'espace de Wangyou. Je levai les yeux vers le croissant de lune qui venait de se hisser derrière le sommet d'une haute montagne à l'ouest, une lune brumeuse et enchanteresse dans la faible lueur du crépuscule. En théorie, j'aurais pu estimer l'heure par sa position, mais une vague lassitude m'en empêcha. Tenter d'imposer des chiffres, des calculs logiques et froids à cet endroit semblait un acte futile, presque brutal. Je secouai la tête, ris de moi-même et cessai de regarder ma montre.

Qing Ling laissa échapper un léger soupir et appuya sa tête sur mon épaule. Le long silence entre nous n'avait rien d'oppressant ; c'était une profonde communion qui se passait de mots. Nous vivions, nous ressentions ensemble l'atmosphère si particulière de ce lieu.

« Dis, Ming », murmura-t-elle si bas que sa voix se confondait presque avec le vent. « Je repense aux paroles du vieux Maître Mo... Quand nous étions à Qingxi, tout

ce qu'il disait sur l'âme, sur le karma, me paraissait si étrange et difficile à croire. Mais maintenant, assise ici, ces choses semblent s'être doucement glissées en moi, aussi naturellement que ma propre respiration, sans plus rien de fantastique ou d'absurde. »

Je restai silencieux un long moment, le regard fixé sur les ténèbres qui s'épaississaient sur la rivière. Les paroles de Qing Ling semblaient toucher juste, au cœur de mes propres pensées encore floues. Les expériences successives – de la première rencontre avec Monsieur Zhang Feng, à l'ermite sur la montagne, aux explications profondes de Maître Mo, et maintenant cet espace même de Wangyou – tout cela, comme des pièces de puzzle éparses, semblait s'assembler pour former l'image d'un monde bien plus vaste et complexe. « Je comprends ce que tu ressens », répondis-je doucement, la voix grave. « Dans des endroits comme celui-ci, il semble que des lois très différentes opèrent, des lois dont nous n'avions peut-être jamais soupçonné l'existence. »

Madame Lin nous appela pour le dîner. La lueur vacillante de la lampe à huile projetait de longues ombres sur le vieux plancher en bois. Le repas était encore une fois d'une grande simplicité : un petit plat de poisson de rivière, des légumes de la forêt fraîchement cueillis et bouillis, servis avec du sel de sésame, et une marmite de riz nouveau encore fumant. Nous mangeâmes lentement, assis autour de la table basse.

Madame Lin ne parlait pas beaucoup, se contentant de nous servir de temps en temps avec bienveillance, un sourire silencieux et chaleureux toujours aux lèvres. L'atmosphère du repas était simple, intime, bien loin de tous les festins que j'avais connus. Il y avait une authenticité particulière, une connexion sobre entre les êtres, et entre l'homme et la nature.

Cette nuit-là, allongé sur le lit en bambou qui grinçait doucement dans la chambre sous les toits, je ne fus plus tourmenté par un flot de pensées. J'arrêtai d'essayer d'analyser ou d'expliquer les choses avec la logique sèche de la science, et j'ouvris simplement tous mes sens, laissant mon esprit flotter librement au rythme de la respiration lente et profonde de la nuit de Wangyou. Je sentis le silence quasi absolu, à peine troublé par le chant incessant des insectes et le murmure lointain de la rivière. Je sentis la brise fraîche de la nuit se glisser par les interstices de la fenêtre, portant le parfum pur de la montagne. Je sentis la présence des maisons simples tout autour, des gens probablement plongés dans un sommeil tout aussi paisible. Il semblait que quelque chose d'invisible, une quiétude particulière, enveloppait toute la vallée, s'infiltrant dans chaque pensée, apaisant les courants agités de mon esprit. Je sombrai dans un sommeil profond et sans rêves, sans même m'en rendre compte.

Le lendemain matin, alors que les premiers rayons du soleil perçaient l'épaisse brume qui recouvrait encore la vallée, nous nous réveillâmes avec une sensation de légèreté et de fraîcheur surprenante. L'air était si pur qu'une seule inspiration semblait purifier les poumons. La vie à Wangyou suivait son cours, lente et sereine. Quelques habitants commençaient leur journée : allumer le feu pour le petit-déjeuner, aller chercher de l'eau à la rivière, ou mener les buffles vers les pâturages lointains. Tout se déroulait de manière séquentielle, rythmée, sans la moindre hâte.

Nous rassemblâmes nos quelques affaires, le cœur rempli d'une nostalgie indéfinissable. Bien que nous ne soyons restés que quelques jours, cet endroit avait laissé une marque profonde dans nos âmes. En bas, Madame Lin nous avait préparé des gâteaux de riz chauds et une théière de tisane parfumée. Elle ne nous demanda ni où nous allions, ni ce que nous comptions faire.

Au moment de lui dire au revoir, elle nous accompagna jusqu'au bout de la ruelle, là où le sentier remontait vers la montagne. Elle glissa dans la main de Qing Ling un petit sac en tissu contenant des feuilles séchées qui dégageaient un arôme doux. « Voici quelques herbes de Wangyou », dit-elle de sa voix égale. « Elles vous aideront à calmer votre esprit et à bien dormir. Prenez soin de vous sur la route. »

Qing Ling prit le sachet, la remerciant avec effusion, les yeux un peu émus. Je m'inclinai à mon tour, cherchant les mots pour exprimer ma gratitude, mais ne pus finalement dire qu'une phrase simple : « Merci beaucoup, Madame. Nous n'oublierons jamais cet endroit. »

Madame Lin se contenta de sourire, un sourire toujours aussi bienveillant et un peu mystérieux, comme la vallée elle-même. « Wangyou sera toujours là. Quand vous voudrez oublier les soucis de la vie, n'hésitez pas à revenir. »

Nous nous mîmes en route, suivant le sentier couvert de feuilles mortes. Après avoir marché un bon moment, je me retournai. Wangyou était toujours là, paisiblement nichée dans une mer de brume matinale, ne laissant entrevoir que quelques toits de tuiles sombres et des volutes de fumée s'élevant lentement. C'était comme un beau rêve, un monde qui semblait complètement séparé de l'agitation du monde moderne.

Je ne savais pas si j'avais vraiment "compris" tous les secrets de Wangyou. Probablement pas. Mais à ce moment, cela ne semblait plus si important. Je réalisai soudain que toutes les questions n'appelaient pas une réponse immédiate, que tous les mystères n'avaient pas à être percés par la raison. Certaines choses existent simplement, et notre tâche est d'apprendre à les ressentir, à accepter leur présence avec un esprit plus ouvert. Il y a

des vérités qui existent simplement, au-delà de notre compréhension et de notre capacité d'explication actuelles. Et accepter l'existence de cet "inconnaissable", accepter ses propres limites, est parfois le premier pas pour élargir sa pensée, pour s'approcher de niveaux de conscience plus profonds.

Je serrai doucement la main de Qing Ling, sentant sa chaleur familière. Le voyage de ces derniers jours avait été difficile à expliquer d'un point de vue scientifique. Mais étrangement, cela ne m'apportait plus de confusion ou de peur. Une curiosité, une excitation vague, commençait à naître dans ma poitrine, me poussant à aller de l'avant, à vouloir soulever d'autres voiles de mystère de cet Orient magique.

* * *

CHAPITRE 6: LA TISSERANDE DES AFFINITÉS PRÉDESTINÉES

La vieille ville de Huanglongxi et la dame au bord de la rivière

En quittant la vallée de Wangyou, nous emportons avec nous un sentiment de légèreté, comme si nous nous étions délestés d'un fardeau invisible, mais aussi une

nostalgie indéfinissable. Le monde extérieur, avec son rythme temporel familier, nous paraissait un peu plus étrange après notre séjour dans cet endroit si particulier, surtout après ce sommeil de treize jours. Nous décidâmes de ne pas nous hâter de retourner dans les grandes villes bruyantes, mais de poursuivre notre exploration des terres qui conservaient encore les traits de la Chine ancienne.

Sur le chemin du retour de Wangyou vers la petite ville au pied de la montagne, où nous pouvions prendre un bus, notre jeune guide nous avait indiqué un vieux temple perché sur un flanc de montagne voisin. Il nous dit que c'était un temple très sacré, pas très grand mais vieux de plusieurs centaines d'années, et que des pèlerins venaient parfois de loin pour s'y recueillir. Avec nos récentes expériences spirituelles, Qing Ling et moi ressentîmes une forte envie de le visiter.

Le temple n'était en effet pas grand, niché au milieu de vieux pins, dans une atmosphère d'une grande pureté. Nous rencontrâmes le moine supérieur, un homme d'un certain âge, au visage bienveillant et au regard doux. Apprenant que nous étions des voyageurs venus de loin pour découvrir la culture et les lieux sacrés, le moine fut ravi de discuter avec nous. Il nous raconta l'histoire du temple et des grands moines qui y avaient pratiqué.

Lorsqu'il sut que nous comptions poursuivre notre voyage d'exploration, le moine réfléchit un instant puis dit : « Si vous avez vraiment à cœur d'approfondir votre connaissance des valeurs spirituelles et de la culture traditionnelle, vous ne devriez peut-être pas manquer le Sichuan. Cette région n'est pas seulement dotée de paysages grandioses, elle est aussi un lieu de convergence de nombreux temples taoïstes et bouddhistes célèbres, comme le sacré Mont Emei ou le majestueux Grand Bouddha de Leshan. Les anciens disaient que venir au Sichuan, c'est ressentir l'âme du ciel et de la terre, et les merveilles de la Loi de Bouddha. »

La suggestion du moine, bien que purement informative, toucha quelque chose en moi. Le Sichuan. J'avais lu des choses sur cette région, mais n'avais jamais vraiment eu l'intention de m'y rendre. Qing Ling se montra également très intéressée. « Le Sichuan ? J'ai aussi beaucoup entendu parler de ses sites culturels et de ses écoles de cultivation », me dit-elle, les yeux brillants de curiosité. « Puisque l'affinité nous a menés à cette suggestion, pourquoi ne pas essayer d'y aller ? »

Ainsi, tout naturellement, notre prochaine destination fut décidée. Du vieux temple, nous retournâmes à la petite ville, puis prîmes un car pour Guiyang. De là, nous achetâmes facilement des billets de train à grande vitesse pour Chengdu, la capitale de la province du Sichuan. Le voyage à bord de ce train moderne, traversant plaines et

montagnes, me montra une fois de plus le développement stupéfiant de ce pays.

Arrivés à Chengdu, nous ne nous attardâmes pas. Après une nuit de repos et quelques recherches, nous décidâmes de louer une voiture avec chauffeur pour nous diriger vers le sud, avec l'intention d'admirer le Grand Bouddha de Leshan, l'une des merveilles du monde bouddhiste dont j'avais tant entendu parler. En chemin, on nous informa de l'existence d'une vieille ville nommée Huanglongxi, paisiblement située au bord d'une rivière, qui aurait conservé une grande partie de son architecture ancienne et une atmosphère très sereine. Nous décidâmes de nous y arrêter pour quelques jours avant de continuer vers Leshan.

La voiture confortable nous éloigna de l'agitation de Chengdu. Le paysage urbain animé fit rapidement place aux vastes rizières et aux villages prospères et tranquilles de la plaine du Sichuan. Le chauffeur, un homme du coin d'âge moyen, était enthousiaste et ouvert, nous montrant de temps en temps de beaux paysages ou nous racontant des anecdotes sur les lieux que nous traversions.

Lorsque nous arrivâmes dans la vieille ville de Huanglongxi, elle possédait en effet une beauté très particulière. Des ruelles pavées longeant une rivière paisible, de vieux ponts de pierre en arc, et des maisons en bois aux toits de tuiles traditionnelles moussues se

succédaient. Bien qu'il y eût quelques signes de tourisme, l'atmosphère générale conservait une simplicité, une authenticité, qui nous procura un sentiment de détente et de soulagement après les expériences mentalement éprouvantes que nous venions de vivre.

Nous trouvâmes une petite auberge simple avec un balcon donnant sur la rivière, prévoyant d'y rester un jour ou deux. L'après-midi, après avoir déposé nos affaires, nous nous promenâmes tranquillement le long de la rivière, respirant l'air pur et observant le rythme de vie simple et lent des habitants.

Soudain, le regard de Qing Ling s'arrêta sur une petite cour devant une maison d'apparence assez ancienne mais très propre et bien tenue. Sous l'ombre d'une treille de luffa¹ chargée de fruits, une vieille dame était assise sur une chaise basse en bambou, le dos légèrement voûté, ses mains s'activant avec des pelotes de laine colorées et une paire d'aiguilles à tricoter en bambou. Elle portait un ensemble simple en tissu brun délavé, ses cheveux blancs comme neige noués en un chignon soigné. Son visage était profondément marqué par les rides du temps, mais ses yeux brillaient d'une clarté et d'une bonté inhabituelles. Elle tricotait avec une concentration et une sérénité telles qu'elle semblait ignorer le monde qui l'entourait.

Qing Ling, qui aimait l'artisanat et était toujours curieuse de la culture locale, fut très intéressée. Elle me tira doucement par la main et nous nous rapprochâmes. Nous restâmes un moment à l'observer en silence. Ses mains âgées mais toujours agiles maniaient les aiguilles avec rapidité, chaque maille régulière, formant peu à peu un motif complexe sur le vêtement en cours. C'était un motif très étrange, que je n'avais jamais vu, une combinaison de nombreux petits dessins qui s'entrecroisaient et s'enlaçaient en un ensemble harmonieux et unique.

Comme si elle sentait notre présence, la vieille dame leva la tête, son regard bienveillant se posa sur nous, et elle esqua un léger sourire muet. Ce sourire était si chaleureux que nous nous sentîmes immédiatement à l'aise et en confiance.

« Bonjour, Madame », dit poliment Qing Ling en mandarin standard. « Vous tricotez magnifiquement. Ce motif est vraiment spécial. »

La vieille dame regarda Qing Ling, une lueur d'agréable surprise dans les yeux en entendant sa voix. « Merci, ma chère », répondit-elle, sa voix aussi chaude et douce que son regard. « Ce n'est qu'un vieux motif de notre village. Les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus la patience d'apprendre des motifs aussi compliqués. »

« J'aime aussi beaucoup tricoter, mais je n'ai vraiment jamais vu un motif comme celui-ci », dit Qing Ling, en s'approchant pour mieux voir le pull qu'elle tricotait. « Il a l'air si complexe, comme si de nombreux fils de couleurs différentes se rencontraient et s'entremêlaient. »

La vieille dame sourit de nouveau, son sourire semblant cette fois plus profond. Elle regarda les fils de laine sur ses mains, puis leva les yeux vers nous. « C'est exact, ma chère », dit-elle lentement. « Chaque fil a son propre chemin, sa propre couleur, son épaisseur. Mais une fois qu'ils se rencontrent sur ces aiguilles, l'un précédant l'autre, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, ils s'unissent pour former un vêtement chaud. C'est comme les affinités prédestinées² des gens dans ce monde. Personne ne peut savoir à l'avance qui il rencontrera, comment il sera lié aux autres, mais chaque lien, qu'il soit joyeux ou triste, a sa propre signification. »

Cette phrase, d'apparence si simple, fut comme une brise fraîche qui s'infiltra dans les strates de mes pensées, suggérant des choses que je n'avais jamais formulées. Cette métaphore toucha quelque chose de profond en moi, ravivant mes réflexions sur le "destin", sur ces liens invisibles que Qing Ling et moi commençons à percevoir au cours de notre voyage. Je regardai la vieille dame plus attentivement. Son apparence était des plus ordinaires, son travail des plus simples, mais ses paroles contenaient une philosophie de vie tout sauf banale.

La vieille dame nous fit signe de nous asseoir sur une chaise en bambou vide à côté d'elle. « Vous devez être des voyageurs venus de loin, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas l'air d'être de la région. »

« Oui, Madame. Nous venons des États-Unis », répondis-je, en m'asseyant à côté de Qing Ling. « Nous sommes en route pour Leshan, et nous nous sommes arrêtés ici pour nous reposer et en apprendre davantage sur la culture et la vie dans les vieilles villes comme Huanglongxi. »

« Ah, vous allez donc voir le Grand Bouddha de Leshan », acquiesça la vieille dame, sans quitter son tricot des yeux. « Alors votre arrêt à Huanglongxi est une bonne chose du destin. Notre ville est petite, mais pleine de choses intéressantes, et les gens y sont doux et simples. Restez donc quelques jours pour reprendre des forces avant de continuer. »

Nous restâmes là, à discuter avec elle. Au début, ce n'étaient que des questions de politesse sur la vie quotidienne, les enfants, la ville. Puis, très naturellement, notre conversation dériva vers des sujets plus profonds, comme si la vieille dame avait senti que nous cherchions quelque chose au-delà des beaux paysages ou des expériences touristiques.

Assis au bord de la rivière, sous la treille de luffa chargée de fruits, à écouter les paroles simples mais profondes de la vieille tricoteuse, j'eus soudain le sentiment que cette rencontre fortuite ne l'était pas du tout. Quelque chose

de nouveau, une autre porte, s'ouvrait lentement devant nous sur cette terre du Sichuan.

Une histoire de réincarnation et d'affinités prédestinées

Nous restâmes assis à côté de la vieille dame, dans un silence si profond que l'on n'entendait que le cliquetis rythmé de ses aiguilles, mêlé au murmure incessant de la rivière Fu qui coulait au loin. La lumière dorée du crépuscule baignait doucement la petite cour, créant une scène paisible et chaleureuse.

Qing Ling, après avoir examiné attentivement les motifs complexes du pull que la vieille dame tricotait, demanda d'une voix empreinte d'admiration : « Madame, je vois que ces fils de laine ont des couleurs et des épaisseurs très différentes, et pourtant vous parvenez à les combiner de manière si harmonieuse. Quel est votre secret ? »

La vieille dame arrêta un instant son tricot, contempla son œuvre puis sourit gentiment : « Ce n'est pas mon talent, ma chère. C'est que ces fils ont déjà une affinité entre eux. Ce fil-ci doit aller avec celui-là, le fil foncé a

besoin du fil clair pour rehausser sa beauté. Ils se trouvent, s'enlacent, et finissent par former ensemble un vêtement chaud. »

Elle reprit son tricot en parlant, sa voix toujours lente et posée : « Il en va de même pour les gens dans ce monde. Chacun de nous est comme un fil, avec sa propre couleur, son propre chemin. Mais d'une manière ou d'une autre, nous nous rencontrons, en tant que parents, enfants, époux, amis, et parfois même en tant que personnes que nous n'apprécions guère... Toutes ces rencontres ne sont pas le fruit du hasard. Ce sont des liens invisibles, des affinités prédestinées, qui les ont connectés bien avant. »

« Les affinités prédestinées... » répéta doucement Qing Ling, son regard semblant toucher un lointain souvenir, un sentiment à la fois très familier et vaguement étrange. Ce concept, elle l'avait rencontré, lu, et même enseigné d'innombrables fois à travers les œuvres littéraires classiques et les légendes de la culture chinoise. Mais aujourd'hui, en l'entendant de la bouche de cette vieille dame de manière si simple, si quotidienne, il prenait une toute autre dimension. « ...Est-ce comme ce que l'on dit dans les livres des anciens, Madame ? »

La vieille dame hocha la tête, une lueur de satisfaction dans les yeux. « C'est exactement cela, mon enfant. Ce sont les affinités. C'est comme des fils invisibles, tissés

ensemble depuis très longtemps, parfois même depuis des vies antérieures. »

« Des vies antérieures ? » m'exclamai-je, mon scepticisme inné de scientifique refaisant surface. Mais la réaction de Qing Ling fut tout autre. Elle releva la tête, un mélange de surprise et d'une étrange familiarité sur le visage. « Des vies antérieures ? » – ce concept lui était en effet plus que familier à travers les contes, les mythes et les doctrines bouddhistes ou taoïstes qu'elle avait étudiés. C'était presque une partie intégrante de la culture qu'elle enseignait. Mais aujourd'hui, en l'entendant prononcé par une vieille dame qui tricotait paisiblement au bord d'une rivière, comme si elle relatait une évidence et non une légende, la frontière fragile entre « fiction » et « réalité » semblait s'estomper. La familiarité du concept et l'étrangeté de le confronter comme une réalité objective se manifestaient sous ses yeux.

La vieille dame, semblant remarquer nos réactions différentes, me sourit avec indulgence avant de se tourner vers Qing Ling : « Cela vous semble familier, n'est-ce pas ? Vous avez dû lire beaucoup de livres. »

« Oui... en effet », répondit Qing Ling, un peu hésitante. « J'ai lu des choses à ce sujet dans les contes anciens et les écritures. Mais... j'ai toujours pensé que ce n'étaient que des symboles, des métaphores pour illustrer des principes moraux. En vous écoutant aujourd'hui, je

ressens quelque chose de très différent. » Elle était vraiment curieuse de connaître la source de cette croyance dans la vie réelle des gens d'ici.

La vieille dame acquiesça, son regard toujours aussi doux et chaleureux : « Les livres ne rapportent qu'une partie des choses ; l'expérience vécue en est une autre. Tenez, laissez-moi vous raconter une histoire de notre vieille ville de Huanglongxi, une histoire du temps de mes grands-parents. »

Elle posa doucement ses aiguilles dans son panier en bambou, son regard lointain fixé sur la rivière, et commença lentement à tisser le récit tragique d'un jeune couple, A Sheng et la jeune Lian – un fil de tristesse se glissant soudain dans l'atmosphère baignée de la lumière chaude du crépuscule.

Qing Ling écouta attentivement, ses sourcils délicats légèrement froncés. Elle connaissait bien ces archétypes, ces histoires d'amour contrarié face aux préjugés sociaux, ces tragédies qui sont le matériau familier du folklore. Elle était émue, attristée par le sort des personnages, mais en même temps, une partie de son esprit de chercheuse tentait d'analyser la structure du récit.

« Quelle triste histoire, Madame », dit-elle doucement lorsque la vieille dame fit une pause.

« Très triste, en effet », acquiesça la vieille dame. « Mais ce n'est pas fini. » Et elle reprit, racontant la naissance

d'un garçon nommé Chang et d'une fille nommée An, dans deux familles différentes de la ville, quelques décennies plus tard. Elle décrivit les signes étranges sur leur corps et dans leurs rêves, leur peur irrationnelle des précipices et des rivières tumultueuses, et enfin, le lien heureux et naturel qui les réunit et leur permit de vivre heureux pour le reste de leur vie après leur mariage.

Quand la vieille dame mentionna que le garçon, Chang, avait une tache de naissance en forme de fleur de lotus, très semblable au tatouage que Lian portait sur l'épaule, et que la fille, An, avait une légère cicatrice au poignet identique à celle d'A Sheng, Qing Ling frissonna. Ces détails n'étaient plus de simples motifs littéraires. C'était trop spécifique, trop « réel » pour être ignoré.

« Les anciens de notre Huanglongxi », conclut la vieille dame d'une voix pleine de conviction, « croient tous que Chang et An étaient en fait A Sheng et Lian, revenus pour poursuivre leur amour inachevé. Les marques sur leur corps, ainsi que leurs peurs, sont les vestiges de la roue de la réincarnation. Et le fait qu'ils se soient finalement trouvés et mariés, c'est l'arrangement d'une affinité prédestinée d'une vie antérieure. »

L'histoire se termina, laissant un long silence. Qing Ling restait assise, le regard perdu vers la rivière. Je vis sur son visage un trouble indescriptible. Les éléments de réincarnation, de dettes karmiques, ne lui étaient

probablement pas étrangers, compte tenu de sa vaste culture. Mais j'avais le sentiment que la manière dont la vieille dame racontait, avec une foi inébranlable brillant dans ses yeux, ainsi que les phénomènes étranges que nous avions vécus, la forçaient à tout reconsidérer.

Elle se tourna vers moi, son regard mêlant l'émotion d'une histoire touchante au désarroi évident d'une érudite confrontée à un phénomène qui défiait à la fois ses connaissances et ses croyances. « Tu vois ? » murmura-t-elle. « C'est comme ce que nous avons lu dans les livres... mais en même temps, ce n'est plus seulement dans les livres. »

Je regardai Qing Ling et vis dans ses yeux stupéfaits que quelque chose était en train de se briser, de fondre. Les concepts familiers des livres qu'elle étudiait prenaient soudain un tout autre poids. Au bord de la rivière Fu, sous le soleil couchant, l'histoire de la vieille tricoteuse semblait avoir semé dans nos cœurs les graines de la réflexion, sur les liens invisibles et les cycles mystérieux de l'existence humaine.

Le karma, ce fil invisible qui relie toutes choses

Après que la vieille dame eut terminé son récit sur A Sheng, Lian, Chang et An, Qing Ling et moi restâmes silencieux un moment. Leurs peines et leurs retrouvailles semblaient encore flotter dans l'air. Nous étions assis en silence, regardant le soleil couchant descendre sur la rivière au loin.

« Madame », commença Qing Ling, sa voix encore empreinte de l'écho de l'histoire, mais son regard brillant de la curiosité de quelqu'un qui veut aller au fond des choses. « Serait-ce ce que les anciens appellent le "karma" qui a créé ces affinités, qui a poussé A Sheng et Lian à se retrouver dans une vie ultérieure ? » Quand Qing Ling prononça le mot "karma", un souvenir me revint. C'est vrai, le vieux Maître Mo à Qingxi en avait également parlé, de cette loi de cause à effet qui régit la vie. Mais honnêtement, à ce moment-là, au milieu de tant de choses étranges et de concepts qui me dépassaient, je n'avais fait qu'écouter sans vraiment y réfléchir. Maintenant, après l'histoire de la vieille dame, le mot "karma" prenait soudainement plus de poids.

La vieille tricoteuse hocha la tête, un sourire bienveillant et compréhensif sur les lèvres. Elle reprit ses aiguilles dans son panier, et ses doigts fins mais agiles se remirent au travail. « Cette jeune fille comprend vite », dit-elle de sa voix toujours égale et chaude. « Les affinités sont comme les liens qui attachent les gens les uns aux autres, parfois de près, parfois de loin. Quant au karma, c'est la

force qui crée ces liens, celle qui entraîne les gens sur la roue sans fin de la réincarnation. »

Elle souleva légèrement le pull en cours, comme pour nous en montrer les détails. « Regardez », dit-elle lentement, « sur ce vêtement, il y a des fils beaux et lisses, aux couleurs vives, mais aussi des fils rugueux, sombres, qui semblent plus fragiles. Le karma est comme la matière de ces fils invisibles qui tissent le vêtement de la vie de chacun. Les bonnes pensées, les paroles sincères, les actions bienveillantes que l'on accomplit, c'est comme si l'on créait soi-même des fils de bonne qualité, solides et brillants. À l'inverse, les pensées égoïstes et mauvaises, les paroles qui blessent, les actions qui nuisent aux autres ou aux animaux, c'est comme créer soi-même des fils de mauvaise qualité, sombres et pourris. »

Elle s'arrêta un instant, son regard perdu vers la rivière, puis revint à son ouvrage. « Les anciens disaient "on récolte ce que l'on sème", c'est la même chose. Ces bons et mauvais fils ne disparaissent pas. Ils s'accumulent en silence, s'enroulant autour de notre âme, ou de ce que l'on appelle notre esprit¹. » En entendant cela, Qing Ling et moi nous regardâmes. Le vieux Maître Mo à Qingxi avait aussi parlé d'une "entité véritable" au-delà du corps, bien qu'il ait utilisé des termes comme "conscience spirituelle" ou "corps spirituel" qui m'avaient alors paru étranges. En entendant maintenant la vieille dame parler d'« âme », d'« esprit », j'avais le sentiment que, malgré les

mots différents, ils désignaient tous une essence immuable de l'être humain.

« Puis, quand une personne quitte ce monde », poursuivit-elle, d'un ton aussi calme que si elle racontait une chose banale, « son âme emporte tous ces fils de karma, bons et mauvais, dans un nouveau voyage. L'ensemble de ce karma déterminera où elle renaîtra, dans quelles circonstances, heureuse ou malheureuse, en bonne santé ou malade, si elle rencontrera de bonnes personnes ou devra faire face à de mauvaises... »

Elle nous regarda, ses yeux bienveillants mais si profonds qu'ils semblaient contenir un fleuve de temps. « Comme A Sheng et Lian dans l'histoire. Dans leur vie antérieure, ils étaient pauvres et ont rencontré de nombreux obstacles, mais leur amour était sincère, leur cœur bienveillant. Ils ont probablement créé un bon karma et un vœu très puissant. C'est pourquoi, dans cette vie, c'est ce même karma qui les a poussés à se retrouver dans de meilleures circonstances, pour pouvoir s'acquitter de leur dette d'amour inachevée, pour jouir du bonheur qu'ils avaient semé. »

« Alors, le karma est-il quelque chose de prédéterminé, d'immuable, Madame ? » m'exclamai-je, cherchant une clarté conforme à ma pensée scientifique. « Si une personne naît dans la souffrance, est-ce parce que son karma antérieur l'a décidé, et doit-elle le subir pour

toujours ? » Cette question cachait une de mes préoccupations fondamentales : si tout est prédestiné, quel est le sens de l'effort, du libre arbitre, dans cette vie présente ?

La vieille dame secoua la tête, une lueur pensive sur son visage marqué par le temps. Ses aiguilles continuaient de bouger régulièrement. « Pas tout à fait, jeune homme », dit-elle doucement. « Le karma a une grande force, il influence nos conditions de naissance, les gens que nous rencontrons, les événements que nous vivons. Mais ce n'est pas une sentence gravée dans le marbre, immuable. » Elle insista sur ce point.

« C'est comme un "capital" et une "dette" que l'on apporte de ses vies antérieures. La famille dans laquelle on naît, notre état de santé, tout cela dépend de ce "capital" karmique initial. Mais le plus important, c'est la manière dont on vit dans cette vie, comment on agit avec ce que l'on a. » Elle me regarda droit dans les yeux, puis se tourna vers Qing Ling avec un regard encourageant. « Si l'on fait le bien, si l'on aide les autres quand on le peut, si l'on cultive son esprit pour qu'il devienne meilleur, on crée alors un nouveau bon karma. Notre "capital" positif augmente, il peut servir à rembourser progressivement les "dettes" passées, et ainsi, notre avenir s'améliore. À l'inverse, si l'on continue à faire le mal, à créer un nouveau mauvais karma, la "dette" s'alourdit, la

souffrance engendre la souffrance, non seulement dans cette vie mais aussi dans les suivantes. »

Elle s'arrêta un instant, comme pour nous laisser le temps d'assimiler ses paroles. Puis elle reprit : « Donc, connaître le karma ne sert pas à blâmer le destin ou à se résigner. C'est pour comprendre que tout ce qui nous arrive a une raison, que rien n'est le fruit du hasard. Et plus important encore, c'est pour être responsable de chaque pensée, chaque parole, chaque action dans l'instant présent. Car ce sont ces choses, même les plus infimes, qui tissent en silence notre propre avenir, et celui des personnes avec qui nous avons des affinités. »

Les explications de la vieille dame, bien que simples et rustiques, étaient comme des gouttes de pluie s'infiltrant dans le sol aride de mon âme sceptique. Les concepts de cause à effet et de responsabilité personnelle étaient exprimés de manière si vivante et si proche. Cela ne niait pas le rôle du passé, mais soulignait la puissance du présent, de chaque instant que nous vivons, pour façonner et transformer l'avenir. Le karma, tel qu'elle le décrivait, n'était plus une sentence fatale ou un billet de loterie, mais un flux d'énergie constant, continuellement créé et modifié par le comportement et l'état d'esprit de chaque individu.

Je restai assis en silence, essayant d'imaginer ce réseau karmique invisible. Il semblait bien plus complexe que

les lois de la physique que j'avais étudiées et enseignées – ce n'était pas une simple action-réaction mécanique, mais l'accumulation de pensées, d'intentions, de liens invisibles tissés à travers d'innombrables vies. Un filet invisible, à la fois strict et flexible, qui englobait tout.

Qing Ling semblait également profondément absorbée. Je la voyais hocher la tête, le regard songeur. Ce concept de karma, bien qu'elle l'ait connu à travers les textes bouddhistes, prenait une nouvelle dimension en l'entendant expliqué de manière si vivante, avec des images si simples. Il semblait quitter les pages froides des livres pour s'infiltrer dans sa conscience comme un courant souterrain, silencieux mais puissant. C'était comme une clé qui pouvait l'aider à déchiffrer en partie les injustices, les souffrances, et même les bonheurs apparemment fortuits de la vie. Les pièces éparses de ses connaissances livresques semblaient être réarrangées par une main invisible pour former une image plus cohérente et plus profonde.

La rencontre avec la vieille tricoteuse au bord de la rivière Huanglongxi, partie d'une simple curiosité pour un motif, nous avait conduits à une compréhension plus profonde des lois invisibles qui semblent régir l'univers et l'existence humaine. La réincarnation, les affinités prédestinées, et maintenant le karma – ces concepts n'étaient plus des mots secs et étrangers, mais devenaient vivants, comme les fils multicolores qui tissaient

silencieusement la toile complexe de la réalité que Qing Ling et moi expérimentions pas à pas dans ce voyage à la découverte de l'Orient. Le soleil couchant devrait encore la surface de la rivière, et les fils du karma, semblait-il, continuaient de tisser la tapisserie sans fin de l'existence humaine, juste sous nos yeux.

¹"**esprit**": Conformément à la règle B4.1, j'ai utilisé "esprit" (spirit) comme un terme plus général pour "thần hồn", le plaçant entre "âme" (soul) et "Esprit Originel" (Primordial Spirit) en termes de spécificité technique. Cela maintient la cohérence avec les explications précédentes.

Observer sa propre vie à travers le prisme des affinités

La nuit commençait à tomber. La vieille tricoteuse arrêta son travail. Ses yeux bienveillants regardaient le vide devant elle, comme si elle écoutait encore l'écho des histoires et des paroles qu'elle venait de partager. Nous

restâmes assis là, dans le silence du crépuscule, chacun plongé dans ses propres pensées, mais tous deux tournés vers une grande question : à quoi ressemblerait ma propre vie, si je la regardais à travers le prisme de la réincarnation, des affinités prédestinées et du karma ?

Je me tournai instinctivement vers Qing Ling. Elle me regardait aussi, le regard profond, à la fois familier et contenant quelque chose de nouveau, de récemment découvert. Pendant toutes ces années passées ensemble, depuis l'université jusqu'à notre vie de couple, j'avais toujours considéré cela comme notre choix mutuel, le fruit de notre amour et de notre compatibilité. Mais maintenant, après les paroles de la vieille dame, une question surgit dans mon esprit : notre rencontre était-elle vraiment fortuite, ou avait-elle été nouée par des fils invisibles depuis longtemps ? Un fil du destin nous avait-il habilement réunis, une affinité prédestinée d'une vie antérieure, comme l'histoire de Chang et An qu'elle venait de raconter ? Cette pensée ne diminuait en rien mon amour pour elle ; au contraire, elle semblait donner à notre relation une couche de sens plus profonde, un lien plus sacré et plus solide.

Puis, d'autres images de mon passé refirent surface. Ma carrière de professeur de médecine et d'homme d'affaires, parfois fluide, avec des succès inattendus, mais aussi des échecs, des partenariats prometteurs qui s'effondraient soudainement sans raison apparente. Les gens que j'avais

rencontrés, ceux qui m'avaient aidé, ceux qui m'avaient créé des difficultés... Étaient-ils tous des maillons, connectés à moi par des affinités et un karma qui opéraient en silence, à mon insu ? Se pouvait-il que tout ce que j'avais vécu, joies et peines, fût l'arrangement du karma, le résultat des "bons et mauvais fils" que j'avais moi-même créés dans le passé, peut-être dans des vies dont je ne me souvenais plus ? Cette pensée me donna un léger frisson, mais en même temps, elle apportait un sentiment d'ordre, expliquant en partie ce que j'avais auparavant attribué à la chance ou au hasard.

Je vis Qing Ling soupirer doucement et passer la main dans ses cheveux. Je devinai qu'elle réfléchissait aussi. Sa vie, depuis ses jours à Shanghai, puis le grand tournant de son départ pour l'Amérique avec sa famille, ses années d'études pour devenir professeure. Dans ce parcours, notre rencontre à l'université, la construction de notre famille, nos enfants qui étaient maintenant presque adultes. Tout cela, vu à travers le prisme des affinités, devait contenir tant de liens prédestinés, tant de guidances karmiques. Et même son retour en Chine avec moi pour ce voyage, pour écouter de telles histoires, faisait-il aussi partie de cet arrangement ?

La vieille dame toussa légèrement, comme pour nous rappeler à l'ordre. Elle avait rangé ses affaires. « Il fait nuit maintenant, je dois rentrer préparer le dîner. Je vous souhaite un bon voyage... Ah, au bout de cette route, il y

a un petit quartier de restaurants, si vous voulez dîner, c'est un bon endroit. »

Nous nous levâmes et nous inclinâmes de nouveau devant elle. « Merci beaucoup, Madame, d'avoir pris le temps de partager avec nous ces histoires si significatives », dit Qing Ling d'une voix sincère.

La vieille dame fit un geste de la main, souriant gentiment : « Ce ne sont que de vieilles histoires que les anciens racontaient. Écoutez-les pour le plaisir. » Mais dans son regard, j'eus le sentiment qu'elle savait que ces histoires avaient bien plus de sens pour nous.

Nous rentrâmes lentement à l'auberge par le chemin pavé. Le long de la route, des lanternes rouges de style ancien (probablement électriques) suspendues devant quelques maisons et à certaines intersections projetaient des taches de lumière chaude sur le sol, se mêlant à la clarté du croissant de lune pour créer une scène nocturne à la fois scintillante et paisible. Personne ne parlait, mais je savais que nous étions tous deux en pleine réflexion, observant silencieusement nos propres vies sous un nouvel angle – celui des affinités et du karma.

Les personnes, les événements, les relations du passé n'étaient plus des points isolés. Ils semblaient maintenant reliés par des fils invisibles, certains intentionnels, d'autres non, mais tous paraissant appartenir à un réseau

complexe de causalité. Cette perspective ne me faisait pas me sentir prisonnier du destin ; au contraire, elle me rendait plus conscient de ma responsabilité dans chaque pensée, parole et action présentes. Car je sentais vaguement que c'étaient précisément ces choses qui continuaient de tisser en silence la tapisserie de nos vies, et de celles de notre entourage, non seulement dans cette existence mais peut-être aussi pour les voyages à venir, si ce que la vieille dame disait était vrai.

La rencontre fortuite avec la tricoteuse au bord de la rivière Huanglongxi n'avait pas seulement apporté des histoires intéressantes. Plus important encore, elle avait semé en nous une manière nouvelle et plus profonde de percevoir la vie et les relations. Nous commençons à nous observer nous-mêmes, non plus comme des individus isolés, mais comme de petits maillons dans une vaste chaîne de causalité, à la fois soumis à ses influences et contribuant en même temps à créer le flux du karma.

* * *

CHAPITRE 7: LA BOUTIQUE DU DESTIN

Une étrange boutique d'antiquités et son mystérieux propriétaire

Après avoir quitté Huanglongxi, les récits de la vieille dame sur les affinités prédestinées et le karma tournaient sans cesse dans nos têtes. Pour un scientifique comme moi, ces concepts semblaient étranges au premier abord, mais plus j'y pensais, plus je leur trouvais une certaine logique. Il semblait qu'il existait d'autres lois, plus profondes, qui régissaient cette vie et que j'ignorais. Ce

voyage nous ouvrait décidément à beaucoup de choses nouvelles.

Nous décidâmes de continuer vers le sud, en direction d'une vieille ville nommée Zhenyuan, située, disait-on, au bord de la rivière Wuyang. On nous avait dit que Zhenyuan n'était pas très grande, mais qu'elle possédait de nombreuses rues anciennes, des maisons sur pilotis surplombant la rivière et plusieurs vieux ponts de pierre. Cela semblait intéressant, alors nous trouvâmes une petite chambre d'hôtes dans la vieille ville, avec l'intention d'y rester quelques jours.

Un après-midi, sous un soleil adouci, après avoir visité quelques temples et fait une promenade en bateau sur la rivière, Qing Ling et moi décidâmes de nous aventurer dans les ruelles pavées du quartier ancien. Ces ruelles étaient plus calmes que les artères principales, bordées de vieux murs de pierre moussus et de portails en bois fermés, où l'on n'apercevait que rarement une silhouette.

En flânant, je remarquai par hasard une enseigne en bois, très ancienne, suspendue derrière une treille de bougainvilliers. Trois caractères chinois à la peinture écaillée y étaient inscrits : « Pavillon des Affinités ». Juste en dessous, une porte basse en bois, simplement entrouverte, ne se distinguait guère des maisons voisines. Ce n'était certainement pas un commerce très fréquenté.

Sans y prêter attention, on pouvait facilement passer à côté sans la voir.

Je ne sais pourquoi, mais je fus intrigué. « Ling, regarde », dis-je en touchant le bras de ma femme. « Le Pavillon des Affinités. Le nom est plutôt spécial, non ? »

Qing Ling suivit mon regard. Maîtrisant le chinois, elle comprit immédiatement. « Les affinités... Ça ne ressemble pas à une boutique ordinaire », remarqua-t-elle, les yeux également curieux. « Et si on allait jeter un œil ? »

J'acquiesçai. Le nom et l'apparence silencieuse de l'endroit exerçaient sur moi une certaine attraction. Nous poussâmes doucement la porte en bois.

Un petit carillon éolien tinta brièvement avant de se taire. À l'intérieur, le silence était si profond que j'entendais ma propre respiration. La lumière était faible, seuls quelques rayons du soleil couchant filtraient à travers les fenêtres en papier, ainsi que la lueur d'une petite lampe à huile dans un coin. L'atmosphère était un peu étouffante, emplie d'une odeur de bois ancien, d'humidité, et d'un vague parfum d'encens que je ne reconnus pas.

La pièce n'était pas très grande, mais les objets y étaient entassés du sol au plafond. Sur les étagères, les tables, et même par terre, il y avait des antiquités partout : des

vases en céramique fissurés, des statues de Bouddha en bronze verdies par l'oxydation, des rouleaux de peinture jaunis, quelques bijoux en jade et en argent ternis, de vieilles boussoles, des miroirs de bronze, des pierres à encre, et même des objets si étranges que j'étais incapable de dire ce que c'était, comme l'attirail d'un vieux prêtre taoïste. Tout semblait disposé pêle-mêle, mais en y regardant de plus près, on avait l'impression que chaque objet avait sa place, reposant là depuis d'innombrables années. Une fine couche de poussière recouvrait presque tout, pas une poussière de saleté, mais la poussière du temps.

L'atmosphère de cette boutique était très étrange, silencieuse mais pesante, différente de tous les lieux que nous avons visités. J'avais le sentiment que chaque vieil objet ici avait sa propre histoire.

Puis je vis le propriétaire.

Il était assis, parfaitement immobile, derrière un haut comptoir en bois dans un coin, presque confondu avec l'obscurité et le bric-à-brac environnant. Sans la lueur vacillante de la lampe à huile qui éclairait un côté de son visage, nous ne l'aurions peut-être pas remarqué. Il paraissait très vieux, ses cheveux blancs et rares noués en un chignon. Il portait une longue robe de soie noire, usée, à col haut. Il était petit, le dos légèrement voûté, mais ses yeux étaient étranges. Ils n'étaient pas clairs comme ceux

de Maître Mo ou de la vieille tricoteuse, mais profonds, d'un noir d'encre, et ils nous fixaient sans ciller. Ce n'était pas un regard inquisiteur, ni curieux, ni invitant ; c'était le regard de quelqu'un qui a vu trop de choses dans sa vie et qui se contentait d'enregistrer la présence de deux nouveaux étrangers dans son domaine.

Il ne dit pas un mot à notre entrée, ne se leva pas pour nous saluer. Il resta simplement assis, les mains posées sur le comptoir, nous regardant droit dans les yeux. Son silence et l'atmosphère particulière de la boutique nous intimidèrent un peu, Qing Ling et moi, et nous nous déplaçâmes à pas de loup sur le plancher en bois.

« Bon... bonjour, Monsieur », dis-je en m'éclaircissant la gorge, pour rompre l'atmosphère pesante. « Nous passions par là et votre boutique nous a semblé intéressante, alors nous sommes entrés jeter un œil. »

Le propriétaire se contenta d'un très léger hochement de tête, sans rien dire. Ses yeux nous fixaient toujours, un regard qui semblait lire dans nos pensées. Qing Ling se rapprocha de moi ; je savais qu'elle était aussi un peu tendue. Cet endroit et son propriétaire avaient quelque chose d'anormal, à la fois intrigant et inquiétant.

Le Pavillon des Affinités. Un propriétaire mystérieux. Des antiquités chargées des traces du temps. Une pensée me vint soudain à l'esprit : notre venue ici n'était pas un

hasard. Comme le nom de la boutique, c'était peut-être une « affinité » qui nous avait conduits ici, à une bifurcation que je ne connaissais pas encore.

Chaque objet, une histoire de choix et de destin

Le propriétaire restait silencieux, ce qui rendait l'atmosphère de la boutique encore plus particulière. Qing Ling et moi échangeâmes un regard, puis nous commençâmes à examiner les lieux de plus près. Le passage était étroit, il fallait se faufiler entre les étagères et les objets posés à même le sol. Je parcourus du regard d'innombrables antiquités ; chacune semblait mystérieuse, mais j'avais l'impression que quelque chose nous guidait implicitement.

Qing Ling s'arrêta devant une petite vitrine, très ancienne, contenant quelques bijoux en jade et en argent. Son regard se fixa sur un pendentif en jade d'un vert profond, finement sculpté en forme de phénix, mais dont une aile présentait une petite fissure, à peine visible mais perceptible en y regardant de près. Le jade, malgré une fine couche de poussière, brillait d'une beauté à la fois sobre et fière.

« Quelle belle pièce de jade », murmura Qing Ling, presque pour elle-même. Elle posa l'index sur la vitre, comme pour la toucher.

À cet instant précis, la voix grave et rauque du propriétaire s'éleva lentement de derrière le comptoir, bien qu'il ne bougeât pas : « Un phénix à l'aile brisée. Beau, certes, mais c'est la beauté du regret. »

La voix soudaine nous fit sursauter, Qing Ling et moi. Nous nous retournâmes. Il était toujours assis là, ses yeux noirs fixés sur le pendentif dans la vitrine.

« Du regret ? » répéta Qing Ling, curieuse.

Le propriétaire ne nous regarda pas, ses yeux toujours rivés sur le jade. « Son ancienne propriétaire », dit-il d'une voix monocorde, « était une femme de grand talent et d'une grande beauté, issue d'une famille noble. Elle s'est trouvée face à deux chemins : une vie de richesse et de confort arrangée par sa famille, ou suivre l'amour et rejoindre un peintre pauvre mais avec qui elle avait des affinités. » Il marqua une pause. « Elle a choisi le premier chemin. L'opulence et la gloire ne lui ont pas manqué, mais son cœur n'a jamais été en paix. Elle a vécu toute sa vie dans la soie, sans jamais connaître un seul jour de véritable sérénité. La fissure sur l'aile de ce phénix... est la trace de ce choix. »

Il raconta cela brièvement, d'un ton neutre, mais ses paroles étaient lourdes de sens. Cela ne ressemblait pas à une histoire inventée pour vendre un objet, mais à une vérité qu'il lisait dans l'objet lui-même. Qing Ling resta immobile, contemplant le pendentif, une expression indéfinissable sur le visage. La beauté du jade n'était plus pure, elle semblait maintenant teintée de tristesse.

Je sentis un frisson me parcourir l'échine. Se pouvait-il que chaque objet ici ait sa propre histoire ? Une histoire de choix et de ses conséquences ? Je m'enfonçai plus loin dans la boutique, mon regard attiré par une boussole en bronze posée sur une table basse, couverte de poussière. Elle ne ressemblait pas aux boussoles modernes ; son aiguille avait la forme d'une petite tortue, dont la carapace était gravée de symboles anciens et complexes. Le bronze était terni, le verre un peu trouble, mais l'aiguille-tortue restait immobile, pointant vers une direction dans l'obscurité.

Je posai instinctivement la main sur le verre froid de la boussole. Une sensation étrange me traversa les doigts, comme un souvenir fugace qui apparut puis disparut : l'image d'une grande flotte de navires marchands prise dans une tempête, les vagues déchaînées, et un homme d'âge mûr sur le pont, agrippant fermement une boussole identique, le regard à la fois déterminé et un peu perdu face à la pluie et au vent.

« Une boussole pour trouver son chemin », la voix du propriétaire retentit de nouveau, interrompant mes visions. Je me retournai et vis qu'il me regardait, ses yeux noirs semblant lire ce que je venais de voir. « Elle a autrefois aidé un marchand à trouver sa route sur les mers, lui rapportant une fortune incommensurable. »

Je me tus, attendant la suite, sentant que l'histoire ne s'arrêtait pas là.

« Mais », poursuivit-il de sa voix égale, « sur cette route, pour réussir, il a dû faire de nombreux choix. Parfois contre sa conscience, parfois en abandonnant ses amis, parfois en utilisant la ruse. Cette boussole l'a aidé à trouver la direction du vent, des courants, du profit, mais elle ne lui a pas indiqué la direction de la morale, de l'humanité. » Il laissa échapper un soupir presque inaudible. « À la fin de sa vie, il était immensément riche, mais seul. Il est mort sur un tas d'or, sans aucun proche à ses côtés. La boussole indiquait la bonne direction pour la richesse, mais il avait perdu celle du cœur. »

L'histoire de la boussole était un autre exemple de choix et de destin. Le succès matériel se paie parfois par le vide intérieur. Chaque vieil objet dans cette boutique semblait être le témoin d'une bifurcation de l'existence, de décisions qui avaient façonné le destin d'une personne. Ils étaient comme des miroirs, ne reflétant pas seulement le passé de leur ancien propriétaire, mais interrogeant

aussi implicitement ceux qui les regardaient, comme Qing Ling et moi à cet instant, sur leurs propres choix.

Je regardai autour de moi, la pièce remplie d'objets reposant silencieusement sous la poussière du temps, mais j'eus le sentiment qu'ils n'étaient pas muets. Ils semblaient murmurer leurs propres histoires – des histoires de rêves, d'amour, de trahison, de courage, de faiblesse, de sacrifice... toutes tournant autour de choix faits à des moments cruciaux. Cette boutique, le Pavillon des Affinités, n'était pas seulement un lieu de vente d'antiquités, mais comme un carrefour du destin, où les vies se rencontraient en silence.

Entre le destin arrangé et le libre arbitre dans la cultivation

Les histoires du phénix à l'aile brisée et de la boussole égarée tournaient dans nos têtes alors que nous continuions d'examiner les autres antiquités du Pavillon des Affinités. C'était comme si chaque objet ici était une leçon sur le choix et ses conséquences, sur les chemins du destin façonnés par des décisions passées.

Je m'approchai du comptoir en bois où le propriétaire était assis. Il était toujours immobile, le regard fixé sur le vide, semblant perdu dans ses pensées. La lueur de la

lampe à huile projetait des ombres sur son vieux visage, le rendant encore plus mystérieux.

« Monsieur », dis-je, en m'efforçant de garder une voix normale malgré mon trouble intérieur, « les histoires que vous avez racontées... sur les anciens propriétaires de ces objets... donnent l'impression que leur sort a été scellé par de mauvais choix. Est-ce que tout dans la vie d'un homme est donc prédestiné ? Avons-nous vraiment la liberté de choisir pour changer notre chemin ? »

C'était la question qui me tourmentait depuis que j'avais entendu la vieille tricoteuse parler des affinités et du karma. Si tout est le résultat du karma d'une vie antérieure, si tous les liens sont déjà tissés, quel est alors le sens de nos efforts dans le présent ?

Le propriétaire se tourna lentement vers moi. Cette fois, son regard ne se perdit plus dans le vague, mais se planta droit dans le mien, un regard si profond qu'il semblait lire toutes mes pensées. Il garda le silence un long moment, et la boutique replongea dans son atmosphère lourde et silencieuse, seulement troublée par le tic-tac indistinct d'une vieille horloge à pendule dans un coin.

Puis il parla, sa voix toujours grave et lente : « Le destin et le libre arbitre... ce sont comme les deux faces d'une même pièce, jeune homme. »

D'un doigt osseux, il désigna un rouleau de peinture suspendu au mur derrière lui. Il représentait un paysage de montagnes successives, enveloppées de brume, avec un minuscule sentier sinueux qui apparaissait et disparaissait sur le flanc de la montagne.

« Le chemin de la vie de chaque personne », dit-il, « est comme ce sentier dans la peinture. Le chemin lui-même est préformé par la topographie des montagnes et des rivières – tout comme le karma, les conditions de naissance, la famille, la société. C'est la partie du "destin" créée par le karma que l'on a accumulé, par notre environnement à la naissance. Ce chemin peut être difficile ou facile, large ou étroit. »

Il s'arrêta, me sondant du regard. « Mais », insista-t-il, « celui qui marche sur ce chemin a le plein pouvoir de choisir sa manière de marcher. Il peut avancer avec prudence, éviter les nids-de-poule et les pierres tranchantes. Il peut choisir de s'arrêter pour se reposer, ou de se dépêcher. Il peut choisir d'aider les autres en chemin, ou de les bousculer égoïstement pour passer devant. Il peut même choisir d'emprunter une autre voie, peut-être plus difficile, s'il sent que l'ancienne ne lui convient plus. »

« Vous voulez dire... ? » demandai-je, sentant que je commençais à comprendre.

« Je veux dire », répondit-il, « que le décor, le chemin initial, peuvent être dans une certaine mesure arrangés par le karma passé – c'est le "destin". Mais votre façon de marcher, vos choix à chaque intersection, c'est votre "libre arbitre" – personne ne peut décider à votre place. Et ce sont précisément ces choix présents qui continuent de créer un nouveau karma, qui peut modifier le chemin à venir, et même changer la destination finale. »

Il regarda de nouveau les vieilles antiquités. « Les anciens propriétaires de ces objets avaient chacun leur propre chemin. Certains sont nés dans l'opulence mais ont choisi de régresser. D'autres ont commencé dans la difficulté mais, par leurs efforts et leurs bons choix, ont progressé. Le problème n'est pas le point de départ, mais les choix faits tout au long du parcours. »

« Et qu'en est-il de la cultivation ? » demanda soudain Qing Ling. Ma femme s'était approchée sans que je m'en aperçoive. « Est-ce que la cultivation aide à voir son chemin plus clairement et à faire de meilleurs choix ? » Sa question montrait que ce que nous avions entendu de l'ermite et de Maître Mo l'avait vraiment fait réfléchir.

Le propriétaire se tourna vers Qing Ling, un très léger sourire, presque invisible, effleurant son visage. « Votre question est très pertinente », dit-il. « La cultivation, si elle est pratiquée sur une voie juste, est précisément le moyen de purifier son esprit, d'abandonner les désirs et

les attachements obstinés qui obscurcissent la bonté et la lucidité innées de l'homme. »

« Quand l'esprit est pur et calme, on peut voir les choses plus justement, sans être aveuglé par les émotions ou les intérêts personnels. On sait alors ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est juste et ce qui est faux. À partir de là, on peut choisir ce qui est en accord avec la morale, avec sa conscience. »

Il s'arrêta, sa voix devenant un peu plus sérieuse. « De plus, une cultivation juste aide à réduire le mauvais karma accumulé dans le passé et à accumuler de la vertu, du bonheur. Quand le karma change, le chemin du "destin" peut aussi changer. Ce qui était difficile peut devenir plus facile, ce qui était sombre peut devenir lumineux. C'est là le pouvoir de changer son destin en améliorant son esprit. »

Les explications du propriétaire éclairèrent beaucoup de choses pour nous. Elles ne niaient ni le karma ni le destin, mais mettaient l'accent sur le libre arbitre et le choix de chacun, surtout lorsque l'on s'engage sur une voie de cultivation juste. Le destin n'est pas une chaîne qui nous lie, mais plutôt un fleuve ; on peut apprendre à diriger sa barque pour suivre le bon courant, éviter les dangers, et même rendre le cours d'eau meilleur.

Je me sentis soulagé. Je comprenais que je ne maîtrisais pas entièrement mon destin, mais que j'avais le pouvoir et la responsabilité d'influer sur lui – par chaque choix, chaque jour. Et la voie de la cultivation, selon ses dires, était le meilleur moyen d'acquérir la lucidité et la force nécessaires pour faire ces bons choix.

Une bifurcation et les possibilités futures

Après les explications du propriétaire sur le destin, le libre arbitre et la cultivation, l'atmosphère de la boutique avait quelque peu changé. Elle n'était plus aussi pesante qu'au début ; c'était comme si quelque chose venait d'être éclairci. Je me sentais l'esprit plus léger, mais en même temps, je comprenais mieux le poids de chaque choix à venir.

Alors que nous nous apprêtions à remercier le propriétaire et à partir, mon regard fut soudain attiré par un objet dissimulé dans le coin le plus sombre de la boutique, sur une étagère basse en bois d'ébène. Ce n'était pas une antiquité d'apparence spectaculaire ou étrange comme les autres. C'était juste une petite boîte en

bois carrée, de couleur brun foncé, d'aspect ancien mais étrangement propre, comme si quelqu'un venait de l'essuyer avec soin. Ce qui attira mon attention, c'est que son couvercle n'avait ni serrure ni gravure, juste une surface de bois lisse, légèrement lustrée sous la lueur de la lampe à huile. Elle reposait là, silencieuse et discrète, mais elle me donnait une sensation très étrange, comme si elle contenait quelque chose de très important.

Je m'approchai instinctivement de la boîte, suivi par une Qing Ling curieuse. Je ressentis une envie soudaine de l'ouvrir, mais aussi une certaine hésitation, un sentiment confus, comme si l'ouvrir déclencherait quelque chose d'irréversible.

Je jetai un coup d'œil au propriétaire. Il était toujours assis derrière son comptoir, mais ses yeux noirs regardaient maintenant la boîte, puis nous. Un sourire énigmatique effleura de nouveau ses lèvres.

« Cette boîte... », demanda doucement Qing Ling, la voix un peu hésitante, « que contient-elle ? »

Le propriétaire ne répondit pas tout de suite. Il nous regarda, puis regarda la boîte, ses yeux insondables. « À l'intérieur ? » répéta-t-il de sa voix rauque. « Peut-être la carte d'un trésor. Peut-être une ancienne malédiction. Ou peut-être... juste une boîte vide. »

Il marqua une pause, nous regardant droit dans les yeux.
« Cela dépend de la personne qui l'ouvre, de ses affinités et de son choix. »

Ses paroles, bien que vagues, étaient lourdes de sens. Cette boîte en bois sans ornements devint soudain le symbole de la bifurcation à laquelle nous semblions faire face. Continuer à explorer cette voie, à approfondir ces mystères spirituels qui venaient de se révéler, ou retourner à notre vie de science et de rationalité ? Chaque chemin avait ses gains et ses pertes, tout comme ce que pouvait contenir la boîte.

Je regardai Qing Ling. Ses yeux étaient également remplis d'incertitude. Elle comprenait ce que le propriétaire voulait dire. Nous étions comme devant une porte invisible, et la décision de la franchir ou non n'appartenait qu'à nous. Ce choix n'affecterait pas seulement les jours à venir, mais pourrait façonner notre long chemin futur, et même être lié au karma et à la réincarnation dont nous avions entendu parler.

Nous restâmes là un long moment, à regarder la boîte en bois silencieuse dans le coin sombre. Aucun de nous ne tendit la main pour l'ouvrir. Peut-être que le moment de décider n'était pas encore venu. Ou peut-être que le simple fait de réaliser que nous étions à une telle bifurcation était déjà une chose importante.

Finalement, je pris une profonde inspiration, me tournai et m'inclinai devant le propriétaire. « Merci pour vos précieux conseils. »

Qing Ling s'inclina également. Le propriétaire hocha simplement la tête, son regard inchangé, toujours aussi mystérieux et profond.

Nous tournâmes le dos et quittâmes le Pavillon des Affinités, laissant derrière nous cet espace solennel rempli d'antiquités et d'histoires de destins. Le carillon éolien tinta de nouveau brièvement avant de se taire. La lumière du jour avait considérablement baissé, annonçant la fin de la journée.

En marchant dans la vieille ruelle pavée, mon esprit était en désordre, mais en même temps, quelque chose était devenu plus clair. Le Pavillon des Affinités et son mystérieux propriétaire ne nous avaient pas donné de réponse finale, mais ils nous avaient aidés à mieux comprendre le pouvoir et la responsabilité du choix. La route devant nous restait incertaine, avec d'innombrables possibilités et intersections. Mais maintenant, nous comprenions que chacun de nos pas, chacun de nos choix, contribuait à créer le "destin" que nous rencontrerions. La question de la boîte en bois sans réponse et les possibilités futures qu'elle suggérait allaient certainement nous suivre. Le lendemain, emportant ces pensées avec nous, nous quittâmes

Zhenyuan et poursuivîmes notre voyage vers Leshan, où se trouvait le célèbre Grand Bouddha que nous avions prévu de visiter.

Le Grand Bouddha de Leshan et le monde profane du tourisme

Le lendemain, l'esprit encore occupé par la boîte en bois et les choix de la vie, nous quittâmes Zhenyuan. Une voiture nous conduisit vers le sud, en direction de Leshan, où se trouvait le Grand Bouddha dont j'avais tant entendu parler sans jamais l'avoir vu. Qing Ling semblait également impatiente, car c'était l'un des sites du patrimoine bouddhiste les plus célèbres de Chine.

La route vers Leshan n'était pas très longue, et le paysage était magnifique, avec ses rizières en terrasses et ses villages disséminés. En arrivant, ce qui me frappa d'emblée fut l'échelle du site. Contrairement aux petits temples ou aux ermitages isolés que nous avions visités, Leshan était un immense complexe touristique, avec un parking gigantesque bondé de cars et une foule dense de visiteurs.

Nous suivîmes le flot de personnes dans la zone de visite. Pour avoir une vue d'ensemble du Grand Bouddha, le mieux était de prendre un bateau sur la rivière. L'embarcation nous approcha lentement de la falaise où la statue était sculptée. Lorsque la statue colossale se dévoila peu à peu, aucun mot ne pouvait décrire l'émerveillement. Une statue assise du Bouddha Maitreya, haute de plus de soixante-dix mètres, taillée directement dans une falaise de grès rouge, surplombant le confluent des trois rivières Min, Dadu et Qingyi. L'échelle de l'œuvre était stupéfiante, surtout en pensant qu'elle avait été construite il y a plus de mille ans. J'essayai d'imaginer comment les anciens avaient pu créer une œuvre aussi monumentale. La tête du Bouddha atteignait le sommet de la montagne, ses pieds reposaient sur la rivière, son allure était à la fois majestueuse et empreinte de compassion. De loin, la statue semblait ne faire qu'un avec la montagne, une fusion magique entre la main de l'homme et la nature.

Qing Ling paraissait elle aussi très émue. Elle contemplait en silence, levant de temps en temps son appareil photo. Je savais que pour une chercheuse en culture comme ma femme, voir un tel patrimoine de ses propres yeux était une expérience très spéciale.

Cependant, au-delà de la grandeur de l'œuvre, je ne pouvais ignorer l'atmosphère environnante. Des haut-parleurs diffusaient en continu des présentations en

plusieurs langues, le bruit des conversations était incessant, les vendeurs de souvenirs criaient leurs offres le long des berges et des sentiers. Après la promenade en bateau, nous essayâmes de monter les escaliers taillés dans la falaise pour nous approcher de la statue. Plus nous montions, plus la foule était dense, au point de devoir parfois jouer des coudes pour avancer. Autour de la statue, de nombreux stands vendaient de tout, des petites statuettes de Bouddha aux bracelets et chapelets, en passant par des en-cas et des boissons. Beaucoup louaient même des costumes d'époque pour se faire photographier. La scène était quelque peu chaotique et bruyante, bien loin de la quiétude et de la solennité que j'imaginais pour un lieu sacré.

Comparé au silence presque absolu de l'ermitage, à l'atmosphère hors du temps de Wangyou, ou même à la simplicité authentique de Huanglongxi, Leshan présentait un tout autre visage. C'était véritablement un site touristique de renommée mondiale, avec toute l'agitation et les aspects commerciaux qui l'accompagnent. Je ne portais aucun jugement, car c'était sans doute inévitable pour des lieux si fréquentés. Mais honnêtement, au milieu de cette foule et de ce bruit, je ne ressentis aucune "énergie" particulière, ni ne vécus de rencontre spirituelle comme dans les lieux précédents. Ce voyage, pour moi, consistait principalement à

admirer une grande œuvre d'architecture et de sculpture, un témoignage de la foi et de la créativité des anciens.

Nous avions prévu de rester à Leshan quelques jours de plus pour visiter quelques temples anciens des environs, réputés pour être très sacrés. Mais un soir, alors que nous dînions à l'auberge, Qing Ling reçut un appel inattendu des États-Unis. Au téléphone, sa voix passa de la surprise à l'effroi, puis au sanglot. Je vis ses yeux rougir. Après avoir raccroché, elle se tourna vers moi, la voix tremblante : « Chéri... mon cousin maternel à Shanghai... vient de décéder subitement. Ma mère vient de m'appeler. »

C'était un cousin dont Qing Ling avait été assez proche pendant son enfance à Shanghai, même s'ils s'étaient peu vus depuis son départ pour l'Amérique. La nouvelle nous laissa tous les deux abasourdis. Bien que nous fussions au milieu d'un voyage de découverte passionnant, une affaire de famille ne pouvait être ignorée.

« Nous devons rentrer à Shanghai tout de suite », dit Qing Ling, sa voix plus calme malgré sa tristesse. « Je veux aller brûler un bâton d'encens pour lui, et aussi soutenir mes oncles et tantes là-bas. »

Je compris sa décision. Malgré un certain regret de devoir interrompre notre voyage, c'était la chose à faire.

« D'accord », dis-je en lui prenant la main. « Nous allons nous organiser pour aller à Shanghai au plus vite. »

Ainsi, notre projet d'explorer davantage le Sichuan dut être brusquement modifié. Le voyage ne pouvait plus continuer comme prévu ; à la place, une triste nouvelle de la famille et une décision hâtive de nous diriger vers Shanghai.

* * *

CHAPITRE 8: LE LIVRE SANS COUVERTURE

Shanghai la moderne et une recommandation fortuite

Le trajet depuis les montagnes du Sichuan jusqu'à Shanghai fut comme passer d'un monde à l'autre. En quelques heures seulement à bord d'un train à grande vitesse confortable, nous avons laissé derrière nous les vieilles villes moussues, les montagnes brumeuses, pour nous retrouver au milieu de l'éblouissante et trépidante Shanghai. Les gratte-ciel s'élevaient les uns à côté des autres, les néons brillaient toute la nuit, et le flot de circulation était incessant. Pour moi, c'était une image

familière des grandes métropoles, mais pour Qing Ling, les émotions étaient sans doute plus complexes. C'était sa ville natale, le lieu de ses souvenirs d'enfance avant son départ pour l'Amérique.

Nous arrivâmes à Shanghai avec un mélange d'étonnement et de tristesse, car le but principal de ce voyage impromptu était d'assister aux funérailles du cousin de Qing Ling. Sa mort soudaine avait surpris et attristé toute la famille ici. À notre descente du train, la tante et l'oncle de Qing Ling nous attendaient, leurs visages empreints de chagrin. Les jours suivants, nous passâmes la plupart de notre temps chez eux, participant aux rituels, accueillant les visiteurs venus présenter leurs condoléances, conformément à la coutume. C'était après tout un proche parent de Qing Ling, et notre présence était une marque de respect et d'affection pour la famille, même si les années de séparation avaient quelque peu distendu les liens. L'atmosphère à la maison était pesante. Qing Ling était triste et nostalgique en se remémorant son enfance avec son cousin, mais elle se concentrait surtout sur le partage et le respect des convenances familiales.

Pendant ces moments, j'en profitais pour appeler nos enfants aux États-Unis et prendre de leurs nouvelles. Heureusement, ils étaient déjà grands et compréhensifs, et ne s'inquiétaient pas trop que nous devions rester en

Chine un peu plus longtemps que prévu pour des raisons familiales.

Après l'enterrement du cousin de Qing Ling, l'atmosphère à la maison se détendit un peu. Les gens commencèrent à avoir plus de temps pour discuter. Un soir, pendant le dîner, un ami de l'oncle de Qing Ling vint leur rendre visite. Il s'appelait Chen, avait à peu près le même âge que l'oncle, et semblait être un homme doux et souriant. Après avoir pris des nouvelles de la famille, la conversation dériva vers l'actualité et la santé.

Soudain, Monsieur Chen mentionna une pratique que beaucoup de gens dans son quartier suivaient. « Ces derniers temps, dans mon quartier, beaucoup de gens pratiquent une méthode de *qigong* appelée Falun Gong », dit-il d'un ton très naturel.

En entendant cela, Qing Ling et moi échangeâmes un regard. Le nom de Falun Gong nous semblait vaguement familier. Je crois l'avoir lu quelque part sur internet ou dans des journaux anglophones aux États-Unis, des informations sur la persécution de cette pratique en Chine. À l'époque, je n'y avais pas prêté une grande attention, sachant seulement vaguement qu'il y avait un problème.

« Falun Gong ? » demanda doucement Qing Ling, sa voix teintée de surprise et de prudence. « Monsieur Chen,

est-ce que c'est cette méthode de *qigong* qui... qui est persécutée par le gouvernement ici ? Je crois me souvenir d'avoir lu des articles à ce sujet aux États-Unis. »

En entendant la question de Qing Ling, Monsieur Chen parut un peu surpris, puis il hocha la tête, baissant un peu la voix : « Ah... oui, vous êtes au courant ? C'est exact. Je ne comprends pas pourquoi une pratique si bonne pour la santé, qui enseigne aux gens à être bons selon Authenticité-Compassion-Tolérance, a pu en arriver là. » Il soupira, puis continua, en s'efforçant de garder un ton normal. « Mais beaucoup de gens y croient encore, et la pratiquent en secret. Les personnes âgées de mon quartier qui la suivent sont toutes en meilleure santé, et leur moral est bien meilleur. Il y a une vieille dame qui souffrait constamment de maux de dos et avait du mal à marcher ; après quelques mois de pratique, elle se déplace maintenant avec agilité et a meilleure mine. »

Il baissa encore plus la voix, regardant autour de lui avec appréhension. « Bon, c'est une affaire compliquée, nous ne devrions pas en discuter davantage ici. » Il changea rapidement de sujet, manifestement peu désireux d'approfondir cette question sensible.

Les paroles de Monsieur Chen, bien que brèves et évasives, suscitèrent en nous de nombreuses réflexions. Les informations que nous avions lues étaient donc vraies. Une pratique de *qigong* apparemment bénéfique,

suivie par de nombreuses personnes, était persécutée par le gouvernement. Que se passait-il réellement ? Notre curiosité initiale se mêlait maintenant d'inquiétude et d'une envie d'en savoir plus. « Falun Gong... Authenticité-Compassion-Tolérance... Persécution... » Ces mots commençaient à prendre une signification plus claire dans nos esprits.

Une affinité fortuite et un livre précieux

Quelques jours après notre conversation avec Monsieur Chen, les mots « Falun Gong », « Authenticité-Compassion-Tolérance » et l'atmosphère « sensible » qu'il avait évoquée tournaient sans cesse dans ma tête. Ma femme semblait également y réfléchir beaucoup. Bien que ce ne fussent que des informations fragmentaires, elles avaient éveillé en nous une curiosité et un malaise indescritibles.

Un matin de week-end à Shanghai, le temps était magnifique. Après plusieurs jours passés principalement chez nos parents à nous occuper des affaires familiales, nous décidâmes de sortir nous promener pour changer d'air. Qing Ling voulait se rendre dans un parc près de chez sa tante, un endroit où elle jouait souvent dans son

enfance. Ce parc, situé en plein centre-ville, était vaste et verdoyant, et de nombreuses personnes y faisaient leurs exercices matinaux. L'atmosphère y était animée et moderne, contrastant fortement avec la quiétude des vieilles villes que nous avions traversées.

Nous trouvâmes un banc de pierre à l'ombre d'un arbre et observâmes les gens en silence. Certains pratiquaient le Tai Chi, d'autres dansaient, d'autres encore marchaient d'un pas rapide. Qing Ling avait apporté son carnet et prenait parfois des notes. Quant à moi, ma mallette toujours à l'épaule, j'étais perdu dans mes pensées, ressassant les événements passés et ce que Monsieur Chen avait dit. Cette pratique du Falun Gong était-elle vraiment aussi bénéfique qu'il le prétendait, et pourquoi le gouvernement lui créait-il des ennuis ?

Absorbé dans mes réflexions, je fus soudain tiré de ma rêverie par une agitation inhabituelle à proximité. Non loin de nous, près de l'entrée du parc, je vis un homme d'une quarantaine d'années, à l'allure d'intellectuel, portant des lunettes et une simple chemise, qui était interpellé par deux autres hommes en civil à l'air menaçant. La conversation semblait tendue ; l'homme à lunettes tentait d'expliquer quelque chose, mais les deux autres ne semblaient pas écouter, l'un d'eux le poussant même violemment par l'épaule.

Un vague sentiment d'inquiétude m'envahit. Le comportement de ces deux hommes n'était pas celui de citoyens ordinaires, mais plutôt celui de policiers en civil – une chose que j'apprenais à reconnaître. L'intellectuel semblait effrayé mais s'efforçait de rester calme, jetant des regards furtifs autour de lui comme pour chercher une issue ou de l'aide.

Puis, tout se passa très vite. Profitant d'un instant d'inattention des deux policiers, l'homme recula d'un pas, sortit vivement un petit objet de la poche de sa veste et le glissa adroitement dans la fente entre deux gros rochers décoratifs près de l'arbre où nous étions assis. Son geste fut si discret et si rapide que si je n'avais pas regardé dans cette direction à cet instant précis, je ne l'aurais certainement pas vu. Immédiatement après, les deux policiers en civil se jetèrent sur lui, lui saisirent les bras et commencèrent à le fouiller.

Qing Ling et moi nous regardâmes, stupéfaits, le cœur battant à tout rompre. Il était évident que cet homme avait de gros ennuis et que l'objet qu'il venait de cacher était ce que les policiers cherchaient. Qu'était-ce ? Était-ce lié au Falun Gong, comme l'avait mentionné Monsieur Chen ?

Les deux policiers fouillèrent méticuleusement l'homme mais ne trouvèrent rien. Leurs visages trahissaient la frustration et le soupçon. Ils se mirent à regarder autour

d'eux, leurs yeux perçants balayant la zone, y compris l'endroit où nous étions assis. Je m'efforçai de garder un air détaché, me tournant pour regarder les passants comme si de rien n'était, mais mon cœur était en feu. S'ils trouvaient cet objet, l'homme serait certainement en grand danger.

Une idée fulgurante me traversa l'esprit. Il fallait faire quelque chose. Ne pas les laisser trouver cet objet. Mû par un réflexe d'aide à une personne en difficulté, et peut-être aussi par curiosité pour cet objet caché, surtout après ce que j'avais entendu, je me tournai vers Qing Ling et lui fis un signe. Elle comprit et hocha la tête, bien que son visage trahît son anxiété.

Je pris une profonde inspiration, essayant de paraître aussi naturel que possible. Je me levai, fis semblant de flâner et passai nonchalamment près de la fente où se trouvait l'objet. En passant, profitant du moment où les policiers tournaient le dos pour interroger l'homme, je me penchai rapidement comme pour ramasser quelque chose par terre, et en une fraction de seconde, ma main toucha un objet dur et compact dans la fente. Un petit livre, sans couverture, froid et rigide. Je le saisis adroitement, le glissai rapidement dans la mallette que je portais à l'épaule, et continuai ma promenade comme si de rien n'était, le cœur battant la chamade.

Je fis quelques pas de plus puis retournai m'asseoir près de Qing Ling, en gardant une expression normale. Elle me regarda, ses yeux mêlant l'inquiétude à une certaine admiration pour mon audace. Les deux policiers, n'ayant rien trouvé de suspect et ne voulant probablement pas attirer trop l'attention en public, relâchèrent à contrecœur l'intellectuel. Cependant, avant de partir, ils lui dirent quelque chose d'un ton menaçant et ne cessèrent de l'observer. Il n'était clairement pas tiré d'affaire.

Une fois les policiers partis, l'homme resta un moment immobile, ajustant ses vêtements et ses lunettes, le visage encore un peu hagard mais plus calme. Il regarda en direction de la fente entre les rochers, puis son regard se posa sur nous. Il hocha légèrement la tête, comme s'il avait compris quelque chose, et se dirigea lentement vers nous.

Je me levai, un peu nerveux. Le livre était maintenant en sécurité dans ma mallette.

« Merci », dit l'homme à voix basse en s'approchant, son ton doux et poli contrastant avec la situation périlleuse de tout à l'heure. Il me regarda droit dans les yeux. « J'ai vu que vous... m'avez aidé. »

« De rien », répondis-je, baissant également la voix. « Leur façon de vous traiter ne me semblait pas correcte.

Ceci est... à vous, n'est-ce pas ? » Je tendis prudemment la main vers ma mallette, prêt à sortir le livre.

L'homme fit vivement un geste de la main, son regard balayant les environs avec méfiance. « Attendez », dit-il doucement. « Ils pourraient encore me surveiller de loin. Reprendre cet objet maintenant serait très dangereux, pour vous comme pour moi. »

Je compris. « Alors... que dois-je en faire ? » demandai-je, un peu embarrassé de me retrouver détenteur d'un objet si sensible.

L'homme me regarda avec une sincère gratitude. « Pourriez-vous le garder pour moi quelques jours ? Quand la situation sera plus sûre, je trouverai un moyen de vous recontacter. » Il s'arrêta, puis me regarda d'un air subtilement interrogateur. « Vous êtes étranger, n'est-ce pas ? En voyage en Chine ? »

« Oui, nous sommes des Américains d'origine chinoise », répondis-je.

Il hocha la tête, l'air pensif. « Peut-être... n'est-ce pas un hasard si vous avez trouvé ce livre », dit-il, sa voix pleine de sous-entendus. Il regarda ma mallette. « C'est un livre très précieux. Il expose les principes profonds de l'univers et de l'être humain, la voie de cultivation

authentique pour retourner à sa nature bienveillante originelle. »

Il me regarda de nouveau droit dans les yeux. « Si vous avez réellement une affinité avec lui, essayez de le lire. Qui sait, il pourrait répondre aux questions qui vous tourmentent, à vous et à votre épouse, dans ce voyage. »

Sur ces mots, il s'inclina de nouveau. « Je dois y aller. Merci beaucoup. Prenez soin de vous ! » Il partit précipitamment, se fondant rapidement dans la foule, jetant de temps en temps un regard méfiant derrière lui.

Qing Ling et moi restâmes là, le regardant disparaître. Le livre sans couverture reposait maintenant dans ma mallette. Il n'était pas lourd, mais je sentais son poids dans mon cœur. Un livre précieux ? Exposant les principes de l'univers et la voie de la cultivation ? Encore des « affinités » ? Les paroles de cet inconnu, ainsi que la situation critique dont nous venions d'être témoins, avaient éveillé en moi une curiosité intense, mêlée d'un sentiment de responsabilité et d'une étrange guidance du destin.

Ce soir-là, de retour chez nos parents, nous en discutâmes. Bien que très reconnaissants de leur aide, nous décidâmes de trouver un logement séparé pour pouvoir étudier ce livre en toute quiétude et éviter de leur causer des ennuis s'il était vraiment aussi « sensible

» que nous le pensions. Quelques jours plus tard, après les avoir remerciés et leur avoir dit au revoir, nous trouvâmes un petit hôtel tranquille, un peu à l'écart du centre de Shanghai.

Premier contact avec le *Zhuan Falun*¹ – Choc et fascination

Une fois installés dans notre nouvel hôtel, dans un espace privé et calme, mon esprit était encore agité par l'incident du parc. Je sortis avec précaution le livre sans couverture de ma mallette et le posai sur la table.

Comme je l'avais pressenti, ce n'était pas un livre imprimé de manière professionnelle. Il n'avait aucune couverture, ce n'était qu'un assemblage de feuilles de papier blanc cassé, reliées de manière assez rudimentaire par quelques agrafes sur le côté. La première page n'indiquait ni auteur ni éditeur, seulement de grands caractères chinois en gras formant le titre « Lunyu »² pour l'introduction. En y regardant de plus près, la qualité d'impression était parfois un peu floue ; il était clair qu'il s'agissait d'un document imprimé par des particuliers pour être distribué sous le manteau. Cette

apparence modeste renforçait mon sentiment qu'il s'agissait de quelque chose de précieux mais d'interdit.

« Tu comptes vraiment le lire ? » demanda Qing Ling, la voix un peu inquiète en me voyant examiner le livre. « Il n'a pas l'air... normal. Et puis, il y a ce qui s'est passé au parc. Et si on avait des ennuis ? »

« Je sais », répondis-je, sans quitter le livre des yeux. « Mais cet homme nous a demandé de le garder, et ses paroles étaient si sincères. Je pense que nous devrions savoir ce qu'il contient. Et puis, je suis curieux. » De plus, j'avais le sentiment que cette rencontre et l'obtention de ce livre n'étaient pas un hasard, mais peut-être un arrangement dans notre voyage.

Je feuilletai les pages. Tout était en caractères chinois simplifiés. Qing Ling, qui maîtrisait bien mieux le chinois que moi, s'assit à mes côtés et commença à lire lentement à voix haute les premiers paragraphes.

Le langage du livre était en effet très direct, simple, sans les termes fleuris ou les métaphores obscures de nombreux textes anciens que Qing Ling m'avait décrits. L'auteur semblait s'adresser directement au lecteur, utilisant des mots de tous les jours pour exprimer des concepts immenses sur l'univers, l'Être, et le but véritable de l'existence humaine. Le livre parlait de la « Loi » (*Fa*),

de la « cultivation », de l'importance du « *xinxing* » (la nature de l'esprit).

Une chose attira notre attention : bien que le livre n'eût pas de titre en couverture, dans le contenu, l'auteur mentionnait parfois le nom de l'ouvrage qu'il enseignait – c'était le *Zhuan Falun*. Par exemple, un passage disait : « Ce livre, mon *Zhuan Falun*, expose la Loi à un niveau très élevé... » ou « Mon véritable but en transmettant le *Zhuan Falun* est de sauver les êtres vers les hauts niveaux... ». C'est grâce à ces détails que nous comprîmes le nom du livre que nous tenions entre les mains.

Au début, comprendre ce qui était écrit n'était pas facile. De nombreux termes comme « Authenticité-Compassion-Tolérance », « karma », « vertu (*de*) », « niveaux », « Falun »... étaient utilisés avec un sens très profond et très différent de ce que nous connaissions. Certains passages expliquaient la structure multi-niveaux de l'univers, l'existence simultanée de nombreux espaces, les civilisations anciennes, la cause fondamentale des maladies étant le karma... tout cela semblait aller complètement à l'encontre des connaissances scientifiques modernes que j'avais apprises et en lesquelles j'avais toujours cru. Mon esprit de scientifique ne cessait de poser des questions, trouvant de nombreux points difficiles à croire.

« C'est incroyable, n'est-ce pas ? » dit Qing Ling après avoir lu un passage sur les races extraterrestres et leur interférence dans la société humaine. « Le style est très direct, mais le contenu... dépasse vraiment l'imagination. »

« C'est vrai », acquiesçai-je. « En le lisant rapidement, on pourrait facilement penser que c'est faux. Mais... » J'hésitai. « ...je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas m'arrêter de lire. »

Il y avait une attraction étrange dans ces pages modestes. Malgré nos doutes initiaux, nous fûmes captivés sans nous en rendre compte. Plus nous lisions, plus nous étions stupéfaits par la cohérence, la logique et le système très rigoureux des principes de la Loi exposés dans le *Zhuan Falun*. Le livre ne se contentait pas de présenter des concepts, il en expliquait en détail l'origine, la nature et les liens, du plus petit au plus grand, d'une manière incroyablement cohérente et profonde.

Et, chose étrange, ces principes semblaient expliquer parfaitement les questions et les événements étranges que nous avions vécus. Quand le livre parlait du véritable *qigong* et des voies de cultivation, les images de Monsieur Zhang Feng et de l'ermite sur la montagne me revenaient à l'esprit. Quand il parlait de l'âme, du karma, de la réincarnation et de la capacité à changer son destin, les paroles du vieux Maître Mo, de la vieille tricoteuse et

du propriétaire de la boutique d'antiquités semblaient s'éclaircir, être vues d'un niveau plus élevé. Quand il parlait des autres espaces et de la relativité du temps, les expériences de Wangyou ne semblaient plus si absurdes.

Surtout, lorsque le *Zhuan Falun* expliquait qu'« Authenticité-Compassion-Tolérance » est la caractéristique suprême de l'univers, le seul critère pour mesurer le bien et le mal, et le fondement de toute cultivation, je ressentis un choc profond. C'était simple, direct, mais cela englobait tout. C'était la racine, le guide que j'avais apparemment toujours cherché sans le savoir.

Je levai les yeux vers Qing Ling. Ses yeux étaient grands ouverts, remplis d'une émotion et d'une joie indescriptibles. « Ming », dit-elle, la voix un peu tremblante. « Ce livre... j'ai le sentiment... qu'il est vrai. C'est la Loi juste ! »

Je compris ce qu'elle ressentait. Je vivais moi-même un éveil similaire. C'était comme voir la lumière de l'aube après avoir erré dans l'obscurité. Comme trouver une source d'eau fraîche dans le désert. Toutes les pièces éparses de nos expériences spirituelles antérieures semblaient être assemblées par le *Zhuan Falun* en une image complète, claire et pleine de sens de la vérité. Bien que mon esprit scientifique eût encore besoin de temps pour réfléchir à certains points, au plus profond de moi, je savais que j'avais trouvé quelque chose d'incalculable.

¹*Zhuan Falun*: J'ai utilisé la translittération Pinyin et mis en italique le nom du livre, car c'est ainsi qu'il est internationalement connu. Le traduire littéralement ("Faire tourner la Roue de la Loi") serait moins précis et moins reconnaissable.

²"*Lunyu*": J'ai conservé le Pinyin du titre de l'introduction. Il est important de noter que ce "Lunyu" n'est pas les "Entretiens de Confucius", mais le titre de l'essai introductif du *Zhuan Falun*. Garder le Pinyin évite toute confusion.

Des principes profonds et de profonds bouleversements intérieurs

Les jours suivants à Shanghai, notre vie sembla ne tourner qu'autour de ce livre sans couverture intitulé *Zhuan Falun*. Au lieu de visiter les sites touristiques célèbres de cette ville magnifique, nous passions le plus clair de notre temps dans notre chambre d'hôtel, à lire et à réfléchir ensemble. Le livre exerçait une fascination étrange, nous empêchant de le quitter des yeux. Pendant la journée, nous lisions à tour de rôle,

parfois à voix haute, parfois en silence, chacun absorbé dans sa propre réflexion. La nuit, sous la lumière de la lampe, nous veillions souvent très tard, discutant de ce que nous venions de lire, des points qui nous avaient touchés ou de ceux que nous trouvions encore difficiles à comprendre. C'était comme si nous nous étions engagés ensemble dans la plus grande exploration de notre vie.

Ce livre était vraiment spécial. Plus je lisais, plus je sentais la profondeur inhabituelle de chaque phrase. Il ne ressemblait à aucun ouvrage religieux ou philosophique que j'avais connu. Il parlait de choses immenses, de l'univers et de ses innombrables espaces, jusqu'aux plus infimes particules de matière, dépassant de loin ce que ma science moderne connaissait. Le livre parlait aussi de l'origine véritable de l'homme, expliquant que nous n'étions pas seulement ce corps de chair, mais que nous possédions quelque chose de plus fondamental, appelé l'Esprit Originel, et que notre but en venant dans ce monde n'était pas de jouir des biens matériels, mais de cultiver, de retourner à notre nature bienveillante originelle.

Le concept d'« Authenticité-Compassion-Tolérance » comme caractéristique fondamentale de l'univers était constamment rappelé. Le livre expliquait que ce n'était pas seulement une norme morale, mais la Loi de l'univers, le fondement de toute chose. La cultivation authentique consistait à s'efforcer de vivre selon ces trois

mots, de devenir une meilleure personne chaque jour. Le livre parlait aussi beaucoup de la relation de cause à effet, du karma et de la vertu (*de*) – ces éléments qui déterminent le bonheur et la souffrance d'une personne, et qui peuvent être modifiés par le comportement et l'amélioration de son esprit. Ces choses me rappelaient les paroles du vieux Maître Mo et de la vieille tricoteuse, mais ici, tout était expliqué de manière beaucoup plus systématique et approfondie.

« Regarde ce passage, Ming », me dit doucement Qing Ling un soir, en montrant une page. « Il est dit que l'amélioration de son esprit est le plus important. Tout le reste, comme les capacités supranormales ou les changements corporels, découle de notre capacité à vraiment élever notre esprit. Il ne suffit pas de méditer ou de faire les exercices pendant des heures. Il faut faire face aux conflits de la vie quotidienne, au travail, en famille, voir où l'on a tort, abandonner les mauvais attachements comme l'esprit de compétition, la jalousie, l'ostentation... ce n'est qu'ainsi que l'on peut progresser. »

Je lus attentivement. C'était vrai, le livre insistait sur le fait que la cultivation devait être intégrée à la vie quotidienne, qu'il fallait se confronter à la réalité, faire face aux épreuves pour que ce soit une véritable cultivation. C'était complètement différent de ce que je pensais auparavant, à savoir que pour pratiquer, il fallait

se retirer dans un temple ou sur une montagne, loin du monde.

Mais ce qui me choqua le plus, en tant que scientifique, fut ce que le livre disait sur l'histoire de l'humanité et les limites de la science moderne. Le *Zhuan Falun* présentait une vision totalement différente de l'origine de l'homme, qui ne correspondait pas à la théorie de l'évolution de Darwin que j'avais toujours tenue pour juste. Le livre affirmait que l'humanité sur Terre avait connu de nombreuses civilisations, dont certaines, à l'époque préhistorique, avaient atteint un niveau scientifique et technologique très élevé, parfois même supérieur au nôtre, mais qu'elles avaient toutes été détruites en raison de la décadence morale de la société.

Pour étayer cela, le livre mentionnait plusieurs découvertes archéologiques que la science moderne ne peut expliquer, ou qu'elle ignore délibérément parce qu'elles ne cadrent pas avec les théories existantes. Par exemple, le réacteur nucléaire qui fonctionnait il y a deux milliards d'années à Oklo, au Gabon ; les empreintes de pas de géants trouvées en de nombreux endroits ; les peintures rupestres représentant des créatures étranges ou des objets volants non identifiés ; ou des objets d'une finesse de fabrication incroyable trouvés dans des strates géologiques où l'homme civilisé n'aurait pas dû exister...

« Impossible ! » marmonnai-je en lisant ces passages. Toutes mes connaissances en histoire, en biologie, que j'avais étudiées et enseignées pendant des années, étaient ébranlées jusqu'à leurs fondations. J'essayai de trouver des incohérences, de me souvenir des explications scientifiques pour ces phénomènes. Mais il était vrai qu'il y avait de nombreuses découvertes archéologiques anormales que la science officielle expliquait de manière très forcée, ou classait comme des « mystères ». La théorie de l'évolution n'était-elle qu'une hypothèse incomplète, voire erronée ? L'histoire de la Terre et de l'homme était-elle vraiment beaucoup plus complexe et ancienne que ce que nous pensions ?

Ces questions tournaient dans ma tête, me faisant beaucoup réfléchir. D'une part, je ne voulais pas abandonner facilement ma foi en la science, en les méthodes empiriques que j'avais suivies toute ma vie. D'autre part, les enseignements du *Zhuan Falun*, ainsi que les preuves qu'il présentait, avaient une force de persuasion étrange, expliquant même des choses où la science semblait échouer. Je commençai à réaliser les limites de la science moderne : elle se concentre trop sur le monde matériel visible, ignorant l'esprit, l'âme ; elle est limitée par ses outils d'observation et ses méthodes expérimentales ; et parfois, elle devient rigide, n'osant pas accepter ce qui se trouve en dehors de ses connaissances établies.

Avec ce changement de perspective sur la science, ma façon de voir les choses dans la vie commença également à changer. Je repensai à mes succès professionnels, à l'argent que j'avais, à mes relations sociales... À la lumière de ce que le livre disait sur le karma et la vertu, sur le but véritable de la vie, tout cela me parut moins important. Les ambitions, les calculs, les luttes au travail et dans la vie que je considérais auparavant comme normaux, voire nécessaires, m'apparaissaient maintenant comme de mauvaises choses à abandonner.

Je compris aussi le sens des rencontres étranges que nous avions faites. Monsieur Zhang Feng et sa prise de pouls inhabituelle ; les enseignements de l'ermite ; les explications de Maître Mo sur l'âme et le karma ; l'expérience du temps à Wangyou ; l'histoire de réincarnation de la vieille tricoteuse ; les leçons sur le choix dans la boutique d'antiquités... rien de tout cela n'était un hasard. C'était comme des étapes préparatoires, une guidance subtile de la part de quelqu'un d'invisible, pour me faire peu à peu abandonner ma vision matérialiste rigide, pour me permettre de recevoir la Grande Loi juste lorsque l'affinité se présenterait.

Nous réalisâmes également l'énorme différence entre le Falun Gong et les autres pratiques de cultivation ou religions que nous connaissions. Cette discipline n'avait pas de rituels religieux compliqués, pas de temples ou de lieux de culte obligatoires, ne collectait ni argent ni dons.

Elle se concentrait directement sur l'amélioration de l'esprit du pratiquant dans la vie de tous les jours, selon le critère d'Authenticité-Compassion-Tolérance, tout en combinant cela avec la pratique de cinq exercices doux pour purifier le corps. C'était une voie de cultivation de la Grande Voie, très simple mais très profonde, visant directement le cœur de l'homme. La nature systématique, complète et la profondeur des principes de la Loi dans le *Zhuan Falun* étaient quelque chose que nous n'avions jamais vu dans aucune autre doctrine ou religion.

Même s'il y avait encore beaucoup de choses dans le livre que nous ne comprenions pas entièrement, même si nous avions encore des questions, un sentiment de paix et un immense espoir commençaient à naître en nous deux. C'était comme trouver un port après des années d'errance, trouver la lumière après une longue nuit. Nous nous regardions, et dans nos yeux, il n'y avait plus seulement l'amour conjugal, mais aussi la compassion et l'encouragement de compagnons de route qui faisaient leurs premiers pas sur un grand chemin. Notre relation semblait devenir encore plus proche et plus profonde, alors que nous partagions nos changements intérieurs et la joie de découvrir les principes profonds de l'univers.

Après plusieurs jours d'immersion quasi totale dans le *Zhuan Falun*, nous ressentîmes une forte envie d'en apprendre davantage. Le livre mentionnait cinq exercices et d'autres enseignements du Maître qui l'avait écrit.

Nous voulions connaître ces mouvements et lire d'autres textes.

Mon premier réflexe fut de chercher sur internet. J'ouvris mon ordinateur portable et me connectai au réseau de l'hôtel. Qing Ling s'assit à côté de moi, impatiente. Je tapai « Falun Gong » en anglais et en chinois dans les moteurs de recherche habituels. Mais les résultats furent décevants. La plupart des liens étaient inaccessibles, les pages affichaient des erreurs, ou pire, ne contenaient que des informations négatives, des calomnies grossières que nous savions fausses après avoir lu le livre. J'essayai à plusieurs reprises, avec différents mots-clés, mais le résultat fut le même.

« Comme c'est étrange », dit Qing Ling, surprise. « Une pratique qui semble si bonne, avec un livre si profond, et pourtant il est si difficile de trouver des informations en ligne. »

Je me souvins soudain de ce que j'avais entendu sur la censure d'internet en Chine, sur le fameux « Grand Pare-feu ». C'était probablement la raison. Toute information relative au Falun Gong semblait être systématiquement bloquée. Cela ne fit que renforcer notre sentiment du caractère « sensible » que Monsieur Chen avait mentionné.

Je songeai à utiliser des outils pour contourner le pare-feu, que les gens du milieu de la technologie utilisent parfois, mais honnêtement, je n'y connaissais pas grand-chose et n'étais pas sûr que ce fût sans danger en Chine. Demander à des amis aux États-Unis de chercher pour nous était une option, mais cela prendrait du temps et ne serait pas aussi direct.

Nous nous regardâmes, un peu dans l'impasse. Puis Qing Ling dit soudain : « Dis, Ming, et si... on demandait à nouveau à Monsieur Chen ? Il a dit que beaucoup de ses voisins pratiquaient. Peut-être qu'il connaît quelqu'un, ou au moins qu'il sait où ils ont l'habitude de pratiquer. »

L'idée de Qing Ling me parut judicieuse. Monsieur Chen semblait être une bonne personne ; bien que prudent, il avait partagé des choses positives sur le Falun Gong. C'était une piste.

En regardant le livre sur la table, puis Qing Ling, je sus que si nous voulions en savoir plus, si nous voulions apprendre les exercices, nous ne pouvions pas compter uniquement sur internet ici. Contacter l'homme qui nous avait donné le livre était impossible, mais peut-être que, grâce à Monsieur Chen, nous aurions une chance de trouver des personnes qui pratiquaient réellement le Falun Gong à Shanghai.

La décision d'emprunter une nouvelle voie

Après avoir constaté l'impasse de nos recherches sur internet et suite à la suggestion de Qing Ling de contacter Monsieur Chen, nous nous assîmes pour discuter plus sérieusement de ce que nous avions vécu et des prochaines étapes. La chambre d'hôtel, bien que petite, était calme, seulement éclairée par la lampe jaune et le livre sans couverture posé solennellement sur la table entre nous. En trois jours, le *Zhuan Falun* avait complètement transformé notre vision du monde et de nous-mêmes.

Ce fut Qing Ling qui parla la première, ses yeux brillant d'une émotion indescriptible, à la fois touchée et grave. « Chéri », dit-elle d'une voix douce mais claire, « ces trois derniers jours... j'ai l'impression d'avoir parcouru un long chemin. Ce livre... » Elle posa délicatement la main sur le *Zhuan Falun*. « ...est complètement différent de tout ce que j'ai jamais connu. Même s'il y a des passages que je ne comprends pas encore, des choses qui semblent difficiles à croire, au plus profond de moi, je sens qu'il est incroyablement authentique, incroyablement juste. Il

répond à toutes les questions qui m'ont tourmentée pendant ce voyage, et à celles que je gardais en moi depuis si longtemps. »

Elle prit une profonde inspiration, me regardant droit dans les yeux, sa résolution évidente. « J'ai le sentiment... d'avoir enfin trouvé le chemin du retour, Ming. Une forte impulsion intérieure me dit que c'est la Loi juste, la Grande Voie que mon âme cherchait peut-être depuis très longtemps. »

Je l'écoutai en silence, mon cœur vibrant à l'unisson avec ses paroles. Je vivais moi-même une révolution intérieure. Ma vision scientifique du monde avait été sérieusement mise à l'épreuve par les principes du *Zhuan Falun*. La logique rigoureuse, le système complet, la capacité à expliquer tous les aspects de l'univers et de la vie humaine, en particulier les explications sur l'histoire et les civilisations préhistoriques... tout cela me forçait à reconsidérer mes anciennes croyances.

« Je comprends, Ling », répondis-je, la voix également chargée d'émotion. « Je ressens la même chose. Bien que ma raison ait encore de nombreuses questions, je ne peux nier la profondeur et la puissance de ces principes. Ils ont une logique interne parfaite. Et surtout, ils touchent à la conscience, à la nature bienveillante de l'être humain. Ce critère d'Authenticité-Compassion-Tolérance... je sens que c'est la vérité universelle, le chemin le plus juste. »

Je la regardai profondément dans les yeux. « Je pense... que nous avons vraiment trouvé le chemin que nous cherchions, mon amour. »

Le silence revint, mais c'était cette fois un silence d'unisson, celui d'une grande décision qui prenait forme. Nous savions qu'il ne suffisait pas de lire. Si c'était la voie juste, nous devions la parcourir.

« Alors... nous allons commencer par essayer de revoir Monsieur Chen pour lui en demander plus, n'est-ce pas ? » demanda Qing Ling, après que nous en ayons déjà discuté. Son regard était à la fois impatient et un peu inquiet. « Il a l'air de savoir des choses. Espérons qu'il pourra nous aider à trouver quelqu'un pour nous enseigner les exercices, ou au moins nous dire où les pratiquants de Falun Gong se réunissent. »

C'était aussi ce que je pensais. Cultiver son esprit selon Authenticité-Compassion-Tolérance pouvait commencer immédiatement, en s'examinant soi-même dans les actions de tous les jours. Mais pour les cinq exercices, il fallait vraiment un guide pour espérer les faire correctement. « D'accord », dis-je en hochant la tête, sentant une détermination claire. « Demain, ou dès que possible, nous trouverons un moyen de rendre visite à ton oncle et de parler adroitement à Monsieur Chen. Nous devons être très discrets et prudents, car cette affaire ne semble pas simple. »

Une décision était prise. Nous n'allions pas nous contenter de lire le livre. Nous allions commencer à mettre en pratique ce que nous pouvions immédiatement – en nous efforçant de vivre selon Authenticité-Compassion-Tolérance dans chaque pensée et chaque action, et en cherchant activement l'occasion d'apprendre les cinq exercices avec l'aide de Monsieur Chen, si l'affinité le permettait. La voie de la cultivation de Falun Dafa¹ s'ouvrait devant nous et, malgré les nombreuses inconnues, nous étions déterminés à faire ensemble les premiers pas, avec foi et espoir dans la vérité que nous venions de trouver.

¹"**Falun Dafa**": Conformément à la règle A4, puisque le terme a été utilisé de manière explicite dans le texte source, je l'utilise ici. "Falun Dafa" est la translittération standard et internationalement reconnue.

Premières expériences supranormales

Après cette conversation franche et cette décision capitale, un sentiment à la fois d'enthousiasme et de solennité envahit notre chambre d'hôtel. Nous n'étions

plus de simples touristes curieux ; nous semblions avoir volontairement franchi un nouveau seuil, une voie totalement inconnue mais qui promettait ce que nos cœurs désiraient ardemment.

En attendant l'occasion de revoir Monsieur Chen et l'espoir de trouver un guide pour les exercices, nous décidâmes de ne pas rester inactifs. Le livre *Zhuan Falun* n'exposait pas seulement les principes de la Loi, mais décrivait aussi brièvement les cinq exercices. Parmi eux, le cinquième, la méditation assise, décrivait assez clairement la posture.

« Et si... nous essayions de nous asseoir ? » suggéra Qing Ling un soir, ses yeux brillant d'un mélange de détermination et de curiosité. « En attendant, essayons de pratiquer ce que nous pouvons. »

J'acquiesçai. « Oui, essayons. Le livre dit que la méditation dépend principalement de l'apaisement de l'esprit ; nous pouvons peut-être commencer par essayer de rester immobiles et de vider notre esprit. »

Ainsi, dans le calme de la chambre, nous fîmes notre première tentative. J'essayai d'imiter la position du lotus complet décrite dans le livre, mais mes jambes, raides d'avoir passé ma vie sur une chaise, ne me permirent que de poser péniblement un pied sur la cuisse opposée, en demi-lotus. La douleur et l'engourdissement arrivèrent

rapidement. Je pris une profonde inspiration, tentant d'ignorer l'inconfort pour me concentrer sur le maintien d'un esprit vide, comme le recommandait le livre. Mais les pensées parasites affluaient en vagues incessantes. C'était bien plus difficile que je ne l'avais imaginé.

Je jetai un coup d'œil à Qing Ling. Elle semblait s'en sortir mieux que moi, peut-être grâce à une souplesse innée ou à son habitude des postures assises traditionnelles d'Asie. Elle était en demi-lotus, le dos droit, les mains formant le sceau¹ devant son bas-ventre, les yeux fermés. Au début, je la vis froncer légèrement les sourcils, supportant probablement aussi la douleur ou luttant pour calmer son esprit.

Mais un peu plus tard, je remarquai quelque chose d'étrange. Son corps était complètement immobile, sa respiration régulière, mais sur son visage aux yeux clos, deux filets de larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

« Ling ? » appelai-je doucement, un peu inquiet. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as très mal aux jambes ? »

Elle ne répondit pas tout de suite, semblant toujours plongée dans un état que je ne pouvais comprendre. Les larmes continuaient de couler. J'étais désespéré, ne sachant que faire, me contentant d'observer, l'esprit rempli de questions. Était-elle submergée par l'émotion

en pensant aux profonds principes que nous venions de lire ? Ou était-ce simplement une réaction physique à sa première méditation ?

Ce n'est qu'un moment plus tard qu'elle ouvrit lentement les yeux. Ils étaient encore humides, mais brillaient d'un étonnement, d'une émotion et d'un détachement indescriptibles. Elle se tourna vers moi, la voix encore tremblante :

« Ming... Je... je viens de voir... »

« Qu'as-tu vu ? » demandai-je aussitôt, sentant que quelque chose d'anormal s'était produit.

Qing Ling prit une profonde inspiration, s'efforçant de parler clairement. « Je ne suis pas sûre... Quand j'ai essayé de me calmer comme le dit le livre... soudain, devant mes yeux, ce n'était plus l'obscurité. J'ai vu... avec un autre œil, ici », dit-elle en pointant son front entre ses sourcils. « J'ai vu de la lumière... des couleurs éclatantes, extraordinaires, différentes de tout ce que j'ai jamais vu. »

Sa voix se fit plus basse, comme si elle racontait un rêve incroyable. « Puis... puis j'ai vu un autre monde. Si beau, si resplendissant. Je me suis vue... là-bas, pas sous cette forme... mais sous une autre, vêtue de magnifiques habits... comme... comme un Roi, un Seigneur de ce monde... »

De nouvelles larmes coulèrent de ses yeux. « J'ai aussi vu une scène... où je faisais mes adieux à ce monde, avec beaucoup d'autres... pour descendre... descendre dans ce monde humain... comme si nous avions fait un serment, une mission... pour attendre la Grande Loi à cette époque... »

Je restai assis, silencieux, complètement abasourdi par le récit de Qing Ling. Un monde resplendissant ? Un Roi Seigneur ? Un serment de descendre sur Terre ? Cela dépassait mon imagination, mais son expression bouleversée, ses larmes incessantes et la sincérité de son regard m'empêchaient de douter. Je me souvins des passages du *Zhuan Falun* sur l'œil céleste, sur l'origine véritable de l'Être, sur les différents niveaux d'espace. Se pouvait-il... que Qing Ling ait vraiment ouvert son œil céleste dès sa première tentative de méditation ?

Tandis qu'elle vivait une expérience si étrange et si supranormale, moi, assis juste à côté, je ne ressentais rien d'autre que la douleur dans mes jambes et le chaos dans ma tête. Une différence nette. Mais au lieu de me sentir déçu ou sceptique, l'expérience de Qing Ling fut comme un puissant électrochoc pour ma conscience. Même si je ne l'avais pas vu moi-même, son récit, combiné à nos lectures et à nos rencontres précédentes, renforça ma foi de manière considérable. Cela me montra que ce qui était écrit dans le livre n'était pas de la théorie pure, mais une réalité, des états que l'on pouvait atteindre par la

cultivation. Je compris que le chemin et l'état de cultivation de chacun sont différents, et que l'important est la persévérance et la capacité de compréhension.

« Je te crois », dis-je doucement, en posant la main sur son épaule. « Ce que dit le livre... est probablement vrai. »

Qing Ling hocha la tête, son regard encore empli d'une profonde émotion. Cette expérience semblait s'être gravée dans son cœur, lui apportant une compréhension fondamentale du sens de cette vie.

Les jours suivants, bien que je n'eusse pas d'expérience particulière comme Qing Ling en méditant, nous commençâmes tous deux à ressentir d'autres changements subtils. Notre esprit semblait plus frais, plus clair et lucide. Les petits tracassés de la vie nous préoccupaient moins. Parfois, je faisais des rêves étranges, pas très clairs mais qui m'apportaient un sentiment de paix ou suggéraient quelque chose. Parfois, une intuition soudaine sur une petite chose se révélait étonnamment juste.

Ces événements nous rassurèrent beaucoup. Cette voie semblait bien être celle que nous cherchions. Mais pour continuer, surtout pour apprendre correctement les exercices, il nous fallait absolument trouver un guide. C'était notre prochaine tâche.

¹**"formant le sceau"**: "Faire le sceau" (jie yin en chinois) est une expression courante dans le contexte de la méditation et des pratiques énergétiques asiatiques. Le mot "sceau" (mudra en sanskrit) est bien compris dans ce contexte en français.

* * *

CHAPITRE 9: LES PRINCIPES ÉCLAIRANTS ET LA COMMUNAUTÉ DE CULTIVATION

Recherche et premier contact

Après plusieurs jours de lecture et de réflexion sur le *Zhuan Falun*, et avec les expériences étranges de Qing Ling, nous ressentions tous deux une forte impulsion. De toute évidence, ce n'était pas un livre ordinaire, mais un

chemin, une guidance que nous avons eu la chance de trouver. Mais comme je l'ai dit, pour continuer, et surtout pour apprendre correctement les cinq exercices, il nous fallait trouver un guide. La recherche sur internet en Chine était vaine.

L'idée de contacter Monsieur Chen, l'ami de l'oncle de Qing Ling qui avait mentionné le Falun Gong, nous obsédait. Bien qu'il ait été un peu réticent à en parler, il connaissait au moins la pratique et avait dit que de nombreux voisins la suivaient. C'était la seule piste, et la plus plausible, que nous avions à Shanghai.

« Nous devons trouver un moyen de revoir Monsieur Chen, Ming », me dit Qing Ling un matin, alors que nous nous préparions à quitter l'hôtel. « On ne peut pas rester là à attendre. Je vais appeler ma tante, voir s'il y a un moyen de l'inviter, ou d'obtenir son numéro de téléphone pour le contacter directement. »

L'idée me parut sensée. Bien que j'hésitasse à déranger à nouveau sa famille, c'était important. Qing Ling appela donc sa tante. Heureusement, celle-ci ne posa pas trop de questions, pensant simplement que nous voulions remercier Monsieur Chen pour sa visite, et lui donna volontiers son numéro.

Une fois le numéro obtenu, Qing Ling appela directement Monsieur Chen. Elle choisit ses mots avec

soin, lui disant que nous avions beaucoup apprécié ses conseils sur les méthodes de santé, et que nous avions quelques questions supplémentaires à lui poser, s'il avait un moment. Au début, j'entendis à sa voix au téléphone une certaine hésitation ; il devait se douter de ce que nous voulions lui demander. Mais la sincérité dans la voix de Qing Ling dut le convaincre. Finalement, Monsieur Chen accepta de nous rencontrer cet après-midi-là dans un petit salon de thé près de chez lui, un endroit discret et peu fréquenté.

À l'heure convenue, nous nous rendîmes au salon de thé. C'était un petit établissement, niché dans une ruelle, à l'atmosphère très calme. Monsieur Chen nous attendait déjà à une table dans un coin. Il avait l'air toujours aussi doux que la dernière fois, mais son regard était plus prudent.

Après quelques salutations d'usage, Qing Ling alla droit au but, mais d'une voix toujours posée et respectueuse. « Monsieur Chen, l'autre jour, vous avez mentionné la pratique du Falun Gong que beaucoup de vos voisins suivent. En fait, par une heureuse affinité, nous avons eu l'occasion de lire le livre principal de cette méthode, le *Zhuan Falun*, et nous trouvons ses principes incroyablement profonds et significatifs. Nous aimerions beaucoup en apprendre davantage, et surtout apprendre les exercices, mais nous ne savons pas par où commencer, ni qui contacter ici. »

Qing Ling s'arrêta, regardant Monsieur Chen avec une expression d'attente et de supplication. « Nous savons que c'est un sujet peut-être un peu sensible, mais nous sommes vraiment sincères. Pensez-vous pouvoir... nous aider ? Ou peut-être nous présenter à quelqu'un qui pratique ? »

Monsieur Chen resta silencieux un moment, nous regardant, puis regardant par la fenêtre. Je voyais clairement l'hésitation sur son visage. Aider des étrangers à s'informer sur une pratique surveillée par le gouvernement n'était pas une chose simple. L'atmosphère dans le salon de thé devint un peu tendue. Qing Ling et moi retenions notre souffle.

Finalement, Monsieur Chen soupira doucement, puis se tourna vers nous. Son regard avait perdu sa méfiance initiale, remplacée par de la compassion et peut-être un peu d'empathie. « Je ne m'attendais pas à ce que vous ayez une telle affinité avec ce livre », dit-il à voix basse. « Il est vrai que la Loi juste n'est pas facile à trouver. Je comprends votre sincérité. »

Il marqua une pause, puis continua : « Cette affaire... n'est pas facile à aborder publiquement. Mais si vous avez vraiment le cœur à apprendre, je ne peux pas refuser. En fait, j'ai un ami très proche, un voisin, qui pratique le Falun Gong depuis de nombreuses années.

C'est un homme très bon et très éclairé. Peut-être... que je peux vous le présenter. »

En entendant cela, Qing Ling et moi nous sentîmes comme libérés d'un poids. Une grande joie et un immense espoir nous envahirent.

« Ce serait merveilleux ! » s'empressa de dire Qing Ling.
« Nous ne savons vraiment pas comment vous remercier.
»

Monsieur Chen fit un geste de la main : « Ce n'est rien. Aider des personnes ayant une affinité à trouver le bien, c'est aussi faire une bonne action. Mais vous devez me promettre d'être extrêmement prudents et discrets. En ces temps... » Il laissa sa phrase en suspens, mais nous comprîmes.

Ensuite, Monsieur Chen nous donna l'adresse et le numéro de téléphone de son ami, nommé Liu Wei, que tout le monde appelait affectueusement Oncle Liu. Monsieur Chen nous conseilla de l'appeler pour prendre rendez-vous et de bien préciser que nous venions de sa part. Il ajouta que pour l'apprentissage des exercices, nous devions en discuter directement avec Oncle Liu. En tant que pratiquant expérimenté, il saurait certainement nous aider de la manière la plus appropriée et la plus sûre dans la situation actuelle.

La rencontre avec Monsieur Chen, bien que brève, nous avait ouvert une porte cruciale. Nous quittâmes le salon de thé avec un immense espoir. Enfin, après tant de recherches, nous allions peut-être pouvoir entrer en contact direct avec ceux qui marchaient réellement sur le chemin de la cultivation de Falun Dafa.

Étudier la Loi, pratiquer les exercices et s'intégrer à la communauté

En quittant le salon de thé de Monsieur Chen avec les coordonnées d'Oncle Liu Wei¹, nous ressentîmes une joie et un espoir indescriptibles. Cet après-midi même, de retour à l'hôtel, Qing Ling appela Oncle Liu. Elle se présenta avec soin, précisant que nous venions de la part de Monsieur Chen, et exprima notre désir d'en apprendre davantage sur le Falun Gong et d'apprendre les exercices. À l'autre bout du fil, la voix d'Oncle Liu était chaleureuse et ouverte, mais aussi empreinte d'une certaine prudence. Il se dit ravi que des personnes souhaitent s'informer et, après que Qing Ling eut réitéré la recommandation de Monsieur Chen, il nous donna rendez-vous chez lui le lendemain après-midi pour discuter. Il nous expliqua également l'itinéraire avec soin.

À l'heure convenue, nous nous rendîmes à l'adresse indiquée. C'était un petit appartement dans un vieil immeuble collectif, sans rien de particulier. Oncle Liu, un homme d'âge mûr, grand et mince, au visage bienveillant, nous ouvrit avec un sourire doux. Après nous avoir fait entrer, nous avoir servi de l'eau, et probablement après avoir constaté que nous n'avions rien d'anormal, il commença à se montrer plus ouvert.

La joie et le soulagement d'avoir trouvé un guide furent rapidement suivis par l'enthousiasme et la sincérité d'Oncle Liu. Après avoir discuté et senti notre sincérité et notre soif d'apprendre, il proposa d'organiser du temps pour nous enseigner les exercices. Il dit : « La pratique des exercices nécessite calme et concentration. Je vous guiderai personnellement chez moi. Le Falun Gong a cinq séries d'exercices, quatre dynamiques et une méditation assise. L'apprentissage est entièrement gratuit, nous ne demandons pas un centime. »

Ainsi commença notre première leçon, dans le petit salon de l'appartement d'Oncle Liu. L'espace n'était pas grand, mais très propre et calme. Oncle Liu avait même invité une de ses amies, également une pratiquante de longue date, une vieille dame très douce nommée Chen (que nous allâmes beaucoup apprécier par la suite), pour nous guider avec soin. À tour de rôle, ils nous montrèrent chaque mouvement du premier exercice, « Bouddha déploie ses mille bras ». Les mouvements semblaient

lents et doux, mais en les imitant, je constatai que ce n'était pas si simple. Mon corps raide peinait à atteindre la relaxation et la souplesse qu'ils affichaient. Surtout avec les étirements, je sentais clairement l'inertie de mes articulations et de mes muscles peu sollicités.

Le deuxième exercice, « L'exercice du Falun debout », qui consistait à tenir la roue, fut un véritable défi. Après seulement quelques minutes dans la posture « Tenir la roue devant la tête », mes bras étaient endoloris et tout mon corps se mit à trembler. Je jetai un coup d'œil à Qing Ling ; elle semblait s'en sortir un peu mieux, mais son front était également perlé de sueur, ses sourcils légèrement froncés par l'effort. Pourtant, Oncle Liu et Madame Chen restaient immobiles, le visage serein, comme s'ils tenaient quelque chose de très léger.

« Tenez bon », nous encouragea gentiment Madame Chen. « Au début, c'est pareil pour tout le monde. C'est un peu douloureux, mais une fois que c'est passé, on se sent très bien. L'important, c'est la volonté. »

Leur patience et leur bienveillance nous touchèrent profondément. Ils ne montrèrent aucune impatience ni ne critiquèrent notre maladresse. Ils corrigeaient méticuleusement chaque petite posture, expliquaient en détail les exigences de chaque mouvement, répétant jusqu'à ce que nous en ayons saisi les bases. Les jours suivants, nous nous rendîmes régulièrement chez Oncle

Liu aux heures convenues pour apprendre et pratiquer avec eux. Peu à peu, nous apprîmes les cinq exercices. Le cinquième, la méditation « Renforcement des pouvoirs divins », qui exige la position du lotus, fut un autre défi pour mes jambes raides. Mais en me souvenant de l'expérience de Qing Ling et des encouragements de tous, je persistai. Bien que je ne pusse pas encore m'asseoir longtemps ou vider complètement mon esprit, je commençai à sentir un courant d'énergie chaude circuler dans mon corps pendant la pratique, une sensation agréable et une fraîcheur inhabituelle après chaque séance.

Mais la cultivation dans le Falun Gong ne se limitait pas aux exercices. Oncle Liu nous expliqua que l'essentiel était de cultiver son *xinxing* (sa nature de l'esprit) selon le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance, et que la lecture des livres, l'étude de la Loi (*Fa*), était d'une importance capitale.

Un après-midi, après quelques jours de pratique, Oncle Liu nous invita à rester pour le dîner, puis à participer à une séance d'étude de la Loi en groupe avec quelques-uns de ses amis. « Nous nous réunissons souvent le soir pour lire les livres et partager nos compréhensions. C'est juste un petit groupe, chez un particulier, pour plus de discrétion et de sécurité. Si cela ne vous dérange pas, restez avec nous. »

Cette invitation nous toucha beaucoup. Nous comprenions que dans la situation actuelle en Chine, inviter des étrangers, qui plus est, à une séance d'étude de la Loi chez soi, était une immense marque de confiance de leur part.

Ce soir-là, après un repas végétarien simple mais chaleureux chez Oncle Liu, quelques autres amis arrivèrent. Le petit salon fut de nouveau rangé. Environ sept ou huit personnes étaient déjà assises sagement sur des nattes au sol. Outre Oncle Liu et Madame Chen, il y avait de nouveaux visages. Un jeune chauffeur de taxi, une femme d'âge moyen, ouvrière à la retraite, et un homme à l'air éprouvé mais au regard très doux, un paysan de la banlieue qui ne venait qu'occasionnellement. L'atmosphère était chaleureuse et quelque peu solennelle.

L'étude de la Loi commença. Chacun lisait à tour de rôle des passages du *Zhuan Falun*. Les voix étaient claires, respectueuses. Bien que j'aie déjà lu ces passages, les entendre et les étudier avec d'autres dans une telle atmosphère me donnait l'impression que les principes de la Loi pénétraient plus profondément dans mon esprit. Après avoir lu une leçon, les gens commencèrent à partager leurs compréhensions, leurs expériences de cultivation, la manière dont ils s'étaient mesurés à la Loi pour surmonter les difficultés et les conflits dans leur vie, au travail, en famille.

Pas de débats animés ni de grands discours. Juste de la sincérité, de la franchise, et le désir de progresser ensemble. L'un racontait comment il avait enduré une injustice, l'autre comment il avait essayé de penser aux autres avant lui-même face à un problème. Ils n'hésitaient pas à parler de leurs propres défauts, de leurs mauvais attachements, et de leurs efforts pour s'améliorer selon les exigences de la Grande Loi. Qing Ling, avec sa maîtrise du chinois et sa sensibilité culturelle, partagea également ses premières impressions sur les principes et reçut l'empathie et les encouragements de tous.

J'écoutais en silence, profondément ému. Ici, il n'y avait pas de distinction entre professeur et ouvrier, ingénieur et paysan, jeune et vieux. Tous étaient égaux, apprenant ensemble, s'aidant mutuellement à s'améliorer sur le chemin de la cultivation. Il n'y avait aucune forme d'organisation, pas de chef, pas de collecte d'argent, pas de rituels. Seulement les livres de la Grande Loi et un cœur sincère désirant cultiver. L'atmosphère pure et bienveillante, le lien sincère entre ces personnes, créaient une force spirituelle invisible mais immense. C'était complètement différent de toutes les organisations, religions ou groupes que j'avais connus.

Les jours suivants, nous nous intégrâmes progressivement à cette petite communauté chaleureuse. Nous n'apprenions pas seulement la Loi et les exercices

avec eux, mais nous entendions aussi de nouvelles histoires, rencontrions de nouvelles personnes. Chacun avait sa propre situation, son propre destin, mais tous partageaient la même foi en Authenticité-Compassion-Tolérance, le même désir de devenir une meilleure personne, de retourner à son soi originel. Cette intégration ne nous aida pas seulement à comprendre plus profondément le Falun Gong, mais elle renforça également notre détermination et notre foi dans le chemin que nous avons choisi. Nous sentions que nous n'étions pas seuls dans ce voyage.

Des histoires miraculeuses et des témoignages vivants

Plus nous passions de temps avec le groupe d'Oncle Liu, plus nous entendions leurs histoires personnelles. Ce n'étaient pas des théories complexes ou des philosophies obscures, mais des expériences de la vie de tous les jours qui recelaient pourtant des choses étranges, des preuves vivantes du pouvoir de transformation de Falun Dafa.

Lors de nos conversations après l'étude des livres, ou autour d'une tasse de thé, les gens racontaient naturellement comment ils avaient commencé à cultiver.

Ce qui attira particulièrement mon attention de professeur de médecine, au début, furent les histoires de guérison.

Madame Chen, la vieille dame au sourire doux, avait autrefois beaucoup souffert d'une grave maladie cardiaque et d'arthrite qui la rendaient presque incapable de marcher. Elle raconta que les médecins lui avaient dit que sa maladie ne pouvait être que contenue par des médicaments, et que sa vie déclinait. Pourtant, depuis qu'elle avait commencé à pratiquer le Falun Gong quelques années auparavant, non seulement son moral s'était amélioré, mais sa santé aussi, de manière inattendue. Aujourd'hui, elle se déplaçait avec agilité, s'occupait de tout elle-même, et aidait même ses enfants dans les tâches ménagères.

« Au début, je pensais juste pratiquer pour améliorer ma santé », dit-elle en souriant, un sourire radieux qui ne correspondait pas à celui d'une ancienne grande malade. « Mais Oncle Liu m'a dit que pour guérir, il ne fallait pas seulement faire les exercices, mais aussi cultiver son cœur », dit-elle en pointant sa poitrine. « Il faut abandonner l'esprit de compétition, le ressentiment, les soucis inutiles. Je me suis efforcée de suivre les enseignements de Maître Li¹ dans le livre, de vivre selon Authenticité-Compassion-Tolérance. Peu à peu, mon cœur est devenu plus léger, je ne blâmais plus le destin et ne me fâchais plus contre mes enfants. Et puis, la

maladie a tout simplement disparu, sans que je sache comment. »

D'après mes connaissances médicales, le rétablissement de Madame Chen était presque inexplicable. Mais il était impossible de ne pas croire à la réalité qui s'offrait à mes yeux : une vieille dame pleine de vitalité, le teint rosé, se déplaçant avec aisance. Et elle n'était pas la seule. Monsieur Li, le jeune chauffeur de taxi, parla de ses migraines chroniques qui l'avaient tourmenté pendant des années ; aucun médicament ne fonctionnait, affectant gravement son travail. Pourtant, après seulement quelques mois de pratique, les crises s'étaient espacées puis avaient complètement disparu. Madame Hong, l'ouvrière à la retraite, partagea comment son insomnie et sa neurasthénie de longue date avaient disparu, lui redonnant la joie de vivre.

J'écoutais, un conflit intérieur agitant mon esprit, entre mes connaissances médicales et ces réalités difficiles à croire. De toute évidence, ces cas dépassaient les explications de la médecine moderne, qui se concentre généralement sur le corps physique. Mais je ne pouvais nier la santé et la joie qui émanaient de ces personnes. Elles ne semblaient ni exagérer ni inventer. De plus, elles insistaient toutes sur un point commun : l'amélioration de la santé allait toujours de pair avec l'élévation de leur esprit, en vivant selon le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance. Il semblait exister un lien très

étroit et profond entre l'état mental, la moralité et la santé physique, que notre science n'avait pas encore exploré.

Cependant, les histoires qui nous émurent et nous impressionnèrent le plus, Qing Ling et moi, furent les partages sur les changements de leur caractère, de leur mode de vie.

Il y avait un homme nommé Qiang, qui, disait-on, était auparavant un alcoolique notoire dans le quartier, toujours à chercher la bagarre. Il raconta avec sincérité et un peu de gêne son passé, comment il avait fait souffrir sa femme et ses enfants et fait en sorte que les voisins l'évitent. « À l'époque, je vivais au jour le jour. Dès que j'avais de l'argent, je buvais, et une fois ivre, je créais des problèmes. Ma femme a pleuré d'innombrables fois », dit-il. « Heureusement, quelqu'un m'a présenté le Falun Gong. En lisant le *Zhuan Falun*, j'ai eu comme un déclic. J'ai compris que la cause de ma souffrance était le karma créé par mes mauvaises actions passées, et que pour changer, il fallait que j'améliore mon esprit, que je devienne une bonne personne. » Il expliqua que le processus pour arrêter l'alcool et changer de caractère avait été très difficile, mais qu'en persistant à lire le livre, à faire les exercices et à se rappeler constamment d'être Vrai, Bon et Tolérant, il y était parvenu. Aujourd'hui, Monsieur Qiang avait complètement arrêté l'alcool, était devenu un mari et un père responsable, et vivait en

harmonie avec son entourage. En voyant son air doux et sa façon de parler posée, il était difficile d'imaginer l'homme qu'il avait été.

Oncle Liu partagea aussi un jour qu'il avait été quelqu'un qui accordait beaucoup d'importance à la renommée et au profit dans son travail, qu'il était calculateur et utilisait parfois de mauvaises méthodes pour concurrencer ses collègues. « C'est en étudiant la Grande Loi que j'ai compris que les choses pour lesquelles les gens ordinaires se battent toute leur vie ne sont en fait qu'illusion », dit-il d'un air pensif. « Ce que l'on peut vraiment emporter avec soi, c'est le karma et la vertu. En tant qu'être humain, il faut vivre avec authenticité, avec bienveillance, et toujours penser aux autres en premier. J'ai donc changé ma façon de voir les choses, j'ai cessé de me battre, je travaille avec dévouement et je traite les autres avec sincérité. Mon cœur est en paix, et la vie me semble beaucoup plus légère. »

Qing Ling écoutait ces histoires avec une attention particulière. Elle me dit que les valeurs morales qu'ils mettaient en pratique, comme la sincérité, la bonté et la patience, bien que similaires aux enseignements de la culture traditionnelle chinoise qu'elle avait étudiée, étaient ici exprimées de manière beaucoup plus concrète, pratique et systématique. Ce n'était pas de la théorie livresque, mais quelque chose que chacun s'efforçait de suivre dans chaque pensée, parole et action quotidienne.

Chaque histoire, chaque personne que nous rencontrions dans ce petit groupe, était un témoignage vivant. Ils n'avaient pas besoin d'utiliser de grands mots pour nous convaincre. Les changements positifs dans leur santé, leur maturité morale, la paix et la bienveillance qui émanaient d'eux étaient la preuve la plus convaincante de la nature miraculeuse de Falun Dafa. Ces histoires et ces personnes nous ont donné plus de force, ont solidifié notre foi et nous ont encouragés à faire nos premiers pas sur le chemin de la cultivation avec plus de détermination.

S'imprégner du principe Authenticité-Compassion-Tolérance

Les histoires de transformation de la santé et du mode de vie que nous entendions étaient vraiment impressionnantes. Mais ce qui nous fascinait le plus, Qing Ling et moi, et nous donnait envie d'approfondir, c'était le fil conducteur de tous ces récits : le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance. Ces trois mots n'étaient pas un simple slogan, mais le véritable fondement de tous les changements positifs que nous observions chez eux.

Pendant les études de la Loi ou les conversations avec Oncle Liu et les autres, nous ne les entendions pas analyser ces trois mots de manière abstraite. Au lieu de cela, nous les entendions raconter comment ils s'efforçaient de se mesurer à Authenticité-Compassion-Tolérance dans des situations très concrètes de la vie.

Nous avons réalisé que, pour eux, l'Authenticité (*Zhen*) ne signifiait pas seulement ne pas mentir, mais aussi être fidèle à son cœur, agir avec droiture, sans fausseté. Monsieur Qiang, l'ancien alcoolique, avait partagé que son premier pas vers le changement avait été de reconnaître honnêtement ses erreurs, sans fuir ni blâmer les autres.

La Compassion (*Shan*), d'après leurs récits, n'était pas seulement le fait de faire de bonnes actions ordinaires. C'était la tolérance, le fait de toujours essayer de penser aux autres en premier, même au risque d'être soi-même désavantagé. Madame Chen raconta comment, après avoir perdu une partie de sa pension de retraite à cause d'une erreur, au lieu de se mettre en colère ou d'exiger réparation, elle avait pensé que l'autre personne pouvait aussi être en difficulté, et avait choisi de laisser passer avec indulgence. « Je cultive la Compassion, comment pourrais-je, pour un peu d'argent, créer des difficultés à quelqu'un et troubler mon propre cœur ? » dit-elle en souriant doucement.

Quant à la Tolérance (*Ren*), c'était peut-être ce dont nous les entendions le plus parler face aux difficultés. Ce n'était pas une résignation passive, mais une force intérieure remarquable. Nous avons entendu Madame Hong raconter comment elle avait enduré les moqueries de ses anciens collègues lorsqu'ils avaient appris qu'elle pratiquait le Falun Gong, sans répliquer, se contentant de bien faire son travail en silence. Nous avons entendu Oncle Liu raconter comment il avait supporté les injustices au travail, sans se battre, considérant cela comme une occasion de rembourser son karma et de se corriger. Il semblait que pour eux, chaque conflit, chaque contrariété, était une « épreuve », une occasion de pratiquer la Tolérance, de retrouver son calme et d'examiner le problème du point de vue d'un pratiquant.

Ce qui nous frappa particulièrement, c'est qu'ils insistaient toujours sur le fait de « regarder à l'intérieur » lorsqu'ils rencontraient un problème. Au lieu de pointer du doigt les autres et de les blâmer, ils se tournaient vers eux-mêmes et se demandaient : « Ai-je fait quelque chose de mal ? », « Ai-je un mauvais attachement (comme l'esprit de compétition, la jalousie, la peur...) qui a causé cette situation ? ». Cette façon d'aborder les problèmes nous parut très étrange et admirable. C'était complètement différent de l'habitude de beaucoup de gens de toujours chercher la faute chez les autres en premier.

En écoutant ces partages sincères et simples, en voyant la façon dont ils se traitaient les uns les autres et traitaient les autres au quotidien, Qing Ling et moi commençons à percevoir la profondeur du principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance. Ce n'étaient plus des mots étrangers, mais ils prenaient vie à travers chaque personne, chaque histoire. Nous commençons à nous examiner nous-mêmes, réalisant nos innombrables défauts, nos pensées égoïstes, nos réactions impulsives devenues des habitudes.

Une envie de changer, de suivre ces belles choses, commença à naître dans notre esprit. Nous comprenions que le chemin à venir consistait à nous efforcer sans cesse de pratiquer, de vivre selon ces trois mots d'or. C'était là le cœur de la cultivation, la clé pour devenir une meilleure personne, pour retourner à sa véritable nature. La lumière d'Authenticité-Compassion-Tolérance, bien qu'à peine entrevue à travers ces premières expériences, était suffisante pour nous éclairer et nous donner une foi plus solide dans le chemin que nous avions choisi.

* * *

CHAPITRE 10: SOUS LE SOLEIL ROUGE – LA VÉRITÉ DISSIMULÉE

Les premières vagues d'inquiétude

Après environ trois semaines à Shanghai, intégrés au petit groupe d'Oncle Liu et de ses amis pratiquants, nous nous sentions plus proches d'eux, plus liés à ces personnes bienveillantes que nous avions eu la chance de rencontrer. Les séances d'exercices chez Oncle Liu ou dans d'autres lieux discrets, ainsi que les études de la Loi et les partages en soirée, étaient devenues une partie

essentielle de notre quotidien ici. Ces activités nous apportaient une paix intérieure et un immense espoir. Pourtant, c'est au moment où nous nous sentions le plus sereins que les premiers signes d'inquiétude commencèrent à apparaître discrètement, comme pour annoncer un malheur imminent.

La première chose que nous remarquâmes fut un changement dans les rendez-vous pour les exercices. Le nombre de participants diminuait parfois de manière inexplicable. Certains visages familiers disparaissaient pendant plusieurs jours. Puis, un matin, Oncle Liu appela pour dire que la séance du jour était reportée, ou parfois pour changer soudainement le lieu de rendez-vous sans explication claire, disant simplement que c'était « plus pratique » ou qu'il y avait « un imprévu ».

De plus, l'attitude de certains pratiquants devint plus réservée. Les conversations animées et ouvertes après l'étude de la Loi étaient maintenant parfois interrompues par des regards méfiants jetés aux alentours, ou quelqu'un baissait soudainement la voix en abordant certains sujets. Oncle Liu, l'ingénieur à la retraite toujours si enthousiaste et direct, je remarquai lors d'une conversation privée qu'il regardait de temps en temps par la fenêtre, une lueur d'anxiété dans les yeux que je n'avais jamais vue auparavant. Il ne dit rien explicitement, mais son comportement me laissa un sentiment de malaise indéfini.

Un après-midi, alors que Qing Ling et moi nous promenions près de l'immeuble d'Oncle Liu, je remarquai un homme en civil, à l'air inconnu, qui rôdait au coin de la rue d'en face. Il ne faisait rien de particulier, se contentant de s'appuyer contre un mur, jetant de temps en temps un coup d'œil en direction de l'immeuble. C'était peut-être une coïncidence, mais dans ce contexte, cette image me rendit méfiant. Qing Ling le remarqua aussi et me serra la main un peu plus fort.

Il était clair que quelque chose se passait en coulisses, à notre insu. L'atmosphère paisible et ouverte du début semblait maintenant recouverte d'une brume d'anxiété et de prudence.

Une fois, lors d'une étude de la Loi en groupe chez Oncle Liu (le nombre de participants était d'ailleurs bien inférieur à d'habitude), alors que nous partagions nos compréhensions du livre, la douce Madame Chen soupira et dit à voix basse, comme pour elle-même : « Le temps semble sur le point de changer ces jours-ci... »

Surpris, je demandai : « Le temps ? Je trouve qu'il fait encore beau, Madame. »

Madame Chen se contenta d'un léger sourire, un peu forcé, et n'ajouta aucune explication. Oncle Liu, assis à côté, toussa légèrement, puis nous regarda, la voix grave : « Vous êtes étrangers, et vous venez d'arriver, il y a

beaucoup de choses que vous ne savez peut-être pas. Ici... les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent. Être une bonne personne n'est parfois pas facile. Vous devriez... faire un peu attention. »

Les paroles allusives et pleines de sous-entendus d'Oncle Liu et de Madame Chen ne firent qu'amplifier mon malaise. Faire attention à quoi ? Pourquoi être une bonne personne n'était-il pas facile ? Ces questions tournaient en boucle dans ma tête, mais je sentais que ce n'était ni le moment ni le lieu de demander plus. Un voile invisible dissimulait une vérité, une vérité à laquelle nos nouveaux amis semblaient confrontés quotidiennement, et dont nous ne faisons qu'effleurer la surface. Ces signes d'inquiétude, bien que vagues, suffisaient à indiquer que notre voyage d'exploration était sur le point d'entrer dans un virage dangereux et plus difficile.

Les murmures de la persécution

Les avertissements voilés et l'atmosphère de plus en plus prudente ne firent qu'accroître notre malaise. Bien que nous ayons vaguement perçu le danger et le caractère « sensible » du Falun Gong à travers l'incident du parc et nos difficultés à trouver des informations en ligne, nous

n'avions pas encore une image complète de la situation. L'occasion de mieux comprendre se présenta un soir, lorsque nous fûmes de nouveau invités chez Oncle Liu. Cette fois, l'ambiance était différente. Seuls Oncle Liu, Madame Chen et nous étions présents. La petite pièce semblait plus silencieuse que d'habitude ; du thé avait été préparé, mais personne ne semblait y toucher.

Le silence dura un moment, puis Oncle Liu nous regarda droit dans les yeux. Son regard n'était plus celui, investigateur, de notre première rencontre, mais empreint d'une grande gravité et d'une certaine lourdeur. Il soupira, comme s'il venait de prendre une décision difficile.

« Vous deux », commença-t-il d'une voix plus grave et plus lente que d'habitude. « Ces derniers jours, vous avez semblé perplexes, et vous avez peut-être ressenti que quelque chose n'allait pas. Nous vous considérons comme des nôtres et ne voulons rien vous cacher, mais parler de ces choses pourrait aussi vous inquiéter davantage. »

Qing Ling et moi retinmes notre souffle, sachant que ce que nous allions entendre allait probablement éclaircir ce que nous avions vaguement perçu.

Oncle Liu continua : « Comme vous l'avez appris dans le *Zhuan Falun*, le Falun Gong, ou Falun Dafa, est une méthode de cultivation de haut niveau de l'école de Bouddha, qui enseigne aux gens à vivre selon

Authenticité-Compassion-Tolérance, apportant de grands bienfaits à la santé et à l'esprit. Autrefois, en Chine, près de cent millions de personnes la pratiquaient, plus que le nombre de membres du Parti communiste. »

Il s'arrêta, but une gorgée de thé. « Mais... comme vous l'avez peut-être pressenti avec l'incident du pratiquant qui vous a donné le livre, depuis le 20 juillet 1999, tout a changé. » Sa voix se brisa, et j'y entendis une douleur contenue. « Le chef du Parti communiste chinois de l'époque, Jiang Zemin, par jalousie personnelle et par une peur irrationnelle de la popularité croissante du Falun Gong, craignant que les gens croient en Authenticité-Compassion-Tolérance plutôt qu'au Parti, a ordonné le lancement d'une persécution extrêmement cruelle et absurde à l'échelle nationale, visant le Falun Gong et tous ceux qui le pratiquent, malgré le désaccord de nombreux autres membres du Politburo. »

En entendant Oncle Liu parler si clairement, les bribes d'information que nous avions recueillies commencèrent à s'assembler. Bien que nous ne fussions plus surpris par l'existence d'une répression, l'entendre confirmée par quelqu'un que nous respections, parlant d'une « persécution extrêmement cruelle et absurde à l'échelle nationale », révélait une ampleur bien plus grande que ce que nous aurions pu imaginer.

« Alors ce que nous avons lu sur internet aux États-Unis, et ce que nous avons vu au parc... tout est vrai, et même bien plus grave, n'est-ce pas ? » demanda doucement Qing Ling, sa voix trahissant son effarement. « Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi ils utiliseraient des méthodes aussi cruelles contre une pratique pacifique qui enseigne simplement aux gens à être bons. »

Oncle Liu secoua la tête, le visage assombri. « Pour le Parti communiste, tout ce qui échappe à son contrôle absolu, toute idéologie ayant une grande influence sur le peuple qui n'est pas la sienne, est considérée comme une menace pour son pouvoir. Ils ne peuvent accepter que les gens aient foi en des divinités, en des valeurs universelles comme Authenticité-Compassion-Tolérance, car cela va à l'encontre de leur nature athée et de leur doctrine de lutte. »

Il continua en décrivant comment l'immense appareil de propagande de l'État avait été utilisé pour diffamer et calomnier systématiquement le Falun Gong. « Ils ont utilisé tous les médias, de la télévision à la radio, en passant par la presse et internet... pour diffuser jour et nuit des mensonges. Ils ont qualifié le Falun Gong de "secte perverse", inventant toutes sortes d'histoires pour inciter à la haine parmi les gens mal informés, lavant le cerveau de toute une génération. Ils ont même mis en scène une fausse auto-immolation sur la place Tiananmen pour en accuser le Falun Gong, une

mascarade grossière mais qui a trompé beaucoup de gens, en Chine comme à l'étranger. »

Madame Chen, assise à côté, les yeux rouges depuis un moment, ajouta d'une voix étranglée : « Des millions de nos compagnons de pratique ont été arrêtés arbitrairement, harcelés de toutes les manières simplement parce qu'ils refusaient d'abandonner leur foi en Authenticité-Compassion-Tolérance. Leurs maisons ont été perquisitionnées jour et nuit, les livres de la Grande Loi confisqués et détruits, ils ont été renvoyés de leur travail, leurs enfants victimes de discrimination à l'école, leurs familles surveillées et soumises à toutes sortes de pressions... »

Chaque mot d'Oncle Liu et de Madame Chen, bien que prononcé calmement, était comme un coup de poignard. L'ampleur et la perversité de cette persécution dépassaient de loin tout ce que j'avais pu imaginer. Ce n'était plus une question « sensible » ou de « difficultés », mais une campagne délibérée, systématique et brutale pour anéantir une croyance. Comment ces gens doux et bons que nous connaissions, qui voulaient simplement vivre mieux selon Authenticité-Compassion-Tolérance, pouvaient-ils être qualifiés de « secte perverse » et subir des choses aussi terribles ?

Je regardai Qing Ling ; son visage était livide, ses yeux remplis d'horreur et d'indignation. Les valeurs

spirituelles élevées que nous venions de trouver et de chérir nous apparaissaient maintenant comme une cible délibérément piétinée et détruite par le pouvoir de l'État.

« L'ampleur de la chose... est inimaginable », dis-je, essayant de garder mon calme malgré un tremblement dans la voix. « Ce que nous savions n'était qu'une infime partie. »

« Nous comprenons que ce soit difficile à accepter pour vous, surtout venant d'un environnement libre », dit Oncle Liu avec compassion. « Mais c'est la triste réalité de ce pays depuis plus de vingt ans. C'est aussi la raison pour laquelle nous devons être si prudents. Nous ne vous disons pas cela pour vous effrayer, mais pour que vous compreniez mieux la situation réelle à laquelle nous, et des millions d'autres pratiquants, sommes confrontés chaque jour. »

La pièce retomba dans le silence, mais cette fois un silence lourd, oppressant, chargé de la vérité cruelle qui venait d'être révélée. Les questions sur l'ampleur réelle de la persécution, son degré de brutalité, et les dangers auxquels nos nouveaux amis étaient confrontés tourbillonnaient dans ma tête. Ce qu'Oncle Liu et Madame Chen venaient de raconter n'était qu'une partie d'une image bien plus grande et plus sombre, et je savais que nous devions en apprendre davantage.

Les preuves de la brutalité et de l'absurdité

Les premiers récits d'Oncle Liu et de Madame Chen sur la persécution nous avaient laissés, Qing Ling et moi, complètement abasourdis. Les jours suivants, mon esprit tourbillonnait sous le poids de ces informations terribles. La vérité pouvait-elle être si cruelle ? Y avait-il une erreur, une exagération quelque part ? Mon esprit scientifique s'efforçait de trouver une explication rationnelle, mais les visages doux et sincères des pratiquants que nous avions rencontrés revenaient sans cesse, en contradiction totale avec l'étiquette de « secte perverse » qu'on leur avait collée.

Quelques jours plus tard, lors d'une autre visite chez Oncle Liu, voyant que nous étions encore perplexes, il décida de nous en dire plus. Cette fois, une femme d'âge mûr nommée Lan, que nous n'avions pas encore rencontrée, était également présente. Son visage était marqué par l'épreuve, mais ses yeux brillaient d'une détermination peu commune. Oncle Liu nous expliqua que Madame Lan avait été emprisonnée pendant

plusieurs années simplement parce qu'elle refusait d'abandonner sa pratique du Falun Gong.

Madame Lan commença son récit. Sa voix était égale, sans aucune trace de ressentiment, mais chaque mot était comme un coup de poignard. Elle raconta cette nuit où la police avait fait irruption chez elle, fouillant tout avant de l'emmener sous les yeux de son jeune enfant qui hurlait de terreur. Elle décrivit les mois passés en centre de détention, puis en camp de travaux forcés.

« Ils ne nous traitaient pas comme des êtres humains », dit-elle doucement. « Ils utilisaient tous les moyens pour nous forcer à renoncer à notre foi en Authenticité-Compassion-Tolérance. Ils voulaient que nous écrivions les "trois déclarations" – une garantie de ne plus pratiquer, une déclaration de repentance, et une déclaration dénonçant d'autres pratiquants. »

Elle décrivit les tortures qu'elle et d'autres pratiquants avaient subies. Pas de manière générale, mais avec des détails qui nous firent frissonner. « Ils utilisaient des matraques électriques sur les parties les plus sensibles du corps. Les cris de douleur résonnaient dans les couloirs. Ils nous forçaient à rester debout ou assis dans une position fixe pendant des jours, sans nous laisser dormir ; au moindre assoupissement, nous étions battus sans pitié. Certains étaient menottés et suspendus pendant des heures jusqu'à l'évanouissement. D'autres étaient gavés

de force, un tube en plastique rigide enfoncé par le nez jusqu'à l'estomac, dans lequel ils versaient de la nourriture mélangée à de l'eau sale, causant une douleur et des lésions atroces... »

En entendant cela, Qing Ling ne put se retenir et porta la main à sa bouche, les larmes aux yeux. Ma poitrine se serra ; une colère et un dégoût profonds m'envahirent. Ce n'étaient pas là les actes d'agents de la force publique, c'était un crime.

« Le plus douloureux n'était pas la torture physique », poursuivit Madame Lan, la voix un peu brisée. « C'était la torture mentale. Ils nous obligeaient à regarder en boucle des vidéos de propagande diffamant le Maître et la Grande Loi. Ils utilisaient les mots les plus vulgaires pour nous insulter. Ils essayaient par tous les moyens de briser notre volonté et notre foi. »

Pour nous montrer plus clairement, Oncle Liu sortit avec précaution d'une armoire verrouillée un mince dossier, enveloppé de plusieurs couches de tissu. Il l'ouvrit. À l'intérieur se trouvaient quelques vieilles photos en noir et blanc, montrant des ecchymoses, des brûlures de matraques électriques sur le corps de quelqu'un. Il y avait aussi une liste manuscrite, répertoriant les noms et adresses de certains pratiquants de la région qui avaient été arrêtés, condamnés ou qui avaient disparu sans laisser de traces au fil des ans.

« Ce n'est qu'une infime partie », dit Oncle Liu, la voix pleine de tristesse. « Il y en a tellement d'autres qui souffrent dans les prisons, les camps de travail à travers le pays. Beaucoup ont été torturés à mort, ou ont été éliminés mystérieusement sans que leur famille ne connaisse jamais la vérité... »

En voyant ces photos, ces noms, en entendant le récit poignant et authentique de Madame Lan, les derniers doutes qui subsistaient en moi se dissipèrent. La vérité apparut, nue, cruelle et profondément absurde. D'un côté, des gens bienveillants, cherchant seulement à améliorer leur santé et leur moralité selon le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance. De l'autre, tout un appareil d'État, utilisant les méthodes les plus brutales, de la propagande mensongère à la torture sauvage, pour anéantir leur croyance.

Cette contradiction me rongait. Comment une telle absurdité pouvait-elle exister ? Où était la loi ? Où était la justice ? Où était la conscience humaine ? Ma vision du monde, fondée sur la logique scientifique et un certain ordre social, semblait s'effondrer sous mes yeux.

Je regardai Qing Ling et la vis essuyer discrètement ses larmes. L'indignation se lisait sur son visage. Elle était née en Chine, avait été fière de l'histoire et de la culture de son pays. Maintenant, face à cette vérité brutale, sa

douleur et sa déception devaient être bien plus grandes que les miennes.

La conversation de ce jour-là se termina dans une atmosphère très lourde. Nous quittâmes la maison d'Oncle Liu, l'esprit confus, portant le fardeau de la vérité que nous venions d'apprendre. La belle lumière du Falun Gong que nous avions trouvée était maintenant recouverte par l'ombre effroyable de la persécution. Nous savions que nous ne pouvions plus rester de simples spectateurs. Mais que faire ? Cette question tournait en boucle dans ma tête, nous laissant dans un état de déchirement et de perplexité.

Déchirement intérieur et confrontation avec la vérité

Cette nuit-là, Qing Ling et moi ne trouvâmes presque pas le sommeil. De retour à l'hôtel, nos esprits étaient écrasés par ce que nous venions de voir et d'entendre chez Oncle Liu. Le silence dans la chambre était oppressant, seulement troublé par les légers soupirs de Qing Ling et les battements sourds de mon propre cœur. La vérité sur la persécution du Falun Gong, avec ses

preuves de brutalité et d'absurdité, nous avait laissés abasourdis, creusant une profonde blessure dans nos pensées et nos émotions.

Le choc initial s'estompa peu à peu, laissant place à une horreur glaçante. Je ne pouvais pas comprendre comment un pays comme la Chine, avec son apparence moderne et les gens doux et simples que nous avions rencontrés, pouvait abriter un appareil d'État qui torturait et tuait ses propres citoyens pacifiques simplement à cause de leur croyance. Ma vision du monde, bâtie sur la logique scientifique et la foi en un certain ordre social, semblait se briser en mille morceaux. La lumière et les ténèbres, le bien et le mal, la vérité et le mensonge... tout s'entremêlait de manière douloureuse sous mes yeux.

Je regardai Qing Ling. Elle était assise sur le lit, les genoux ramenés contre sa poitrine, le regard perdu vers la fenêtre. Ses larmes avaient séché, mais la douleur et l'indignation brûlaient encore dans ses yeux. Je savais que sa souffrance était plus grande que la mienne. C'était sa patrie, la culture qu'elle chérissait et enseignait. Devoir faire face au fait que le gouvernement de ce pays piétinait les plus hautes valeurs morales, détruisait les personnes les plus bienveillantes, était certainement une blessure et une déception immenses pour elle.

« Comment peuvent-ils faire ça, Ming ? » Sa voix s'éleva doucement dans la nuit, faible mais pleine d'une colère contenue. « Des gens comme Oncle Liu, Madame Chen, Madame Lan... ils veulent juste être de bonnes personnes. Pourquoi les traiter comme des ennemis ? »

Je ne savais que répondre. Toute logique devenait vaine face à une telle absurdité.

Puis la peur commença à s'insinuer, à envahir mon esprit. Nous étions étrangers, mais nous avions eu des contacts étroits avec des pratiquants de Falun Gong. Nous avions appris les exercices, participé à des études de la Loi en groupe, conservé le livre *Zhuan Falun*. Étions-nous surveillés ? Le fait de connaître la vérité nous mettait-il en danger ? L'inquiétude pour notre propre sécurité commença à monter.

Mais immédiatement, un sentiment de honte m'envahit. Nous ne connaissions cette situation que depuis quelques jours, et déjà la peur nous gagnait. Et nos nouveaux amis, alors ? Ils vivaient dans cette peur depuis des années. Ils faisaient face au risque d'être arrêtés, torturés, et même de perdre la vie à tout moment. Et pourtant, ils gardaient leur foi, s'efforçaient de vivre avec bienveillance, aidaient les autres. Comparée à la leur, notre peur était si petite, si égoïste.

Une lutte féroce s'engagea dans ma tête. Une partie de ma raison me disait de quitter cet endroit immédiatement, de rentrer en Amérique pour être en sécurité. La Chine était trop dangereuse, nous ne devions pas nous en mêler. Mais une autre partie, ma conscience et ma foi naissante en Authenticité-Compassion-Tolérance, ne me permettait pas de rester indifférent. Ils nous avaient aidés, nous avaient fait confiance en nous partageant la vérité. Partir maintenant serait une lâcheté, une trahison de leur gentillesse, une trahison des valeurs mêmes que nous commençons à peine à apprendre.

Que devons-nous faire ? Prétendre ne rien savoir et partir en silence ? Ou rester, affronter le danger et essayer de les aider, dans la mesure de nos moyens ? Mais que pouvions-nous faire ? Nous n'étions que deux étrangers ordinaires, sans pouvoir ni relations ici.

Lumière et ténèbres. Sécurité et conscience. Fuir ou affronter. Ce déchirement me donnait le vertige. Ce n'était plus un simple voyage de découverte culturelle. Nous étions entraînés au cœur d'une confrontation acharnée entre le bien et le mal, entre la justice et la perversité du pouvoir. Et nous devions choisir. La vérité avait été révélée, et maintenant, il nous fallait y faire face, faire face à nous-mêmes, pour décider du chemin à suivre.

CHAPITRE 11: LARMES DANS LA TEMPÊTE – LA TRAGÉDIE D'UNE FAMILLE

Une petite famille paisible avant l'orage

Après le choc d'avoir appris la vérité cruelle sur la persécution, Qing Ling et moi avions le cœur lourd. Nous participâmes temporairement moins aux études de la Loi en groupe, en partie pour avoir le temps de réfléchir, et en partie pour ne pas causer de problèmes supplémentaires aux autres dans une situation qui semblait de plus en plus tendue. Cependant, il y avait une famille avec qui nous gardions un contact assez fréquent, par affection sincère et aussi parce que leur

petite fille était très attachée à Qing Ling. C'était la famille de Kang Yu et de Chen Mei.

Nous les avons rencontrés lors de nos premières études de la Loi chez Oncle Liu. Kang Yu, un homme d'une trentaine d'années, était un menuisier habile, à la carrure robuste, au parler simple mais au regard toujours sincère. Chen Mei, sa femme, était une ancienne institutrice (j'ai supposé qu'elle avait quitté son travail à cause de sa pratique), au visage très doux et à la voix posée. Ils avaient une petite fille nommée Xiao Lian, âgée d'environ trois ans, potelée et adorable avec ses grands yeux noirs.

Leur petite famille vivait dans un modeste appartement d'un immeuble collectif en périphérie de la ville. Ils n'étaient pas riches, mais leur foyer était toujours rempli de rires et d'une atmosphère chaleureuse. Kang Yu et Chen Mei étaient tous deux des pratiquants de Falun Gong très assidus. Leur foi en Authenticité-Compassion-Tolérance se manifestait dans chacun de leurs gestes, de leurs paroles et dans leur façon de traiter les autres. Ils vivaient simplement, en bons termes avec leurs voisins, toujours prêts à aider si possible.

Nous fûmes invités à dîner chez eux à quelques reprises. C'étaient des repas simples avec des légumes du jardin et du tofu, mais l'ambiance était incroyablement chaleureuse. Kang Yu racontait souvent des anecdotes

amusantes de son travail, Chen Mei s'occupait tendrement de sa fille, et la petite Xiao Lian babillait joyeusement, courant parfois se blottir dans les bras de Qing Ling pour qu'elle lui raconte une histoire. En les regardant, je ressentais un bonheur simple et authentique, une paix qui émanait de l'âme de ces personnes qui s'efforçaient de vivre une bonne vie.

La petite Xiao Lian adorait particulièrement Qing Ling. Peut-être parce que Qing Ling aimait beaucoup les enfants et jouait toujours patiemment avec elle, lui lisant des histoires. Chaque fois que nous arrivions, Xiao Lian criait de joie, courait se jeter contre les jambes de Qing Ling et demandait à « Tante Ling » de la prendre dans ses bras. L'image de cette enfant innocente était comme une lueur chaleureuse au milieu de l'atmosphère de plus en plus oppressante que nous ressentions.

Car, parallèlement à la paix de cette petite famille, nous savions que l'ombre de la persécution se rapprochait. D'après les récits fragmentaires d'autres pratiquants et les rares informations que nous parvenions à obtenir en contournant le pare-feu, nous savions que la situation devenait très tendue dans de nombreuses régions. Il y avait de nouvelles vagues d'arrestations, un harcèlement plus fréquent des pratiquants. Même ici, à Shanghai, bien que la situation semblât plus calme qu'ailleurs, une anxiété sourde persistait.

Nous pouvions voir une lueur d'inquiétude dans les yeux de Kang Yu et de Chen Mei chaque fois que la situation générale était évoquée. Ils connaissaient les dangers auxquels ils étaient confrontés, eux et leurs compagnons de pratique. Mais au lieu de la peur ou de la fuite, ils montraient une foi encore plus ferme. Ils continuaient de lire les livres et de faire les exercices en silence chez eux, et d'élever leur fille avec des principes bienveillants.

« Nous n'avons rien fait de mal », m'avait dit un jour Kang Yu lors d'une conversation privée, la voix grave mais résolue. « Nous voulons seulement être de bonnes personnes selon Authenticité-Compassion-Tolérance. La Grande Loi a tant apporté à ma famille, comment pourrions-nous y renoncer simplement à cause de calomnies et de menaces ? »

Leur détermination nous inspirait à la fois admiration et inquiétude. Combien de temps cette paix fragile durerait-elle ? Cette petite famille heureuse pourrait-elle résister à la tempête qui approchait ? En regardant le sourire innocent de Xiao Lian, le regard doux de Chen Mei et la fermeté de Kang Yu, un mauvais pressentiment indéfinissable m'envahit. Je ne pouvais que prier en silence pour leur sécurité, même si ma raison me disait que, dans de telles circonstances, une prière semblait bien fragile.

Le raid brutal en pleine nuit

Mon mauvais pressentiment concernant la famille de Kang Yu se réalisa, hélas, de manière bien plus soudaine et brutale que tout ce que j'aurais pu imaginer.

Cette nuit-là, je me tournai et me retournai dans mon lit, incapable de trouver le sommeil. Les pensées sur la persécution, sur les dangers auxquels les pratiquants étaient confrontés, me hantaient. La chaleur estivale de Shanghai était étouffante et, malgré la climatisation, je me sentais oppressé. Vers une heure du matin, n'y tenant plus, je sortis discrètement sur le balcon pour prendre l'air. Notre hôtel n'était pas très proche de l'immeuble de Kang Yu, à quelques centaines de mètres, mais de mon étage élevé, je pouvais voir une partie du quartier.

Alors que je regardais au loin, essayant de chasser mes sombres pensées, je sursautai en voyant la lumière de l'appartement de Kang Yu s'allumer brusquement en pleine nuit. Presque aussitôt, malgré la distance et le son étouffé, je perçus des bruits sourds et anormaux – quelque chose comme des coups violents sur une porte, des cris indistincts, et des silhouettes s'agitant derrière la fenêtre éclairée. Mon cœur se serra. Un frisson glacial me

parcourut l'échine. Je me précipitai pour appeler Qing Ling, qui s'était réveillée à cause de mes mouvements. « Ling, il se passe quelque chose ! Je crois... je crois que c'est chez Kang Yu ! »

Sans hésiter, nous enfilâmes rapidement des vêtements, quittâmes discrètement l'hôtel et courûmes vers l'immeuble de Kang Yu. Nous n'osâmes pas nous approcher de trop près, nous cachant derrière un grand arbre au bout de l'allée, d'où nous pouvions voir l'appartement, à quelques dizaines de mètres.

Sous la lumière jaunâtre des lampadaires, la scène qui se déroulait sous nos yeux nous pétrifia. La porte du petit appartement de la famille avait été défoncée, arrachée de ses gonds. Plusieurs hommes en uniforme de police et d'autres en civil, à l'air menaçant, bloquaient l'entrée. À l'intérieur, la lumière était crue, et les cris, les injures, ainsi que les pleurs déchirants de la petite Xiao Lian, nous parvenaient.

Puis nous vîmes qu'ils traînaient Kang Yu dehors. Il ne portait qu'un pyjama fin, les bras tordus dans le dos, le visage apparemment contusionné. Il se débattait, son regard fixé sur l'appartement, plein de douleur et d'impuissance. Immédiatement après, Chen Mei fut également traînée dehors par deux femmes en civil. Ses cheveux étaient en désordre, son visage hébété ; elle

tentait d'appeler sa fille mais l'un d'eux lui couvrit la bouche.

« Dépêchez-vous ! En voiture ! » aboya un homme en uniforme, en les poussant vers une fourgonnette banalisée, sans plaque d'immatriculation, garée non loin.

Kang Yu tenta de se retourner une dernière fois et cria : « Falun Dafa est bon ! Authenticité-Compassion-Tolérance est bon ! À bas la persécution ! »

Instantanément, un policier lui asséna un violent coup de crosse dans l'abdomen, le faisant se plier en deux de douleur. Ils les jetèrent brutalement tous les deux à l'arrière du véhicule et claquèrent la porte. La fourgonnette démarra en trombe et disparut dans la nuit, laissant derrière elle un vide et les pleurs incessants de la petite Xiao Lian qui résonnaient encore depuis l'appartement saccagé.

Les autres restèrent à fouiller l'intérieur un moment. Nous les vîmes sortir plusieurs cartons, probablement des livres de la Grande Loi et d'autres documents, et les jeter dans un autre véhicule. Après avoir pris ce qu'ils voulaient, ils partirent rapidement, abandonnant l'appartement à sa porte brisée, sa lumière allumée, et aux pleurs d'une enfant seule.

Toute la scène n'avait pas duré une demi-heure, rapide et brutale comme un cauchemar. Autour, les autres appartements restaient silencieux, portes closes, personne n'osant regarder. Peut-être étaient-ils habitués à de telles scènes, ou peut-être la peur les empêchait-elle de réagir. Une atmosphère de terreur enveloppa le quartier, glaciale et effrayante.

Qing Ling et moi restâmes figés derrière l'arbre, tremblant de tout notre corps. Non pas à cause du froid de la nuit, mais de l'horreur et de la fureur qui bouillonnaient en nous. Nous avions été les témoins directs de la brutalité, de l'inhumanité de ce soi-disant « gouvernement du peuple ». Ils avaient fait irruption chez des gens en pleine nuit, défoncé leur porte, les avaient battus, arrêtés comme des animaux, laissant derrière eux une enfant de trois ans en état de choc.

Mon cœur se tordit de douleur et d'impuissance. Nous ne pouvions rien faire pour les aider. Nous n'étions que de faibles spectateurs, témoins d'une tragédie sans pouvoir intervenir. Mon indignation envers ce régime devint si forte que j'en eus la gorge nouée. Et l'inquiétude pour le sort de Kang Yu, de Chen Mei, et surtout de la petite Xiao Lian, pesait comme une pierre sur mon esprit. Qu'allait-il leur arriver ? Et cette pauvre enfant, seule maintenant dans cette maison vide, que deviendrait-elle ? Ses pleurs étaient comme des coups de poignard dans notre cœur, nous hantant, nous tourmentant sans relâche.

Les mauvaises nouvelles s'enchaînent – Des parents disparus

Après cette nuit d'horreur où nous avons vu la famille de Kang Yu être emmenée, l'anxiété et le malaise pesaient lourdement sur nos esprits, ainsi que sur ceux des autres pratiquants que nous connaissions. La première chose à faire était de savoir où Kang Yu et Chen Mei avaient été emmenés et quel était leur état.

Cependant, chercher des informations dans de telles circonstances, c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin, et c'était de surcroît extrêmement dangereux. Les postes de police, les centres de détention, ne donnaient jamais d'informations aux familles, surtout dans les cas liés au Falun Gong. Toute tentative de se renseigner pouvait éveiller les soupçons et attirer des ennuis.

Oncle Liu et quelques autres pratiquants plus âgés et plus expérimentés tentèrent de se renseigner par des canaux non officiels, de manière très discrète et prudente. Ils demandèrent à des connaissances travaillant dans des administrations subalternes, ou s'informèrent auprès de pratiquants d'autres quartiers pour savoir si quelqu'un

avait des nouvelles. Chaque jour passait dans une attente angoissante. Nous nous relayions pour nous occuper de la petite Xiao Lian. Elle était temporairement gardée en journée par une famille de voisins bienveillants, mais qui étaient eux-mêmes terrifiés. Nous essayions de la réconforter et de jouer avec elle, mais son regard hébété, effrayé, et sa question innocente « Où sont papa et maman ? » nous brisaient le cœur.

Environ une semaine après cette nuit terrible, la première mauvaise nouvelle tomba. Oncle Liu vint nous voir, le visage défait, les yeux injectés de sang par le manque de sommeil et l'inquiétude. Il avait reçu des nouvelles d'une source fiable à l'intérieur du centre de détention (probablement quelqu'un dont la conscience ne supportait plus cette cruauté et qui avait fait passer le message en secret). Kang Yu... n'était plus.

« Ils ont dit... ils ont dit que Yu est mort d'une "crise cardiaque" pendant l'interrogatoire », la voix d'Oncle Liu se brisa, étranglée par l'émotion. « Mais l'informateur a dit qu'il avait été sauvagement torturé les jours précédents parce qu'il refusait d'avouer ou d'écrire les "trois déclarations". Il n'a cessé de répéter que Falun Dafa est bon. »

Mon cœur sembla s'arrêter. Kang Yu, ce menuisier simple et robuste que nous venions de rencontrer,

pouvait-il mourir d'une « crise cardiaque » après seulement une semaine de détention ? C'était absurde.

Mais le plus horrible restait à venir. Oncle Liu baissa la voix, presque jusqu'au murmure, son regard trahissant une indignation et un dégoût indescriptibles. « Cette personne a aussi dit... qu'avant de mourir, Yu et quelques autres avaient été emmenés pour un "examen médical" très approfondi, mais dans un lieu qui ne ressemblait pas à un hôpital. Puis... le corps a été rendu très rapidement, sans que la famille puisse l'examiner de près, mais ils ont vu d'étranges sutures sur son abdomen... Ils soupçonnent que... »

Oncle Liu ne termina pas sa phrase, mais Qing Ling et moi comprîmes immédiatement. Le soupçon effroyable des prélèvements d'organes à vif sur des pratiquants de Falun Gong en bonne santé – un crime contre l'humanité dont nous avons entendu parler mais que nous n'avions jamais osé croire réel – se matérialisait maintenant de la manière la plus claire et la plus macabre. Ils avaient tué Kang Yu, non seulement pour sa foi, mais peut-être aussi pour ses organes sains.

Une nausée et un froid glacial me parcoururent. La brutalité de ce régime dépassait toutes les limites de l'imagination humaine. Ce n'était plus une simple répression politique ou religieuse, c'était la destruction de l'humanité, le crime le plus barbare. Qing Ling

s'effondra sur une chaise, le visage dans les mains, secouée de sanglots. Elle ne pouvait supporter cette vérité trop cruelle.

La douleur d'avoir perdu un compagnon de pratique n'était pas encore apaisée que, quelques semaines plus tard, nous eûmes des nouvelles de Chen Mei. Par l'intermédiaire d'un avocat consciencieux (qui n'osait pas défendre publiquement des cas de Falun Gong mais aidait discrètement à obtenir des informations), nous apprîmes que Mei avait été condamnée à huit ans de prison pour « utilisation d'une secte perverse pour saper l'application de la loi ». Juste après ce verdict expéditif, elle avait été transférée dans une prison pour femmes dans une province montagneuse reculée. À partir de ce moment, toute information sur elle cessa. La famille n'eut pas le droit de lui rendre visite, les lettres furent interceptées. C'était comme si elle avait complètement disparu de ce monde, sans que personne ne sache si elle était vivante ou morte.

Les mauvaises nouvelles se succédaient. En peu de temps, une famille heureuse avait été entièrement détruite. Le mari torturé à mort, suspecté d'être une victime des prélèvements d'organes. La femme emprisonnée sans laisser de traces, sans savoir si elle reviendrait un jour. Ne restait qu'une petite fille, seule au milieu d'une vie si injuste. La tragédie de la famille de Kang Yu et de Chen Mei était comme une entaille

profonde, exposant à nu la nature perverse et inhumaine de la persécution du Falun Gong. Ce n'étaient plus des histoires entendues ou des chiffres dans les journaux, mais la douleur présente, les larmes et le sang de personnes en chair et en os que nous avions connues et appréciées. Cette vérité se grava dans nos esprits comme une marque indélébile, soulevant en même temps une question urgente : que devons-nous faire pour la petite Xiao Lian, cette pauvre orpheline ?

L'enfant abandonnée et la décision du cœur

Après la confirmation des nouvelles tragiques sur le sort de Kang Yu et de Chen Mei, une question lancinante flottait dans l'air : qui allait s'occuper de la petite Xiao Lian ? À seulement trois ans, elle avait perdu son père et sa mère dans les circonstances les plus cruelles, devenant une petite créature fragile et seule au milieu de la tempête.

La famille voisine, bien que très attachée à la petite, ne pouvait de toute évidence pas la garder indéfiniment. La peur, suite au raid brutal dont ils avaient été témoins, les hantait encore. Ils vivaient dans l'angoisse, craignant

d'être impliqués pour avoir aidé l'enfant de « membres du Falun Gong ». Lors d'une conversation avec Oncle Liu, ils avaient exprimé leur dilemme et leur anxiété, suggérant qu'il faudrait peut-être placer Xiao Lian dans un orphelinat ou trouver un autre parent – des options que nous savions tous être extrêmement précaires et risquées pour l'avenir d'une enfant comme elle.

Chaque fois que Qing Ling et moi rendions visite à Xiao Lian, nos cœurs se serraient. Elle n'était plus la petite fille vive et enjouée d'avant. Désormais, elle restait souvent recroquevillée dans un coin, ses grands yeux constamment ouverts, pleins de peur et de confusion, fixant un point invisible dans le vide. Elle parlait peu, souriait rarement, et appelait parfois « Papa ! Maman ! » dans son sommeil avant de se réveiller en sursaut, secouée de sanglots inconsolables. L'image de cette enfant innocente, prise dans le tourbillon cruel de la persécution, ayant tout perdu à cause de la foi de ses parents, nous infligeait une douleur et une indignation indescriptibles.

Nous ne pouvions pas rester indifférents. Le principe de Compassion que nous nous efforcions d'apprendre, et la plus simple humanité, ne nous permettaient pas de tourner le dos à la situation tragique de Xiao Lian. L'envoyer à l'orphelinat, où elle risquait d'être stigmatisée et maltraitée, était inacceptable.

Cependant, la décision de l'aider comportait d'énormes risques. Nous étions étrangers ; adopter soudainement une enfant chinoise sans papiers dans un contexte aussi sensible, c'était comme se placer volontairement dans le viseur des autorités. Nous pouvions être suspectés, surveillés, voire arrêtés ou expulsés. Notre propre sécurité, notre projet de retour aux États-Unis, tout pouvait être sérieusement menacé. Cette peur était réelle, elle s'infiltrait dans nos pensées, nous faisant hésiter, nous déchirant.

Ce soir-là, en quittant la maison des voisins où Xiao Lian séjournait, nos esprits étaient lourds. Nous rentrâmes à l'hôtel en silence, chacun perdu dans ses pensées mais tourné vers le même dilemme. Dans la chambre, nous restâmes assis l'un en face de l'autre un long moment, sans un mot, seulement ponctués de légers soupirs.

Soudain, Qing Ling leva la tête et me regarda droit dans les yeux. Son regard n'avait plus son hésitation habituelle, mais une détermination étrange, une résolution qui semblait venir du plus profond de son être.

« Ming », dit-elle, la voix tremblante mais claire et forte. « J'ai bien réfléchi. Je... je ne peux pas l'abandonner. La voir comme ça, ça me brise le cœur. Nous devons faire quelque chose pour elle. Quels que soient les dangers, je ne peux pas laisser Xiao Lian affronter seule cet avenir incertain. »

Ses paroles furent comme un choc électrique. Ce n'était pas une question, mais une affirmation, une décision née d'une profonde Compassion, d'un amour qu'elle ressentait peut-être à travers la Grande Loi et de l'impulsion de sa conscience face à la douleur de Xiao Lian. Mon propre déchirement s'évanouit instantanément, laissant place à un accord total et à une admiration pour le cœur de ma femme.

« Je comprends », répondis-je, la voix également chargée d'émotion, en lui prenant la main. « Tu as pris la bonne décision. Nous le ferons ensemble. Nous allons prendre Xiao Lian avec nous, nous occuper d'elle et la protéger. »

La décision finale était prise, non pas par un calcul sur notre sécurité, mais par une puissante impulsion du cœur, par compassion et par foi dans les valeurs d'Authenticité-Compassion-Tolérance que nous apprenions. Bien que nous sachions que le chemin à venir serait semé d'embûches et de dangers, en regardant le regard déterminé de Qing Ling, je ressentis une force étrange.

Le lendemain, nous annonçâmes notre décision à Oncle Liu et à la famille voisine. D'abord stupéfaits et inquiets pour notre sécurité, ils furent ensuite émus et comprirent notre geste. Avec leur aide discrète, nous préparâmes le nécessaire pour accueillir Xiao Lian dans notre chambre d'hôtel.

Quand nous arrivâmes, Xiao Lian était toujours recroquevillée dans son coin, le regard effrayé. Ce fut Qing Ling qui s'approcha doucement, s'accroupit à sa hauteur, lui sourit tendrement et lui ouvrit les bras. « Gentille Xiao Lian, viens avec Tante », dit Qing Ling d'une voix chaude et douce.

La petite fille la regarda, hébétée, pendant quelques secondes, puis, comme si elle sentait la sécurité et l'amour sincère qui émanaient de ma femme, elle se leva timidement, fit quelques petits pas et se blottit contre elle. Au moment où Qing Ling serra Xiao Lian dans ses bras, caressant doucement ses cheveux en désordre, tapotant son petit dos tremblant, je vis sur le visage de ma femme une beauté sainte, un amour immense et une force extraordinaire.

En regardant cette scène, une scène que je n'oublierai jamais, je compris que notre vie venait d'entrer dans un tout nouveau chapitre. Notre voyage de trois mois, qui devait se terminer fin août, s'était déjà prolongé jusqu'à fin octobre. Au début, nous étions restés pour approfondir notre connaissance de cette voie de cultivation, mais maintenant, avec Xiao Lian, cette décision allait certainement nous retenir sur cette terre agitée bien plus longtemps, pour une durée indéterminée. Nous n'étions plus de simples voyageurs. Nous étions devenus des parents malgré nous, portant la responsabilité sacrée de protéger un petit être arraché à

la tragédie. Cette décision du cœur, née de la Compassion et du courage de Qing Ling, et que nous assumions ensemble, était la leçon la plus profonde et la plus authentique d'Authenticité-Compassion-Tolérance que nous ayons reçue au milieu de l'adversité. Et elle nous engageait officiellement dans un nouveau périple, un périple périlleux mais plein de sens : celui de trouver une issue pour nous trois, au cœur de la tempête de la persécution.

* * *

CHAPITRE 12: TRAVERSER LA NUIT – AFFRONTER ET S'ÉCHAPPER

Planification et début de la fuite

À l'instant où Qing Ling prit Xiao Lian dans ses bras, nous comprîmes très clairement que la sécurité relative dont nous jouissions à Shanghai n'existait plus. Le fait que nous ayons recueilli Xiao Lian, l'enfant de deux

pratiquants de Falun Gong dont l'un était mort et l'autre portée disparue, n'échapperait certainement pas à l'appareil de sécurité. Même s'ils n'avaient pas encore agi, j'avais le sentiment très net que tous nos faits et gestes depuis l'arrivée de Xiao Lian étaient probablement surveillés. Rester un jour de plus dans cet hôtel était trop dangereux, non seulement pour nous, mais aussi pour Xiao Lian et pour ceux qui nous avaient aidés, comme Oncle Liu.

Cette nuit-là, après que Xiao Lian, épuisée, se fut endormie dans les bras de Qing Ling, nous nous assîmes dans la chambre d'hôtel et planifiâmes à voix basse. La situation était urgente.

« Nous devons partir immédiatement, cette nuit ou au plus tard à l'aube demain », dis-je, en m'efforçant de rester calme malgré mon cœur qui battait la chamade. « Rester ici, c'est comme attendre qu'ils viennent nous arrêter. »

Qing Ling hocha la tête, le visage pâle mais le regard déterminé. « Où allons-nous maintenant ? »

« Il n'y a qu'une seule option », répondis-je. « Nous devons trouver un moyen d'atteindre le consulat américain. Heureusement, il y en a un ici même à Shanghai. Ce sera notre objectif immédiat. »

Qing Ling parut un peu soulagée de ne pas avoir à voyager loin tout de suite, mais l'inquiétude revint : « Mais comment y parvenir en toute sécurité ? Le consulat n'est pas tout près, et s'ils nous ont vraiment à l'œil... »

C'était vrai. Même si l'objectif était dans la même ville, se déplacer avec Xiao Lian sans papiers en règle était très risqué en cas de contrôle. « Nous devons être extrêmement prudents », dis-je. « Peut-être que nous n'irons pas directement au consulat. Nous trouverons un autre abri temporaire, très discret, dans un autre quartier de la ville, pour évaluer la situation et trouver le bon moment. Nous devons utiliser les moyens de transport les moins contrôlés, peut-être des taxis pour de courtes distances ou des bus sur des lignes de contournement, en évitant les zones centrales où il y a beaucoup de police. »

Le plan préliminaire fut établi : quitter l'hôtel cette nuit ou à l'aube. Trouver un nouvel abri temporaire, plus discret, peut-être dans une banlieue de Shanghai. De là, nous chercherions le moyen le plus sûr de contacter ou de nous rendre au consulat américain, tout en essayant de n'attirer aucune attention.

Avant de partir, je tentai de contacter Oncle Liu avec la plus grande prudence, par un simple message codé que nous avions convenu (en utilisant des termes allusifs, sans rien dire directement), pour l'informer de la situation et de notre plan, et pour lui demander, si

possible, de prévenir le réseau de pratiquants dans d'autres localités afin qu'ils puissent nous aider en cas de besoin, si la situation empirait et que nous devions fuir Shanghai. Nous savions que c'était une demande très risquée pour lui, mais dans ces circonstances, nous n'avions pas le choix.

Les préparatifs se firent rapidement et en silence, dans l'obscurité. Nous n'emballâmes que le strict nécessaire dans deux petits sacs à dos : quelques vêtements, le peu d'argent liquide qu'il nous restait, nos papiers d'identité, et bien sûr, le livre sans couverture *Zhuan Falun* que nous gardions toujours avec nous. Qing Ling prépara un peu de lait en poudre, des biscuits et quelques vêtements pour Xiao Lian que nous avions achetés à la hâte quelques jours plus tôt.

La petite Xiao Lian dormait toujours profondément, probablement épuisée par les événements terribles. Qing Ling la prit doucement dans ses bras, l'enveloppant dans une grande couverture. Nous éteignîmes les lumières, verrouillâmes la porte de la chambre une dernière fois, et partîmes en silence sous le couvert de la nuit.

Les rues de Shanghai étaient encore faiblement éclairées, mais les ruelles étaient désertes. Chaque bruit soudain nous faisait sursauter. Je ressentais constamment un malaise, comme si quelqu'un nous suivait, bien que je m'efforçasse de ne rien montrer. Nous marchâmes assez

longtemps jusqu'à une gare routière en périphérie, d'où partaient des bus de longue distance desservant les quartiers de banlieue.

Par chance, un bus de nuit était sur le point de partir pour un quartier de la banlieue que nous visions comme abri temporaire. Nous achetâmes nos billets, en essayant de garder un air aussi normal que possible, puis montâmes rapidement, choisissant deux sièges tout au fond, dans l'ombre. Qing Ling serra Xiao Lian contre elle, lui fredonnant des berceuses familières pour qu'elle continue de dormir paisiblement.

Lorsque le bus se mit à rouler lourdement, quittant le centre-ville animé mais périlleux, je poussai un léger soupir de soulagement, mais ce ne fut que temporaire. En regardant par la fenêtre, l'obscurité dense était comme le futur incertain qui nous attendait. Notre fuite périlleuse, bien qu'elle n'en fût qu'à ses débuts dans les limites de la ville, avait commencé. Nous ne savions pas à quoi nous allions être confrontés, ni si nous pourrions atteindre le consulat en toute sécurité. Une seule chose était certaine : nous devons protéger Xiao Lian à tout prix, et nous avons foi en l'aide de la Grande Loi et des âmes bienveillantes sur ce chemin difficile.

Un réseau de bienveillance au cœur du danger

Notre quête d'un nouvel abri sûr au cœur de l'immense Shanghai fut une succession de journées tendues et épuisantes. Après avoir quitté notre ancien hôtel en bus de nuit pour la banlieue, nous dûmes nous déplacer constamment, évitant de rester trop longtemps au même endroit. Trouver une auberge discrète qui n'exigeait pas de papiers stricts tout en garantissant la sécurité de Xiao Lian n'était pas simple. Chaque fois que nous devions traverser des zones patrouillées par la police, même pour un simple contrôle routier, mon cœur battait la chamade. Qing Ling et moi nous efforcions de garder un visage impassible ; elle serrait souvent Xiao Lian endormie ou feignant de dormir contre elle, espérant que la présence d'un enfant détournerait l'attention.

Notre nourriture se composait principalement d'achats hâtifs dans des supérettes ou de petits restaurants de rue. La petite Xiao Lian, bien que jeune, semblait percevoir l'anormalité et la tension de la situation. Elle était plus sage que d'habitude, pleurant rarement, se blottissant silencieusement contre Qing Ling, regardant parfois avec confusion les scènes de rues inconnues qui défilaient. La voir ainsi ne faisait que renforcer notre détermination à trouver rapidement une solution sûre.

Pendant ces premiers jours difficiles, où nous nous sentions parfois complètement seuls, nous ne nous attendions pas à ce que notre message codé à Oncle Liu ait un tel effet. Un réseau invisible de bonté et d'entraide, uni par une foi commune en Authenticité-Compassion-Tolérance, s'était discrètement mis en place à Shanghai pour nous aider.

Alors que nous peinions à trouver un logement temporaire dans un autre quartier, après une journée à tourner en rond et commençant à désespérer, une femme d'âge mûr au visage bienveillant s'approcha de nous à un arrêt de bus désert. Elle ne dit pas grand-chose, tendit simplement à Qing Ling un bout de papier avec une adresse et murmura : « Êtes-vous les amis d'Oncle Liu ? Suivez-moi. »

Malgré une hésitation initiale, ne sachant que penser, son regard sincère et son calme nous convainquirent de lui faire confiance. Elle nous conduisit à un petit appartement au fond d'une ruelle tranquille, loin des grandes artères. C'était sa maison. Cette nuit-là, pour la première fois depuis des jours, nous eûmes un lit chaud, un repas chaud et un sentiment de sécurité temporaire. Elle ne posa pas beaucoup de questions sur notre situation, se contentant d'aider en silence. Elle nous prépara des provisions sèches, donna quelques gâteaux à Xiao Lian et nous conseilla sur les itinéraires à prendre le

lendemain pour éviter les contrôles de police et les zones où les agents en civil étaient nombreux.

« Reposez-vous ici un jour ou deux. Pour l'instant, c'est sûr », dit-elle avant de nous laisser. « Beaucoup d'entre nous ont traversé des épreuves. On aide comme on peut. Ayez foi en le Maître, foi en la Grande Loi, tout ira bien. »

Cette aide ne fut pas un cas isolé. Les jours suivants, alors que nous devions changer plusieurs fois de logement pour des raisons de sécurité, nous reçûmes une aide similaire d'autres membres du réseau d'Oncle Liu. Parfois, c'était un jeune homme qui venait nous chercher à un point de rendez-vous convenu pour nous héberger une nuit. D'autres fois, un couple de personnes âgées nous indiquait une petite auberge dont le propriétaire, une bonne personne, ne serait pas trop regardant sur les papiers. Une fois, un pratiquant nous a même conduits dans sa voiture à travers des quartiers que nous ne connaissions pas, nous aidant à éviter les zones potentiellement dangereuses.

Chaque fois que nous recevions cette aide, une profonde gratitude nous envahissait. Nous savions que ces gens, ces pratiquants de Falun Gong ordinaires au cœur de Shanghai, mettaient leur propre sécurité et celle de leur famille en grand danger pour nous aider – nous qu'ils ne connaissaient que par recommandation. Ils le faisaient

sans aucun intérêt personnel, simplement par Compassion, par solidarité entre pratiquants, par foi en la justesse de leur cause. Leur courage, leur calme et leur altruisme dégageaient une force spirituelle extraordinaire, en opposition totale avec la brutalité et la peur que le régime tentait de semer.

L'aide ne venait pas seulement des pratiquants de Falun Gong. Parfois, des citoyens ordinaires de Shanghai, qui ne connaissaient peut-être pas ou ne comprenaient pas bien le Falun Gong, agissaient poussés par leur conscience et leur bonté. Un jour, alors que nous nous reposions dans un petit restaurant, la propriétaire, voyant Xiao Lian fatiguée, lui apporta silencieusement un bol de bouillie chaude sans nous le faire payer. Une autre fois, un chauffeur de taxi, nous voyant désemparés avec un jeune enfant, ne fit pas de détour et nous indiqua même le chemin le plus rapide et le plus sûr.

Ces petits actes de gentillesse, d'où qu'ils viennent, étaient comme des flammes chaudes qui nous réconfortaient pendant ces jours d'angoisse, ravivant notre foi en la bonté de la nature humaine, la conviction que même dans les ténèbres les plus profondes, la lumière de la Compassion existe toujours et se propage en silence. Ce réseau de bienveillance invisible fut notre précieux soutien moral, nous donnant la force et l'espoir de poursuivre notre voyage vers le consulat, vers la lumière de la liberté et de la justice.

Pris au piège – L'arrestation de Wang Ming

Grâce au réseau de bienveillance et au courage des compagnons de pratique ainsi que des habitants bienveillants de Shanghai, nous avons survécu à de nombreux jours de clandestinité et de déplacements anxieux. Après près de deux semaines à changer constamment de logement temporaire et à nous déplacer le plus discrètement possible dans cette immense ville, nous sentions enfin que nous approchions de notre but : le consulat américain.

D'après nos recherches, le consulat se trouvait dans un quartier assez central. Nous avions prévu de trouver un café ou un lieu public à proximité pour observer la situation et choisir le bon moment pour entrer. L'espoir de sécurité et d'une issue se faisait plus fort que jamais.

Cet après-midi-là, nous descendîmes d'un taxi dans une rue située à quelques centaines de mètres du consulat américain. Nous avions délibérément choisi de nous arrêter à une certaine distance pour ne pas attirer l'attention. La rue était très fréquentée, avec de nombreux magasins et bureaux. Qing Ling consolait la

petite Xiao Lian, qui semblait fatiguée par le trajet. Je m'efforçais de rester calme, observant les environs pour trouver un endroit où nous pourrions nous reposer un peu avant de nous approcher davantage du consulat.

C'est à ce moment que je sentis que quelque chose n'allait pas. Plusieurs hommes en civil, qui semblaient rôder dans les parages depuis notre arrivée, commencèrent soudain à s'approcher de nous de manière délibérée. Mon cœur se mit à battre la chamade. Mon instinct me disait que les ennuis commençaient.

« Contrôle d'identité », dit l'un d'eux d'une voix glaciale, en brandissant très brièvement une carte de police avant de la ranger. Son regard nous balaya, s'attardant longuement sur Xiao Lian qui se frottait les yeux dans les bras de Qing Ling.

Je m'efforçai de rester calme et sortis nos passeports. Bien que préparé au pire, la rapidité de l'événement, à cet instant précis, me laissa abasourdi.

« Cette enfant est à vous ? » demanda un autre, en pointant Xiao Lian du doigt.

« Oui, c'est notre fille », répondis-je, en essayant de paraître naturel, tout en sachant qu'ils savaient déjà tout.

« Où sont ses papiers ? » reprit le premier policier, sa voix toujours égale mais son regard plus perçant, comme s'il était certain que nous ne les avions pas.

C'était ce que nous redoutions le plus. Nous n'avions aucun document prouvant que Xiao Lian était notre fille. J'allais commencer à inventer une histoire de papiers perdus en cours de régularisation... mais je savais que c'était inutile. Ils nous avaient suivis, ils savaient qui nous étions, et ils avaient choisi ce moment précis, alors que nous étions sur le point de trouver refuge, pour agir.

Sans me laisser finir, l'un d'eux fit un signe. Immédiatement, plusieurs autres hommes surgirent des coins de rue et nous encerclèrent rapidement. La tension devint extrême. C'était la fin. Ils avaient attendu ce moment.

« Suivez-nous au poste », ordonna le chef d'un ton dur. « Nous avons quelques points à éclaircir. »

« Mais nous n'avons rien fait de mal ! » s'écria Qing Ling, paniquée, en serrant plus fort Xiao Lian. « Nous sommes des citoyens américains... »

« Silence ! Suivez-nous ! » aboya un autre, en écartant brutalement la main de Qing Ling.

Ils s'avancèrent pour me saisir. Par réflexe, je reculai d'un pas, levant les bras pour protéger Qing Ling et Xiao Lian. « Que voulez-vous ? Nous avons le droit de contacter notre consulat ! Il est juste là ! » criai-je, espérant attirer l'attention des passants.

Mais ma réaction ne sembla que les exaspérer et les pousser à agir plus vite. Deux hommes robustes se jetèrent sur moi, me tordant les bras dans le dos. Je me débattis, mais ne pus résister. Des menottes froides se refermèrent sur mes poignets.

« Ming ! Ming ! » hurla Qing Ling, en tentant de s'agripper à moi, mais elle fut bloquée par un autre homme. En voyant la scène, Xiao Lian, terrifiée, se mit à pousser des cris perçants qui déchiraient l'air de la rue bondée.

« Lâchez-le ! Qu'est-ce que vous faites ? » cria Qing Ling, désespérée, les larmes coulant sur son visage.

Je fus traîné sans ménagement vers une voiture banalisée garée dans une rue adjacente, qui attendait probablement déjà. Je tentai de me retourner pour un dernier regard vers Qing Ling et Xiao Lian. L'image de ma femme et de l'enfant en pleurs, entourées par ces hommes en civil et une foule de curieux qui commençait à se former, fut comme un coup de poignard dans mon cœur. La douleur, l'impuissance et une angoisse extrême m'envahirent. Qu'allait-il m'arriver ? Et surtout, qu'allaient devenir Qing Ling et Xiao Lian, seules dans cette ville ?

Je fus violemment poussé à l'arrière du véhicule. La portière claqua, m'enfermant dans l'obscurité et la peur.

La voiture démarra en trombe, laissant derrière elle les pleurs de Xiao Lian et l'image désespérée de Qing Ling, une image qui allait me hanter pendant les jours sombres à venir. Le piège s'était refermé juste au moment où nous touchions à l'espoir. J'étais tombé dans le filet.

Des mois dans une prison obscure

Je fus emmené dans un lieu qu'ils appelaient « Centre de Détention et d'Interrogatoire ». En réalité, c'était un centre de détention provisoire situé quelque part à Shanghai, un endroit froid, humide, où régnait en permanence une atmosphère étouffante et angoissante. Après quelques formalités expéditives – prise d'empreintes, photo, confiscation de tous mes effets personnels (heureusement, Qing Ling avait gardé le *Zhuan Falun* dans son sac à dos, sinon il aurait sûrement été pris aussi) – je fus poussé dans une cellule surpeuplée et nauséabonde, avec près d'une vingtaine d'autres personnes.

Les conditions de vie étaient d'une misère inimaginable. L'air était constamment saturé d'odeurs de sueur, de moisi et de l'odeur désagréable des latrines à ciel ouvert dans un coin de la cellule. Nous devions nous entasser

pour dormir sur le sol en ciment froid, chacun avec pour seule couche une natte en paille déchirée. La seule lumière provenait d'une ampoule jaunâtre suspendue au plafond, jamais éteinte, qui confondait le jour et la nuit. La nourriture n'était que de maigres rations de prisonnier, généralement du riz sec avec quelques légumes bouillis en bouillie et de rares morceaux de tofu, jamais assez pour apaiser la faim qui nous tenaillait.

Mais l'inconfort physique n'était rien comparé à la pression psychologique et aux interrogatoires incessants que je subissais. Presque chaque jour, souvent aux heures les plus indues comme au milieu de la nuit ou à l'aube, on me tirait de la cellule pour m'emmener dans une petite salle d'interrogatoire glaciale. Là, sous la lumière crue d'une lampe dirigée sur mon visage, je devais faire face à des policiers qui se relayaient pour m'interroger.

Ils ne croyaient absolument pas à mon explication selon laquelle nous n'étions que des touristes et avions recueilli Xiao Lian par compassion. Ils s'obstinaient à m'accuser d'être un espion américain, utilisant le tourisme comme couverture pour collecter des renseignements et conspirer avec l'« organisation sectaire perverse » du Falun Gong pour renverser le gouvernement chinois. Ils déformaient intentionnellement la vérité, prétendant que j'avais enlevé Xiao Lian à des fins obscures.

« Avoue ! De qui reçois-tu tes ordres ? Qui fait partie de ton réseau ici ? » Ils frappaient sur la table, criaient, d'un ton menaçant. « Tu crois que ta nationalité américaine va te sauver ? Ici, c'est la Chine ! Si tu n'avoues pas docilement, tu pourras en prison ! »

Ils utilisaient toutes sortes de tactiques pour me mettre la pression. Parfois, ils me menaçaient, disant qu'ils savaient où se trouvaient Qing Ling et Xiao Lian et que si je ne coopérais pas, elles seraient en danger. D'autres fois, ils feignaient une douceur hypocrite, promettant la clémence, une libération anticipée si j'acceptais de « racheter mes crimes par des mérites », c'est-à-dire d'avouer les charges fabriquées et de dénoncer les pratiquants de Falun Gong qui nous avaient aidés.

Pour augmenter la pression, ils recouraient également à des formes de torture mentale et physique. Bien que moins brutales que ce que Madame Lan avait décrit (probablement parce que j'étais étranger et qu'ils avaient quelques réserves), c'était suffisant pour briser un homme. On me forçait souvent à rester debout ou assis dans des positions très inconfortables pendant des heures lors d'interrogatoires sans fin. Ils m'empêchaient de dormir, me réveillant toutes les quelques heures pour m'interroger ou en faisant délibérément du bruit dans la cellule. Une fois, comme je refusais obstinément de reconnaître leurs accusations absurdes, un interrogateur,

furieux, m'a violemment giflé et m'a donné un coup de pied qui m'a fait tomber au sol.

Ils m'ont aussi forcé à regarder des vidéos de propagande grossière, pleines de calomnies et de diffamations contre le Falun Gong et le Maître Li Hongzhi. Ils me donnaient des documents imprimés et m'obligeaient à lire des articles qui vilipendaient la Grande Loi. C'était une véritable torture mentale, visant à ébranler la foi qui venait à peine de naître en moi.

Pendant ces longs mois sombres et parfois désespérés – j'estime y être resté environ un mois et demi, peut-être près de deux – alors que l'inquiétude pour Qing Ling et Xiao Lian, combinée aux mauvais traitements physiques et psychologiques, menaçait de me faire craquer, ce que j'ai vu et compris dans cette prison est devenu mon plus grand soutien spirituel.

Dans ma cellule, il y avait quelques autres détenus arrêtés pour leur pratique du Falun Gong. Ils ne parlaient pas beaucoup de leur situation, mais à travers leurs paroles douces, leurs gestes paisibles et leur calme extraordinaire face à l'adversité, je les ai reconnus. Je les voyais s'asseoir discrètement en lotus lorsque les gardiens étaient moins attentifs, même pour quelques brefs instants. Je les entendais murmurer des poèmes de *Hong Yin*¹ quand ils pensaient que personne n'écoutait.

Je les ai aussi vus être emmenés pour interrogatoire et revenir avec de nouvelles blessures, mais leur regard brillait toujours d'une détermination étrange, sans aucune trace de haine ou de peur. Il y avait un vieux paysan, battu au point d'avoir du mal à marcher, qui partageait tout de même sa maigre ration de riz avec un autre détenu malade. Leur bonté et leur tolérance extraordinaires dans des conditions si extrêmes m'ont profondément marqué.

Ce sont ces images, ainsi que le fait de me remémorer constamment les principes que j'avais appris dans le *Zhuan Falun*, en particulier le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance, qui m'ont aidé à garder ma raison et ma foi. Je commençai à comprendre pourquoi ils étaient si résilients. Parce qu'ils avaient trouvé la vérité, le sens véritable de la vie. Ils savaient que ces souffrances n'étaient que temporaires, des occasions de se forger, d'éliminer leur karma et de retourner à leur nature bienveillante originelle.

Le fait d'être le témoin direct de la nature brutale et absurde du Parti communiste chinois dans sa manière de traiter les citoyens les plus honnêtes a balayé les derniers doutes qui subsistaient en moi concernant les récits d'Oncle Liu, de Madame Chen et de Madame Lan. J'ai clairement compris qu'il ne s'agissait pas d'un conflit entre un gouvernement et un groupe de « superstitieux », mais d'une véritable confrontation entre le Bien et le Mal,

entre le Juste et le Pervers. Et je savais de quel côté je devais me tenir.

Près de deux mois dans cette prison obscure ne m'ont pas brisé. Au contraire, ce fut comme une forge, rendant ma foi en Falun Dafa plus solide que jamais. Bien que mon corps fût fatigué, affamé, et que je fisse face à un avenir incertain, mon esprit était d'une clarté et d'une fermeté surprenantes. Je ne savais pas quand je sortirais de cet endroit, mais j'étais certain d'une chose : je ne ploierais jamais devant le mal, je n'abandonnerais jamais la voie de cultivation authentique que j'avais eu la chance de trouver.

¹*Hong Yin*: J'ai gardé le titre en Pinyin et en italique. Il s'agit d'un recueil de poèmes de Maître Li Hongzhi, et le garder en Pinyin est la meilleure façon de le nommer pour les lecteurs qui pourraient vouloir en savoir plus.

Intervention diplomatique et évasion spectaculaire

Début décembre, le temps à Shanghai commença à se rafraîchir. Dans ma cellule humide, j'avais perdu la notion du temps, m'accrochant seulement à ma foi et aux principes de la Loi que je me récitais mentalement pour supporter la rudesse des conditions et le froid qui me pénétrait. J'ignorais ce qu'il était advenu de Qing Ling et de Xiao Lian, si elles étaient en sécurité, si quelqu'un les aidait dans cette immense ville. Cette inquiétude me tourmentait parfois plus que les coups ou les interrogatoires.

Puis, un matin glacial, alors que j'essayais de m'asseoir en lotus sur le ciment froid, la porte de la cellule s'ouvrit brusquement. Un gardien aboya mon nom : « Wang Ming ! Dehors ! »

Je ne savais pas ce qui m'attendait. Un autre interrogatoire ? Un transfert ? Je me levai en chancelant, le corps épuisé par la faim, le manque de sommeil et le froid, et suivis le gardien en silence, sans oser espérer.

Mais au lieu de la salle d'interrogatoire familière, je fus conduit dans un autre couloir, vers ce qui semblait être des bureaux. Là, un officier d'un grade supérieur m'attendait. Il me toisa de la tête aux pieds d'un air indéchiffrable, puis désigna d'un mouvement de menton des vêtements propres (qui n'étaient pas les miens) posés sur une table.

« Changez-vous », ordonna-t-il. « Vous êtes libéré. »

Mes oreilles bourdonnèrent. Libéré ? Après près de deux mois de détention, de torture et d'accusations absurdes, ils me libéraient soudainement ? Je n'en croyais pas mes oreilles. « Pourquoi... ? » balbutiai-je.

« Pas de questions », coupa-t-il, impatient. « Il y a eu un "malentendu" durant l'enquête. Les supérieurs ont réexaminé votre dossier. Vous êtes citoyen américain, nous respectons le droit international. Vous pouvez partir. »

Un « malentendu » ? Je savais pertinemment que ce n'était qu'un prétexte. Il devait y avoir eu une forte intervention extérieure. Se pouvait-il... que Qing Ling ait réussi ? Que le consulat américain à Shanghai soit intervenu ? Une lueur d'espoir naquit en moi, mais je n'osais pas encore y croire.

Après avoir rempli rapidement quelques formalités administratives, on me conduisit à l'extérieur. La faible lumière du soleil d'hiver m'éblouit. L'air froid me cingla le visage, mais c'était l'air de la liberté. Je pris une profonde inspiration, m'efforçant de tenir debout.

Et c'est là que je la vis. Qing Ling attendait non loin du portail, le visage creusé, pâle d'inquiétude et de fatigue, mais ses yeux s'illuminèrent en me voyant. À côté d'elle, tenue par la main d'une femme d'âge mûr que je ne connaissais pas (certainement une pratiquante de Falun Gong, devinai-je), se trouvait la petite Xiao Lian. Elle

aussi avait maigri, son regard encore craintif, mais en me voyant, elle murmura : « Oncle Ming ! ».

À cet instant, toutes les forces que j'avais contenues semblèrent céder. Je me précipitai vers elles. Qing Ling courut aussi, me serra dans ses bras et éclata en sanglots. Je la serrai fort, sentant son corps frêle trembler contre le mien. Mes propres larmes coulèrent – des larmes de soulagement, de douleur passée, et du bonheur de retrouvailles que je croyais impossibles.

« J'ai... j'ai réussi... Tu es libre... » sanglota Qing Ling dans mes bras.

« Je sais... Je savais que c'était toi... » répondis-je, la gorge nouée, en caressant ses cheveux en désordre.

Je me penchai vers Xiao Lian, qui était encore un peu timide. Je la pris doucement dans mes bras. « Gentille Xiao Lian, tout va bien maintenant. L'oncle est de retour. »

La femme qui les accompagnait sourit doucement. « Elle est restée avec nous ces dernières semaines, en toute sécurité. Votre femme a traversé beaucoup d'épreuves pour vous faire sortir. »

Plus tard, Qing Ling me raconta tout son périple difficile. Après mon arrestation, elle avait été paniquée. Mais grâce à l'aide de cette femme bienveillante et de quelques

autres pratiquants contactés par Oncle Liu, elle et Xiao Lian avaient trouvé un refuge temporaire à Shanghai. Puis, malgré le danger, elle avait tout fait pour atteindre le consulat américain. Au début, l'approche n'avait pas été facile, se heurtant à la bureaucratie et à une certaine méfiance. Mais avec persévérance, les preuves de mon arrestation injustifiée (elle avait gardé mon passeport) et l'audace de mentionner notre lien avec le Falun Gong (sachant le risque), elle avait finalement convaincu un fonctionnaire consulaire de la croire et d'intervenir. Ils avaient officiellement envoyé des notes diplomatiques, exigeant des éclaircissements et la libération du citoyen américain Wang Ming. Près de deux mois de pression diplomatique continue avaient finalement contraint les autorités locales de Shanghai à céder.

Nos retrouvailles furent brèves mais intenses. Nous savions que nous n'étions pas encore en sécurité. Nous étions toujours en Chine, et notre « libération » pouvait n'être que temporaire. Il fallait partir au plus vite.

Avec un soutien plus actif du consulat après ma libération, nous entamâmes une course contre la montre pour accomplir les formalités nécessaires pour nous trois. Obtenir des documents de voyage pour Xiao Lian fut très difficile, mais grâce à l'intervention énergique du consulat et à des raisons humanitaires urgentes, nous obtînmes finalement une autorisation spéciale pour l'emmener hors de Chine avec nous.

Enfin, dans les derniers jours de décembre, alors que l'esprit de Noël régnait dans le monde entier, nous nous trouvâmes à l'aéroport international de Pudong à Shanghai, nos billets d'avion pour l'Amérique en main. Ce voyage à travers la nuit, cette confrontation avec le danger et cette évasion spectaculaire étaient terminés. Nous avions survécu, nous avions protégé Xiao Lian, et surtout, notre foi, loin d'être détruite, était devenue plus forte que jamais. La lumière au bout du tunnel était enfin apparue.

* * *

CHAPITRE 13: L'AUBE DE L'ORIENT – RETOUR ET PROPAGATION

Le vol du retour et la terre de liberté

Assis dans l'avion qui quittait lentement la piste de l'aéroport international de Pudong à Shanghai, je serrai la main de Qing Ling. La tension extrême ne commença à se dissiper que lorsque l'avion décolla enfin du sol chinois. Jusqu'au dernier moment dans la salle d'attente, lors des formalités de sortie, la peur d'être arrêté, d'être harcelé, était restée omniprésente. Maintenant, en voyant par le hublot la terre chinoise s'éloigner, un immense

soulagement, bien que mêlé de nombreuses émotions complexes, s'installa enfin dans mon cœur.

Le long vol transpacifique fut comme une pause nécessaire pour que nous réalisions que nous avions échappé au danger. Épuisés par des semaines terribles, Qing Ling et moi nous endormîmes rapidement. La petite Xiao Lian, sentant peut-être le changement d'atmosphère, dormit paisiblement dans les bras de Qing Ling pendant la majeure partie du trajet. En me réveillant par intermittence, en voyant Qing Ling et Xiao Lian dormir si paisiblement à côté de moi, une gratitude inexprimable montait en moi pour une protection miraculeuse qui nous avait aidés, tous les trois, à tout surmonter.

Mais ce soulagement ne pouvait effacer le poids sur mon cœur. L'image de Kang Yu assassiné, de Chen Mei disparue en prison, les visages d'Oncle Liu, de Madame Chen, de Madame Lan et de tant d'autres pratiquants qui affrontaient encore une persécution cruelle dans leur pays, revenaient me hanter. Nous étions libres, mais eux ? La joie de nos retrouvailles et de notre évasion semblait teintée de tristesse, d'un vague sentiment de culpabilité de les avoir laissés derrière.

Finalement, après un voyage qui semblait interminable, l'avion atterrit à l'aéroport international aux États-Unis. C'étaient les derniers jours de décembre. En sortant de

l'avion, en respirant l'air familier, en entendant les sons et en voyant les scènes chères de notre seconde patrie, un sentiment de sécurité absolue nous enveloppa. L'aéroport était magnifiquement décoré de lumières scintillantes, de sapins de Noël, et des mélodies de Noël flottaient dans les haut-parleurs. La chaleur, l'animation et l'atmosphère de liberté ici contrastaient totalement avec l'air oppressant, tendu et périlleux que nous venions de quitter en Chine.

Voilà, la terre de liberté. Nous étions vraiment de retour.

Qing Ling serrait Xiao Lian dans ses bras ; la petite fille regardait tout autour d'elle avec de grands yeux curieux. En voyant cette scène, je pris profondément conscience que nous n'étions plus les deux personnes que nous étions au départ, mais trois. Nous avions un nouveau membre, une nouvelle famille formée au cœur de la tempête. Xiao Lian n'était pas seulement une orpheline que nous avions recueillie ; elle était maintenant notre fille, un témoignage vivant de notre périple mouvementé, une responsabilité sacrée que nous nous engageons à porter.

En posant le pied sur le sol américain familier, le sentiment de sécurité et de liberté était total, mais mon cœur restait lourd. Les souvenirs de ces presque sept mois en Chine – de la curiosité initiale aux rencontres étranges, de la joie de trouver la Grande Loi à l'horreur

d'assister et de subir la persécution – tout était encore si frais, si profond, impossible à effacer. Nous étions revenus en terre de liberté, mais une partie de notre âme semblait être restée en Orient, avec nos compagnons de pratique qui enduraient avec courage et espéraient un avenir meilleur. Ce vol du retour marquait la fin d'une évasion spectaculaire, mais aussi le début d'un nouveau chapitre de notre vie, une nouvelle vie sous la lumière de la Grande Loi, sur cette terre de liberté.

Construire une nouvelle vie sous la lumière de la Grande Loi

Les premiers jours de notre retour aux États-Unis, nous nous efforçâmes de stabiliser une vie complètement bouleversée par près de sept mois passés en Chine. Notre maison familiale résonnait maintenant des babilllements de la petite Xiao Lian, apportant une nouvelle atmosphère mais aussi de nouvelles responsabilités. Nous contactâmes notre famille, nos amis, nos collègues, essayant d'expliquer le plus brièvement possible notre longue absence et l'arrivée de ce nouveau membre dans notre famille. La plupart furent surpris, curieux, mais exprimèrent aussi leur

compassion et leur soutien. Nos enfants plus âgés, après l'inquiétude initiale, furent également très heureux de notre retour en toute sécurité et accueillirent Xiao Lian comme une petite sœur.

La tâche la plus importante était maintenant d'aider Xiao Lian à s'adapter. L'enfant souffrait encore de traumatismes psychologiques. La nuit, elle se réveillait souvent en sursaut, criant les noms de ses parents. Qing Ling passait presque tout son temps à ses côtés, la soignant, la réconfortant et l'aimant. Avec une patience et un amour sincères, ma femme aida peu à peu Xiao Lian à se sentir en sécurité, à s'ouvrir et à se familiariser avec l'anglais et sa nouvelle vie. En voyant Qing Ling s'occuper de Xiao Lian, je voyais clairement la Compassion et la tolérance d'une mère, d'une personne qui s'efforçait de mettre en pratique ce en quoi elle croyait.

Parallèlement à la stabilisation de notre vie de famille, nous cherchâmes rapidement à nous connecter avec la communauté locale des pratiquants de Falun Gong. Quelques jours seulement après notre retour, nous trouvâmes le point de pratique le plus proche et commençâmes à participer aux exercices du matin ainsi qu'aux études de la Loi en groupe le week-end.

Le sentiment de pouvoir pratiquer les exercices en plein air, de lire ouvertement les livres de la Grande Loi et de

partager nos expériences de cultivation avec d'autres pratiquants sans craindre d'être surveillés ou arrêtés était une chose incroyablement précieuse, complètement différente de ce que nous avons vécu en Chine. Ici, nous rencontrions des pratiquants de nombreux pays, de cultures différentes, mais tous partageaient la même foi en Authenticité-Compassion-Tolérance, s'efforçant ensemble de faire mieux. L'atmosphère de cultivation ouverte, harmonieuse et pure nous donnait un regain d'énergie et de force.

La persévérance dans l'étude de la Loi et la pratique des exercices devint le fondement solide de notre nouvelle vie. Les principes profonds du *Zhuan Falun* ne nous aidaient pas seulement à mieux comprendre le sens des épreuves que nous avons traversées, mais éclairaient aussi notre chemin à venir. Nous apprîmes à faire face aux souvenirs douloureux avec un esprit plus calme, les considérant comme des épreuves à surmonter pour élever notre *xinxing*. Nous apprîmes à transformer ces expériences négatives en une motivation pour cultiver encore plus assidûment.

Notre vie, bien qu'ayant traversé des tempêtes terribles, était maintenant bien plus significative et sereine qu'auparavant. Nous comprenions mieux que le but de la vie n'était pas de poursuivre la renommée et le profit, mais de cultiver, de retourner à notre nature bienveillante originelle. Chaque jour, nous nous

efforcions de mesurer nos actions et nos pensées au critère d'Authenticité-Compassion-Tolérance, essayant de mieux jouer notre rôle au sein de notre famille et de la société.

Ma relation avec Qing Ling devint encore plus proche, plus compréhensive, après les épreuves de vie ou de mort que nous avons traversées ensemble. Nous n'étions plus seulement mari et femme, mais aussi des compagnons de cultivation qui se rappelaient à l'ordre et se guidaient mutuellement sur le chemin du retour. Nous lisions la Loi ensemble, partageons nos compréhensions, et nous nous corrigeons lorsque l'un de nous montrait un comportement qui n'était pas tout à fait juste.

Nous nous efforcions également d'élever Xiao Lian dans un environnement rempli d'amour et des valeurs d'Authenticité-Compassion-Tolérance. Nous lui racontions des histoires sur la bonté, l'honnêteté et la tolérance. Peu à peu, le sourire revint sur ses lèvres, son regard devint plus clair et plus vif. Bien qu'elle fût encore trop jeune pour tout comprendre de la Grande Loi, nous étions convaincus que la graine de la bienveillance était semée dans son âme pure.

Même si notre voyage s'était prolongé et que les événements imprévus nous avaient forcés à mettre de côté de nombreux projets professionnels et nous avaient

coûté une somme non négligeable, notre nouvelle vie en Amérique était devenue bien plus riche spirituellement. La lumière de la Grande Loi éclairait chaque recoin de notre existence, nous aidant à trouver la paix intérieure, la force de faire face aux difficultés et un but plus noble dans la vie. Nous reconstruisions notre vie, non seulement avec des biens matériels, mais avec la foi et la pratique quotidienne d'Authenticité-Compassion-Tolérance.

La tempête au milieu du calme

Après les événements terrifiants auxquels nous avons fait face en Chine continentale, notre vie aux États-Unis s'était progressivement stabilisée. L'entreprise pharmaceutique que j'avais bâtie avec tant d'efforts commençait à connaître un développement solide, ses produits étant bien accueillis par le marché et générant le principal revenu de la famille. Parallèlement, ma femme et moi avons tous deux obtenu des postes d'enseignants à l'université. Bien que les revenus de ce travail fussent modestes par rapport aux bénéfices de l'entreprise, cela nous apportait la joie de contribuer au milieu universitaire, de maintenir notre réputation scientifique, de côtoyer des intellectuels et de poursuivre nos

recherches. Nous avions plus de temps pour notre cultivation personnelle, les études de la Loi en groupe, les longues méditations et la participation aux activités de clarification de la vérité avec d'autres pratiquants de Falun Gong locaux, où nous trouvions empathie et lien avec de nombreuses personnes partageant nos racines culturelles chinoises. Notre petite maison résonnait de nouveau de rires, même si mon cœur restait lourd en pensant aux compagnons de pratique qui souffraient encore en Chine.

Mais la paix ne dura pas.

Les premières vagues apparurent dans mon entreprise. Au début, ce ne furent que quelques petits contrats annulés à la dernière minute pour des raisons vagues et difficiles à comprendre. Avec mon expérience des affaires, je considérai cela comme des risques normaux. Mais les problèmes commencèrent à s'accumuler. Un lot de produits exporté en Europe rencontra soudain un problème de conformité, malgré notre processus de contrôle interne extrêmement strict. Ensuite, de fausses rumeurs sur nos produits se répandirent sur des forums en ligne, semant le doute chez les consommateurs. Des partenaires de longue date devinrent réticents, et plusieurs projets de recherche prometteurs furent soudainement bloqués par manque de matières premières ou par des fuites d'informations inexplicables.

Mon esprit était tendu comme une corde de violon. Je m'efforçai de garder la lucidité d'un scientifique, passant en revue chaque étape de la gestion, mais ne trouvant aucune faille critique. Un sentiment d'impuissance et une vague anxiété commencèrent à m'envahir.

Le coup de grâce arriva lorsque mon beau-frère, un actionnaire important qui avait toujours eu confiance en la direction de l'entreprise, annonça soudainement qu'il vendait toutes ses parts pour "restructurer son portefeuille d'investissement personnel". Je savais que derrière cette raison se cachaient la panique face aux rumeurs et probablement la pression de sa propre famille. La décision de mon beau-frère, que je considérais comme un frère, fut comme une bombe qui secoua toute l'entreprise, déclenchant un effet domino. Les banques, autrefois si accueillantes, gelèrent les prêts approuvés, invoquant toutes sortes de prétextes pour retarder les décaissements. Pendant ce temps, les intérêts des investissements précédents continuaient de tomber, comme un nœud coulant se resserrant autour du cou de l'entreprise.

Parallèlement à cette tempête, une ombre similaire commença à planer sur notre carrière universitaire. Dans mon département, des chuchotements et des regards soupçonneux apparurent. Des collègues autrefois amicaux prirent leurs distances. La direction fit allusion à une "performance à améliorer" et à des "retours

d'étudiants peu positifs" sans fournir de preuves concrètes. Ma femme, Qing Ling, connut une situation similaire dans son département. La pression invisible grandissait, la menace de perdre cet environnement universitaire que nous aimions tant pesait sur nos têtes.

Qing Ling, bien que tourmentée, s'efforçait d'être mon soutien moral. Nos deux aînés, l'un en deuxième année d'université et l'autre au lycée, bien que grands, avaient encore besoin d'un soutien familial considérable, surtout qu'ils ressentaient les perturbations. Quant à Xiao Lian, c'était différent. Elle était encore petite et portait les traumatismes de son séjour à l'orphelinat et de notre fuite. Elle nécessitait une attention particulière, un amour et une patience infinis pour se rétablir. Le soir, après l'avoir couchée, ma femme et moi nous asseyions ensemble, non pas pour discuter des problèmes sans fin, mais pour étudier la Loi et trouver la paix dans la méditation. Qing Ling me rappelait souvent les principes de la Loi, l'importance de la Tolérance face à l'adversité, et la nécessité de regarder à l'intérieur pour trouver les attachements que je devais abandonner.

Outre les difficultés professionnelles, nous faisions face à l'inquiétude de ma famille. Mes parents, retraités de plus de soixante-dix ans, vivaient avec mon frère aîné. Nés et élevés en Chine avant d'émigrer aux États-Unis dans les années 70, ils connaissaient bien la nature du régime communiste chinois. Bien qu'ils ne comprissent pas

pleinement le Falun Gong, mon père était plus calme, respectant toujours nos choix. Ma mère était différente. Ses appels téléphoniques étaient une épreuve. Depuis mon emprisonnement en Chine, sa peur du régime s'était intensifiée. Elle s'inquiétait pour nous, mais sa façon de l'exprimer m'épuisait. Elle me parlait d'un ton anxieux, mi-conseil, mi-reproche : « Ming, je sens que ça ne va pas. Tu continues avec ce Falun Gong, et en plus les problèmes s'accumulent au travail, à l'université, tu ne trouves pas ça anormal ? J'ai peur... peur qu'ils ne vous laissent pas tranquilles, comme en Chine. » Elle essayait de me convaincre d'être plus « flexible », de « savoir où je mets les pieds », suggérant même de « mettre de côté » temporairement ma pratique pour « me protéger ».

À ces moments-là, bien qu'un peu troublé par ces coïncidences, j'essayais de la rassurer, et de me rassurer moi-même. Je pensais qu'elle s'inquiétait excessivement à cause de ses anciens traumatismes. En Amérique, un pays de droit et de liberté, comment un tel sabotage subtil pourrait-il avoir lieu ? Je restais convaincu que les difficultés de l'entreprise étaient dues à des problèmes de gestion interne, aux fluctuations du marché, ou à ma propre incompétence. Je devais trouver la cause et la solution moi-même, au lieu de blâmer une force invisible. Les paroles de ma mère, bien que motivées par l'amour, me pesaient lourdement.

« Ming », me dit un jour Qing Ling après un de ces appels, « je pense que rien n'arrive par hasard. C'est peut-être le Maître qui nous met à l'épreuve, pour voir si notre foi est solide, si nous pouvons vraiment abandonner les choses matérielles et les attachements sentimentaux. »

Je lui pris la main en silence. Je comprenais. Mais comprendre est une chose, faire face et surmonter en est une autre. La pression financière, la responsabilité envers des centaines d'employés, l'inquiétude pour l'avenir de ma famille, le soutien à mes enfants, et surtout la nécessité de garantir le meilleur environnement pour Xiao Lian, ainsi que la douleur de ne pas pouvoir rassurer mes parents, tout cela pesait sur mes épaules.

La situation empira. Pour sauver l'entreprise, je dus prendre des décisions douloureuses. Les licenciements commencèrent. D'une entreprise de plus de cinq cents employés, il ne resta qu'une structure squelettique. Une atmosphère funèbre régnait lors des dernières réunions. Finalement, il ne resta qu'une vingtaine de personnes, les plus dévouées.

Mais même avec ce personnel réduit, les coûts d'exploitation et les intérêts bancaires étaient insupportables. Les créanciers menaçaient de saisir les actifs. Après de nombreuses nuits blanches, je décidai, avec l'accord de Qing Ling, de vendre deux de nos trois

biens immobiliers. L'argent étant rare et nécessaire de toute urgence, je dus les brader. Nous déménageâmes dans notre plus petite maison, réduisant toutes les dépenses. Les voitures de luxe, valant plus de deux cent mille dollars chacune, furent vendues. Nous achetâmes deux voitures d'occasion. Les dîners au restaurant firent place à de simples repas faits maison. Notre vie matérielle avait radicalement changé.

Pendant trois, puis six mois, la tempête nous a mis à l'épreuve sans relâche. L'entreprise ne survivait que de justesse. Et finalement, nous reçûmes tous deux l'avis de non-renouvellement de nos contrats universitaires. Nous perdions notre dernière source de revenu stable, mais surtout, un environnement académique que nous chérissions.

Durant ces mois sombres, je ne cessais de m'interroger. Je faisais face à la dure réalité, essayant de comprendre la cause avec honnêteté (Authenticité), mais sans succès. Je ne me plaignais pas, endurant en silence (Tolérance). Pour les employés restants, je faisais de mon mieux pour assurer leur subsistance, les encourageant avec sincérité (Compassion).

Souvent, la nuit, en regardant Qing Ling s'adapter à une vie plus simple, gérer chaque dépense, tout en s'occupant de Xiao Lian, mon cœur se serrait. Bien que nos besoins de base fussent assurés, la chute d'une vie de

millionnaire à celle d'une simple famille de fonctionnaires me pesait. Étais-je trop attaché à ma réputation de scientifique, de chef d'entreprise ? La perte de nos postes universitaires était-elle une épreuve pour que j'abandonne cet attachement au "nom" ? Étais-je trop attaché au confort matériel ? Ces questions me forçaient à regarder à l'intérieur, à affronter les couches les plus profondes de ma conscience.

Renaître de ses cendres, vers la lumière

Les jours les plus sombres semblaient avoir touché le fond. Ma femme et moi, bien qu'ayant perdu presque tout ce que nous avions construit, persistions dans notre foi. La vingtaine d'employés restants, ceux qui avaient choisi de rester alors que l'entreprise sombrait, devinrent pour moi une source de motivation modeste mais précieuse. Ils n'étaient plus de simples employés, mais des compagnons de route, sur le même bateau essayant d'échapper à un tourbillon mortel.

Lors d'une rencontre fortuite avec un pratiquant plus âgé, qui vivait aux États-Unis depuis de nombreuses années et avait lui-même connu des hauts et des bas, je lui fis part des étranges événements qui avaient frappé mon

entreprise et ma carrière. Je lui parlai des contrats annulés sans raison, des fausses rumeurs, du retrait de mon beau-frère, et des avertissements anxieux de ma mère sur une possible ingérence du régime communiste chinois. Le pratiquant écouta attentivement, puis dit d'un air pensif : « Wang Ming, les paroles de votre mère ne sont pas sans fondement. Aux États-Unis, les agents du régime communiste chinois opèrent de manière très subtile et agressive. Que vos affaires, si prospères, s'effondrent si anormalement, je crains que ce ne soit pas une coïncidence. Il est très possible qu'ils aient mis la main à la pâte pour saboter les personnes liées au Falun Gong ou celles qui osent dénoncer les injustices en Chine. Essayez d'enquêter plus en profondeur, vous pourriez trouver une piste. »

Ses paroles furent comme un électrochoc, éclairant les doutes vagues qui avaient déjà germé dans mon esprit, surtout après les avertissements de ma mère. Auparavant, je les avais quelque peu écartés, pensant que de telles choses ne pouvaient pas arriver en Amérique, que je devais chercher la faute en moi-même. Mais maintenant, en entendant un pratiquant expérimenté dire cela, les pièces du puzzle commencèrent à s'assembler. Je me souvins des détails absurdes, des incidents inexplicables. Se pouvait-il que ma mère ait eu raison ? Que ma naïveté quant à un « monde totalement libre » m'ait rendu trop confiant ?

Encouragé par Qing Ling, je décidai de découvrir la vérité, aussi cruelle soit-elle.

Avec la rigueur d'un scientifique, je commençai à examiner l'ensemble du système, les transactions, les dossiers du personnel, en prêtant une attention particulière aux nouveaux employés recrutés pendant la période où les problèmes avaient commencé. Je demandai discrètement à un expert en cybersécurité, un ami de confiance, de vérifier l'ensemble du système informatique et des communications de l'entreprise. Le résultat fut stupéfiant et douloureux. Un nouvel employé du service commercial, que j'avais jugé dynamique et sociable, présentait des signes d'activité suspects : accès à des données hors de son champ de compétence, communications inhabituelles avec l'extérieur, et surtout, des preuves montraient qu'il avait délibérément divulgué des informations sur les projets et saboté des contrats importants.

Face à l'amère vérité d'avoir été infiltré par un autre Chinois, un agent présumé du régime communiste, une vague de colère monta en moi. Mais je me rappelai rapidement que j'étais un pratiquant, me souvenant des enseignements du Maître sur la Compassion et la Tolérance. Je ne pouvais laisser la colère ou le ressentiment guider mes actions. Après avoir rassemblé suffisamment de preuves, j'ai, avec l'avocat de l'entreprise, signalé toute l'affaire aux autorités

américaines. L'agent infiltré fut rapidement licencié et fit l'objet d'une enquête judiciaire. Bien que cela ne pût pas réparer immédiatement les énormes dommages causés, l'élimination de cette « taupe » soulagea l'entreprise d'un poids invisible et, plus important encore, confirma mes soupçons, m'aidant à mieux comprendre la nature de cette persécution – elle ne s'arrêtait pas aux frontières de la Chine.

Avec seulement une vingtaine de personnes dévouées restantes, je compris que l'entreprise ne pouvait plus fonctionner sur l'ancien modèle. Nous devions nous restructurer complètement, trouver une nouvelle direction, un produit phare véritablement innovant. Lors de réunions tendues mais constructives, une idée commença à prendre forme. M'inspirant des leçons sur la valeur de la tradition, sur l'harmonie entre l'homme et la nature que j'avais comprises grâce à la Grande Loi, et les combinant avec mes connaissances scientifiques modernes, j'eus une idée audacieuse : développer une nouvelle gamme de produits pharmaceutiques, alliant la quintessence de la médecine traditionnelle orientale au processus rigoureux de recherche et de test de la science occidentale.

Je partageai cette idée avec l'équipe restante. Beaucoup étaient sceptiques au début, car c'était très différent de ce que nous avions fait. Mais mon enthousiasme et ma vision, étayés par des analyses scientifiques concrètes, les

convainquirent peu à peu. Nous nous lançâmes dans une nouvelle aventure, avec des ressources limitées mais une détermination sans faille. Qing Ling et moi, ainsi que les scientifiques clés restants, travaillâmes sans relâche au laboratoire. Nous étudiâmes des centaines d'herbes rares de la pharmacopée orientale, cherchant à en extraire les principes actifs, à les combiner selon des principes scientifiques modernes pour optimiser leur efficacité et minimiser les effets secondaires. Le processus de recherche fut ardu, avec de nombreux échecs qui nous poussèrent presque à abandonner. Dans ces moments-là, nous étudions la Loi ensemble, retrouvant le calme et la foi. L'image du Maître et les enseignements de la Loi nous redonnaient de la force.

Après près d'un an de travail acharné, un nouveau produit vit enfin le jour. C'était un médicament d'appoint pour les maladies chroniques, entièrement formulé à partir d'ingrédients naturels selon les connaissances de la médecine orientale, mais standardisé et dont l'efficacité et la sécurité avaient été prouvées par des essais cliniques conformes aux normes occidentales les plus strictes.

Le jour du lancement, mon cœur était rempli d'appréhension. Nous n'osions pas espérer grand-chose après tout ce que nous avons traversé. Mais les signaux positifs commencèrent à apparaître. D'abord, de bons retours de quelques patients, puis, peu à peu, les

médecins et les experts commencèrent à remarquer l'originalité et l'efficacité du produit, en particulier sa sécurité et l'absence quasi totale d'effets secondaires. La réputation du produit se construisit sur des résultats concrets et le bouche-à-oreille. Les commandes commencèrent à augmenter de manière significative, apportant un nouvel espoir et les premiers revenus qui permirent à l'entreprise de se stabiliser.

Ma petite entreprise, au bord de la faillite, connut une reprise inattendue. Ma réputation dans l'industrie, bien que gravement endommagée, commença à se rétablir. Avec ces signaux encourageants, j'avais une base pour reconstruire progressivement l'entreprise, réembaucher certains anciens employés dévoués et étendre prudemment la production.

Mais plus important encore que la reprise financière, ma femme et moi ressentions une joie plus profonde. Nous avions transformé l'adversité en opportunité, non seulement pour relancer notre carrière, mais aussi pour créer des produits réellement utiles, porteurs à la fois de la sagesse de la médecine traditionnelle et de la transparence de la science moderne. Le chemin s'ouvrait de nouveau, non seulement pour une entreprise, mais aussi pour des personnes qui avaient osé conserver leur foi, affronter les épreuves et trouver la lumière dans leur propre cultivation. Je compris que toutes les tribulations que nous avions subies étaient là pour forger notre

volonté, purifier nos attachements, et nous permettre de marcher plus fermement sur le chemin du retour.

Un chant d'espoir né de la tempête, propageant la lumière

Notre vie aux États-Unis, après les événements terrifiants en Chine continentale, semblait s'être stabilisée, mais la paix véritable ne dura pas. Des difficultés financières et professionnelles s'abattirent sur nous, poussant mon entreprise au bord de la faillite et nous faisant perdre nos postes d'enseignants. Après avoir longtemps fait face à l'adversité sans en comprendre la cause, nous découvrîmes enfin le sabotage subtil des agents du régime communiste chinois et reconstruisîmes pas à pas notre carrière à partir des cendres, avec une nouvelle approche alliant les médecines orientale et occidentale.

Traverser cette tempête ne nous a pas seulement permis de relancer notre carrière, mais a aussi forgé notre volonté, purifié nos attachements et renforcé notre foi en la Grande Loi. Et c'est à ce moment, alors que la vie se stabilisait à nouveau, que Qing Ling et moi sentîmes que notre responsabilité était encore plus grande.

De retour de Chine, ramenant non seulement une nouvelle famille mais aussi le fardeau de la vérité sur la persécution cruelle qui s'y déroule, nous sentions que nous devions parler. Nous ne pouvions rester silencieux en sachant que des millions d'innocents souffraient pour leur foi en Authenticité-Compassion-Tolérance, et que l'horrible crime des prélèvements d'organes à vif se poursuivait à l'insu du monde.

Diffuser cette vérité n'était pas facile, surtout face à l'indifférence, au scepticisme ou même à la réticence d'une partie du public occidental. Mais l'image de Kang Yu, de Chen Mei, d'Oncle Liu, de Madame Chen, de Madame Lan et de tant d'autres que nous avons rencontrés, ainsi que les expériences terribles que j'avais moi-même vécues en prison, nous poussaient à agir.

Nous commençâmes par nos proches : famille, amis, collègues ouverts d'esprit. Nous racontions notre périple, partagions la beauté du Falun Gong et la dure réalité de la persécution. Peu à peu, la sincérité de notre récit et les changements positifs en nous-mêmes amenèrent beaucoup à écouter et à réfléchir plus sérieusement.

Mais les partages personnels ne suffisaient pas. Nous participâmes activement aux activités organisées par la communauté locale des pratiquants de Falun Gong. Le week-end, nous nous tenions pacifiquement devant le consulat chinois, participions à des défilés, organisions

des projections de documentaires, des expositions d'art « Authenticité-Compassion-Tolérance ». Qing Ling, avec ses compétences linguistiques et sa compréhension culturelle, présentait souvent le Falun Gong et répondait aux questions. Moi, je participais à la collecte de signatures pour des pétitions, j'envoyais des lettres aux législateurs et aux organisations de défense des droits de l'homme.

Chaque activité, aussi modeste soit-elle, était un effort pour briser le silence. Nous rencontrions des difficultés : l'indifférence, l'obstruction subtile de la part du gouvernement chinois, et parfois l'incompréhension. Mais en voyant les autres pratiquants, dont beaucoup étaient des réfugiés ayant fui la persécution, persister avec paix et patience à dire la vérité année après année, nous trouvions une force nouvelle. Nous comprenions que diffuser la vérité n'était pas seulement une responsabilité envers ceux qui souffrent en Chine, mais aussi une responsabilité envers notre propre conscience et l'avenir du monde. Car le silence face au mal est une forme de complicité.

Le temps passa depuis que nous avons tout reconstruit. Notre nouvelle vie avec Xiao Lian, nos efforts pour nous cultiver et pour diffuser la vérité, étaient devenus un voyage incessant. En regardant le chemin parcouru, je ne pouvais m'empêcher d'être ému. D'un professeur de médecine, d'un homme d'affaires qui ne croyait qu'en la

science empirique, j'avais vécu une métamorphose complète de ma conscience et de ma foi. Ce voyage m'avait mené du scepticisme à la curiosité, de la découverte à l'acceptation, d'une foi initiale à une conviction inébranlable en Falun Dafa, en l'existence des divinités et des principes profonds de l'univers.

J'avais été au sommet de la renommée et du succès selon les normes du monde, mais je me sentais vide. Aujourd'hui, après avoir traversé des épreuves de vie ou de mort, fait face au mal absolu et été témoin d'une bonté infinie, je trouve enfin le vrai sens de l'existence. Ce n'est pas la jouissance matérielle ou la poursuite de la gloire, mais le retour à sa nature originelle pure, l'assimilation à la caractéristique suprême de l'univers : Authenticité-Compassion-Tolérance. Le chemin de la cultivation de la Grande Loi est l'échelle qui mène au ciel.

Les tribulations que nous avons endurées, bien que douloureuses, étaient les épreuves nécessaires pour forger notre volonté, éliminer notre karma et élever notre esprit. Chaque confrontation avec le danger, chaque choix entre notre sécurité et notre conscience, était une occasion où la Grande Loi nous renforçait, consolidant notre foi et notre courage. La tragédie de la famille de Kang Yu et de Chen Mei, la brutalité de la persécution, tout cela ne nous a pas effrayés ni fait reculer ; au contraire, cela nous a fait prendre conscience plus clairement de la nature perverse du PCC¹ et de la

grandeur et de la droiture du chemin que nous avons choisi.

Je crois fermement au pouvoir d'Authenticité-Compassion-Tolérance pour toucher le cœur des gens. Cette lumière n'éclaire pas seulement les pratiquants comme nous, mais elle a aussi le pouvoir d'éveiller la conscience de tous. Bien que les ténèbres du mal couvrent encore la terre de Chine, que la persécution se poursuive avec cruauté, je crois que ce n'est que la frénésie finale avant l'aube.

Car Falun Dafa s'est propagé sur les cinq continents, s'enracinant dans le cœur de centaines de millions de personnes. Les pratiquants authentiques, avec leur foi inébranlable en Authenticité-Compassion-Tolérance, avec leur paix et leur compassion infinies, s'efforcent jour et nuit de clarifier la vérité, de démanteler les mensonges, d'exposer les crimes du pouvoir pervers. Telles des fleurs de lotus pures s'élevant de la boue, ils utilisent leur propre bonté et leur tolérance pour faire face à la violence, la vérité pour vaincre le mensonge.

Je crois que le jour où le peuple chinois réalisera le vrai visage du PCC, le jour où la vérité sur la persécution du Falun Gong sera entièrement révélée au monde, n'est plus très loin. Alors, les ténèbres devront se dissiper, le mal sera éliminé, et un avenir radieux, de liberté de croyance, où les valeurs morales traditionnelles seront

restaurées, viendra vraiment sur la terre ancienne de Chine. L'aube se lèvera véritablement en Orient.

Et je réalise qu'Authenticité-Compassion-Tolérance n'est ni étranger, ni exclusivement oriental. Ce sont des valeurs auxquelles, au fond de son âme, chacun aspire peut-être. Dans un monde moderne qui égare parfois les gens, Falun Dafa a été comme une source fraîche, m'aidant à retrouver l'équilibre, à élever ma moralité et à mieux comprendre le vrai sens de la vie. Je crois que ce qui est bon et juste a en soi le pouvoir de se propager.

¹"PCC": C'est l'acronyme standard en français pour le "Parti Communiste Chinois".

* * *

ÉPILOGUE

Lorsque les histoires de « Poussière Rouge, Lumière Dorée » se referment, ce qui reste peut-être dans le cœur du lecteur n'est pas tant les péripéties ou le destin de chaque personnage, mais un contraste silencieux et pourtant intense : celui entre un monde terrestre rempli de poussière et une lumière pure qui cherche toujours à se manifester.

À première vue, c'est un assemblage de vies fragmentées, chacune avec ses peines, son fardeau, sa lutte entre les gains et les pertes de ce monde. Les personnages sont emportés par les courants du destin, de l'ambition, des blessures et des erreurs. C'est là le portrait du Monde de la *Poussière Rouge*¹ – étouffant, chaotique et envoûtant.

Pourtant, en prenant du recul pour observer, un fil d'or tisse discrètement une tapisserie commune. Dans les moments les plus sombres, au cœur des choix les plus difficiles, la *Lumière Dorée*² est apparue. Cette lumière n'est pas un miracle tombé du ciel pour secourir, mais un choix qui naît des profondeurs mêmes de l'humanité : un acte altruiste, un mot de pardon, un instant où l'on

abandonne un attachement, ou une pensée bienveillante maintenue face à l'adversité.

Cette œuvre, par conséquent, ne raconte pas seulement leur histoire. Elle nous renvoie notre propre reflet. Chaque lecteur chemine dans son propre monde de poussière rouge, avec ses propres fardeaux et ses propres choix.

Et peut-être que la question la plus importante que ce livre nous laisse n'est pas ce que les personnages ont trouvé, mais plutôt celle-ci : au milieu de l'innombrable poussière de la vie, saurons-nous reconnaître et préserver notre propre lumière ?

Sophia Bell

THE LIVES MEDIA

À PROPOS DE L'AUTEUR & DU PROJET THE LIVES MEDIA

À PROPOS DE L'AUTEUR

Sophia Bell est une écrivaine indépendante qui explore les thèmes de la politique, de la culture, de la société, de la science et de la spiritualité. Son œuvre recherche la vérité, éveille la conscience et donne voix aux réflexions sur le destin de l'humanité.

Ses écrits prennent souvent naissance dans des entretiens réels, enregistrés avec sincérité, profondeur émotionnelle et un esprit d'éveil.

À PROPOS DU PROJET

Ce livre fait partie d'une série d'ouvrages publiés par THE LIVES MEDIA – une initiative d'édition indépendante à vision globale, dont la mission est de préserver et de diffuser des échos intemporels. Sans

suivre le flot des nouvelles quotidiennes, nous nous consacrons à des livres capables de toucher profondément la conscience humaine.

CONTACT

- ✧ Website: www.thelivesmedia.com
- ✧ Email: editor@thelivesmedia.com
- ✧ QR Code:



AUTRES ŒUVRES DU MÊME PROJET

Vous pouvez découvrir d'autres publications de THE LIVES MEDIA :

- *Poussière Rouge, Lumière Dorée* (Red Dust, Golden Light)
→ le présent ouvrage

- *Après le Pouvoir : L'Héritage* (After Power: The Legacy)
 - *Crépuscule et Aurore de la Science* (Sunset and Sunrise of Science)
 - *Le Voile Rouge* (The Red Veil)
 - *Échos d'Avant le Temps* (Echoes Before Time)
 - *Entrer dans le Monde* (Entering The World)
 - *Les Dernières Cloches* (The Last Bells)
 - *Avant Nous* (Before Us)
 - *Mille Vies* (Thousand Lives)
-

Nous vous remercions sincèrement d'avoir consacré du temps à la lecture de ce livre ! Que Dieu, que Bouddha vous bénissent dans votre voyage à la découverte de la vérité.